B. 17
7
314
BIBLIOTECA NAZIONALE
CENTRALE - FIRENZE

UMBERTO CARRARA

B. 17
7
314
BIBLIOTECA NAZIONALE
CENTRALE - FIRENZE

BIBLIOTECA CENTRAL

THÉATRE
DE
VOLTAIRE

TOME ONZIEME.

10. GIU. 1976

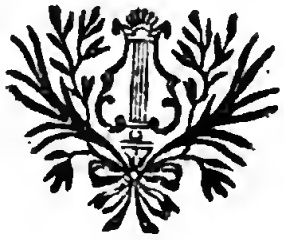
LE

THÉATRE DE VOLTAIRE,

NOUVELLE ÉDITION,

AUGMENTÉE de plusieurs Pièces, qui n'ont été imprimées que depuis la mort de l'Auteur, & qui ne se trouvent que dans l'édition des Œuvres complettes, imprimées a Kell.

TOME ONZIEME.



BIBLIOTECA NAZIONALE CENTRALE
REPUBBLICA ITALIANA
FIRENZE

A TOULOUSE,

Chez J. B. BROULHIÉT, Libraire.

M. DCC. XC.

AVEC PERMISSION.

TABLE

DES PIECES

Contenues dans le XI volume.

Avertissement des Éditeurs, Page 3
Discours prononcé avant la premiere représentation d'Agathocle, 4
Agathocle, Tragédie, 7
Avertissement, 55
Samson, Opéra, 57
Préface, 95
Le Temple de la Gloire, Opéra, 99
Pandore, Opéra, 139
Préface, 175
La Prude ou la Gardeuse de Cassette, Comédie, 177.

Bᵉ 17. 7. 314.

AGATHOCLE,

TRAGÉDIE,

Repréſentée le 31 mai 1779, jour de l'anniverſaire de la mort de M. de *Voltaire.*

AVERTISSEMENT
DES ÉDITEURS.

ON ne doit regarder cette Tragédie que comme une esquisse. Les situations, les scènes sont quelquefois plutôt indiquées que remplies. Les caractères sont heureusement conçus, fortement dessinés ; mais les traits ne sont pas terminés, les nuances ne sont point marquées. Cet ouvrage est précieux, parce qu'il montre la manière dont travaillait M. de Voltaire, *& qu'il sert à expliquer comment il a pu joindre une fécondité si prodigieuse avec tant de perfection. On voit qu'il retravaillait long-temps ses ouvrages, mais sans jamais s'arrêter sur les détails, sans suspendre la marche, attendant le moment de l'inspiration ; sachant qu'on n'y supplée point par des efforts, profitant des instans où son génie avait toutes ses forces pour faire de grandes choses, & ne perdant pas ce temps précieux à corriger un vers, à prévenir une objection, revenant ensuite sur ces objets, dans des instans moins heureux & plus tranquilles.*

Le jour de la premiere représentation de cette pièce, M. Brisard *prononça un discours où l'on a reconnu la manière d'un philosophe illustre, qu'une amitié tendre & constante unissait à* M. de Voltaire, *& qui a long-temps fait cause commune avec lui contre les ennemis de l'humanité. La Grèce a cultivé à la fois tous les arts & toutes les sciences ; mais la première représentation de l'Œdipe à Colonne ne fut point annoncée par un discours de* Platon.

DISCOURS

Prononcé avant la premiere Réprésentation D'AGATHOCLE.

« LA perte irréparable que le théâtre, les lettres » & la France ont faite l'année derniere, & dont le » triſte anniverſaire vous raſſemble aujourd'hui, a » été, depuis cette fatale époque, l'objet continuel » de vos regrets. Vous avez du moins eu la conſola- » tion de voir ce que l'Europe a de plus grand & de » plus auguſte, partager un ſentiment ſi digne de » vous; & les honneurs que vous venez rendre à » cette ombre illuſtre, vont encore ſatisfaire & ſou- » lager tout-à-la-fois votre juſte douleur. Pour don- » ner à cette cérémonie funèbre tout l'éclat qu'elle » mérite, & que vous déſirez, nous avions penſé » d'abord à remettre ſous vos yeux quelqu'une de ces » tragédies immortelles, dont M. *de Voltaire* a ſi » long-temps enrichi la ſcène, & que vous venez ſi » ſouvent admirer; mais dans ce jour de deuil, où » le premier beſoin de vos cœurs eſt de déplorer la » perte de ce grand homme, nous croyons ajouter à » l'intérêt qu'elle vous inſpire, en vous préſentant la » pièce qu'il vous deſtinait, quand la mort eſt venue » terminer ſa glorieuſe carrière.

» Vous verrez ſans doute, Meſſieurs, avec atten- » driſſement, l'auteur de Zaïre & de Mérope, accablé » d'années, de travaux & de ſouffrances, recueillant » tout ce qui lui reſtait de force & de courage, pour » s'occuper encore de vos plaiſirs, au moment où » vous alliez le perdre pour jamais; vous connaîtrez » tout le prix qu'il mettait à vos ſuffrages par les » efforts qu'il feſait au bord même du tombeau pour » les mériter; efforts qui peut-être ont abrégé une vie » ſi précieuſe.

» Un peuple dont le goût éclairé pour les beaux- » arts revit en vous, le peuple d'Athènes, entouré

» des chefs-d'œuvre que lui laiſſaient en mourant les » artiſtes célèbres, ſemblait, au moment de leurs » obſèques, arrêter ſes regards avec moins d'intérêt » ſur ces productions ſublimes, que ſur les ouvrages » auxquels ces hommes rares travaillaient encore » lorſqu'ils avaient été enlevés à la patrie. Les yeux » pénétrans de leurs concitoyens liſaient dans ces » reſpectables reſtes toute la penſée du génie qui les » avait conçus. Ils y voyaient encore attachée la » main expirante qui n'avait pu les finir; & cette dou- » loureuſe image leur rendait plus cher l'illuſtre com- » patriote qu'ils ne poſſédaient plus; mais qui juſ- » qu'à la fin de ſa vie, avait tout fait pour eux.

» Vous imiterez, Meſſieurs, cette nation reconnaiſ- » ſante & ſenſible, en écoutant l'ouvrage auquel M. » *de Voltaire* a conſacré ſes derniers inſtans; vous » appercevrez tout ce qu'il aurait fait pour le rendre » plus digne de vous être offert: votre équité ſuppléera » à ce que vos lumières pourraient y déſirer: vous » croirez voir ce grand homme préſent encore au » milieu de vous, dans cette même ſalle qui fut ſoi- » xante ans le théâtre de ſa gloire, & où vous-mê- » me l'avez couronné par nos faibles mains avec des » tranſports ſans exemple; enfin, vous pardonnerez » à notre zele pour ſa mémoire, ou plutôt vous le » juſtifierez, en rendant à ſa cendre les honneurs que » vous aviez tant de fois rendus à ſa perſonne.

» Quel ennemi des talens & des ſuccès oſerait, dans » une circonſtance ſi touchante, inſulter à la recon- » naiſſance de la nation, & en troubler les témoigna- » ges? Ce ſentiment vil & cruel ne peut être, » Meſſieurs, celui d'aucun Français, & ſerait d'ail- » leurs un nouveau tribut que l'envie payerait ſans le » vouloir, aux mânes de celui que vous pleurez ».

PERSONNAGES.

AGATHOCLE, tyran de Syracuſe.

POLYCRATE, } fils d'*Agathocle.*
ARGIDE, }

YDASSAN, vieux guerrier au ſervice de Carthage.

EGESTE, officier, au ſervice de Syracuſe.

YDACE, fille d'*Ydaſan.*

ELPENOR, conſeiller du roi.

Une prêtreſſe de *Cérés.*

Suite & Soldats.

La ſcène eſt dans une place, entre le palais du roi & les ruines d'un temple.

AGATHOCLE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIERE.

YDASAN, EGESTE.

EGESTE.

DE nos malheurs enfin le ciel a pris pitié ;
Il reſſerre aujourd'hui notre antique amitié.
Quand la paix réunit Carthage & Syracuſe,
Peux-tu verſer des pleurs aux bords de l'Aréthuſe ?
Quels que ſoient nos deſtins, les lieux où l'on eſt né
Ont encor des appas pour un infortuné :
Il eſt doux de rentrer dans ſa chère patrie.

YDASAN.

Elle ne m'eſt plus chère, & ſa gloire eſt flétrie:
Sa lâche ſervitude, & trente ans de malheurs,
Aigriſſent mon courage en m'arrachant des pleurs.
Les volcans de l'Etna, ſes cendres, ſes abymes
Ont été moins affreux que ce ſéjour des crimes.
Le fer que le Cyclope a forgé dans leurs flancs
A moins de dureté que le cœurs des tyrans.
Va, je hais Syracuſe, Agathocle & la vie.

EGESTE.

Que veux-tu? Dès long-temps la Sicile aſſervie
De l'heureux Agathocle a reconnu les lois;
Agathocle eſt compté parmi les plus grands rois.
Le haſard, le deſtein, le mérite peut-être,
Diſpoſe des Etats, fait l'eſclave & le maître.
Nul homme au rang des rois n'eſt jamais parvenu
Sans un talent ſublime & ſans quelque vertu.
Soyons juſtes, ami: j'aimai ma république;
Mais j'ai ſu me plier au pouvoir monarchique.
Né ſujet comme nous, dans la foule jeté,
Agathocle a vaincu la dure adverſité.
L'adreſſe, le courage & ſurtout la fortune,
L'ont porté dans ce rang dont l'éclat l'importune.
Élevé par degrés au timon de l'État,
Il était déjà roi lorſque j'étais ſoldat.
De ces coups du deſtin je ſais que l'on murmure:
Les grands ſuccès d'autrui ſont pour nous une injure.
Mais ſi le même prix nous était préſenté,
Ne diſſimulons point: ſerait-il rejeté?

YDASAN.

Il l'eût été par moi. J'aime mieux, cher Egeſte,
Ma triſte pauvreté que ſa grandeur funeſte.
N'excuſe plus ton maître, & laiſſe à ma douleur
La conſolation de haïr ſon bonheur.
Quoi donc ! je l'aurai vu citoyen mercenaire,
Du travail de ſes mains nourriſſant ſa miſère ;
Et la guerre civile aura, dans ſes horreurs,
Mis ce fils de la terre au faîte des grandeurs !
Il règne à Syracuſe ! Et moi, pour mon partage,
Banni de mon pays, & ſoldat à Carthage,
Blanchi, dans les dangers, courbé ſous le harnois,
Obſcurément chargé d'inutiles exploits,
J'ai vu périr deux fils dans cette guerre inique
Qui déſola long-temps la Sicile & l'Afrique.
Après tant de travaux, après tant de revers,
Ma fille me reſtait ; ma fille eſt dans les fers !
La malheureuſe Ydace eſt au rang des captives
Que l'Aréthuſe encor voit plurer ſur ſes rives.
C'eſt ce qui me ramène à ces funeſtes lieux,
Aux lieux de ma naiſſance en horreur à mes yeux ;
Sans ſoutien, ſans patrie, appauvri par la guerre ;
Privé des mes deux fils, je n'ai rien ſur la terre
Qu'un débris de fortune à peine ramaſſé
Pour délivrer l'enfant que les dieux m'ont laiſſé.
Des premiers jours de paix je ſaiſis l'avantage ;
Je reviens arracher Ydace à l'eſclavage :
Aux pieds de ton tyran j'apporte ſa rançon ;
Et dès que l'avarice ouvrira ſa priſon,
Je retourne à Carthage achever ma carrière.

Là je ne verrai point, couchés dans la poussière,
Sous les pieds d'un tyran les mortels avilis.
Je mourrai libre au moins... Va, sers dans ton pays.

EGESTE.

Tu ne partiras point sans me coûter des larmes.
Sous ce roi que tu haïs je porte ici les armes;
Nos devoirs différens n'ont point rompu les nœuds
De la vielle amitié qui nous unit tous deux.
J'ai vu ta fille Ydace; & partageant ses peines,
Autant que je l'ai pu, j'ai soulagé ses chaînes.

YDASAN.

Tu m'attendris, Egeste... Est-ce auprès de ces murs
Qu'elle traîne ses jours & ses malheurs obscurs?
Où la trouver? Comment me rendrai-je auprès d'elle?

EGESTE.

Dans les débris d'un temple est sa prison cruelle,
Auprès de cette place, & non loin du séjour,
De ce séjour superbe où le roi tient sa cour.

YDASAN.

Une cour! des prisons! quel fatal assemblage!
Ainsi le despotisme est près de l'esclavage.
Ce palais est bâti de marbres qu'autrefois
L'heureuse liberté consacrait à nos lois.
Ne pourrai-je à mon sang parler sous ces portiques?
Je les ai vus ornés de nos dieux domestiques.
Mais nos dieux ne sont plus.. Puis-je au moins présenter

Cette faible rançon que je fais apporter ?
Agathocle, ton roi, daignera-t-il m'entendre ?

EGESTE.

A ce détail indigne il ne veut plus deſcendre.
Sa grandeur abandonne à l'un de ſes enfans
Du lucre des combats les ſoins aviliſſans.

YDASAN.

A qui dans ma douleur faut-il que je m'adreſſe ?

EGESTE.

A ſon fils Polycrate, objet de ſa tendreſſe,
Et déjà, nous dit-on, nommé ſon ſucceſſeur,
Tout indigne qu'il eſt de cet excès d'honneur.

YDASAN.

Je ne puis voir ce roi ?

EGESTE.

Sa ſombre défiance
A tous les étrangers interdit ſa préſence.
A regret aux ſiens même il permet ſon aſpect ;
Soit que l'éloignement impoſe le reſpect,
Soit que changé par l'âge, & las du diadème,
Il ſe dérobe au monde, & ſe cherche lui-même.
Pour Ydace ta fille, un ordre injurieux
Ne lui défendra pas de paraître à tes yeux.
Du reſte des captifs elle vit ſéparée,
Au temple de Cérès en ſecret retirée.
Sa grâce, ſa beauté, ſes charmes plus flatteurs
Que la ſplendeur de l'or ou celle des grandeurs,
Font voler ſur ces pas les cœurs à ſon paſſage,
Sans qu'elle oſe penſer qu'on lui rende un hommage. . .

Je la vois qui ſur nous ſemble arrêter les yeux
Au milieu des débris du temple de nos dieux.
Elle ſuit en pleurant cette ſimple prêtreſſe
Qui de ſon eſclavage adoucit la triſteſſe.

YDASAN.

Dans le ſaiſiſſement que j'éprouve à la voir,
La conſolation ſe mêle au déſeſpoir.
C'eſt donc vous, ô ma fille, ô malheureuſe Ydace!

SCÈNE II.

YDASAN, YDACE, EGESTE, LA PRÊTRESSE.

YDACE.

JE baigne de mes pleurs vos genoux que j'embraſſe.
Je vous ai vu, mon père, & vers vous j'ai volé.
Chez les Syracuſains qui vous a rappelé?
Y feriez-vous tombé dans mon état funeſte?
Qu'y venez-vous chercher?

YDASAN.

Le ſeul bien qui me reſte.
(*à la Prêtreſſe.*)
Mon ſang, ma chère fille... O vous dont la bonté
Tend une main propice à la calamité,
Puiſſe des juſtes dieux la juſtice éternelle
Payer d'un digne prix le noble & tendre zèle

Qui

Qui donne aux grands du monde, en ces jours malheureux.
Un exemple ſi beau, ſi peu ſuivi par eux!

LA PRETRESSE.

J'ai rempli faiblement le devoir qui m'engage.

YDASAN.

Je viens ſauver ma fille & la rendre à Carthage:
Protégez-nous.

YDACE.

Hélas! vos ſoins ſont ſuperflus:
Je ſuis eſclave.

YDASAN.

Non, tu ne le ſeras plus;
Je viens te délivrer.

YDACE.

O le meilleur des pères!
Quoi! vos bontés pour moi finiraient mes miſères!

YDASAN.

Oui, de ta liberté j'ai raſſemblé le prix.

YDACE.

Vous, hélas! de vos biens les malheureux débris
Ne vous laiſſeraient plus qu'une indigence affreuſe!

YDASAN.

Va, ſois libre, il ſuffit, & ma mort eſt heureuſe...
As-tu dans ta priſon paru devant le roi?

YDACE.

Non: comment pourrait-il s'abaiſſer juſqu'à moi?
Comment un conquérant du ſein de la victoire,
De la hauteur du trône où reſplendit ſa gloire,
Pourrait-il diſtinguer un objet ignoré,

A de communs malheurs obſcurément livré ?
Sait-il mon ſort, mon nom, l'horreur où l'on me laiſſe ?
De Cérès en ces lieux cette digne Prêtreſſe
A daigné ſeulement dans ma captivité
Porter ſur mon déſaſtre un regard de bonté.
Ses ſoins ont adouci ma fortune cruelle:
J'apprends à moins ſouffrir, en ſouffrant auprès d'elle.

YDASAN.

Je vais trouver ce roi : j'eſpère que ſon cœur,
Quoiqu'il ſoit corrompu par trente ans de bonheur,
Quoique le rang ſuprême & le temps l'endurciſſe,
N'oſera devant moi commettre une injuſtice :
Il ſe reſſouviendra que je fus ſon égal.

LA PRÊTRESSE.

Il l'a trop oublié.

YDASAN.

Dans ſon faſte royal,
Il rougira peut-être en voyant ma miſère.

LA PRÊTRESSE.

J'en doute. Mais allez, tendre & généreux père !
Que la ſimple vertu puiſſe enfin le toucher !
Surtout que de ſon trône on vous laiſſe approcher !

SCÈNE III.

YDACE, LA PRÊTRESSE.

YDACE.

De nos dieux méconnus, Prêtreſſe bienfeſante,
Au malheur qui me ſuit comme eux compatiſſante,

Contre un fils du tyran vous qui me protégez,
Vous, qui voyez l'abyme où mes pas ſont plongés?
Ne m'abandonnez pas.

LA PRÊTRESSE.

Hélas! que puis-je faire?
Des miniſtres des dieux le triſte caractère,
Autrefois vénérable, aujourd'hui mépriſé;
Ce temple encor fumant, dans la guerre embraſé,
Les autels de Cérès enterrés ſous la cendre,
Mes prières, mes cris, pourront-ils vous défendre?

YDACE.

Souffrira-t-on du moins que loin de ce ſéjour
Je retourne à Carthage où je reçus le jour?

LA PRÊTRESSE.

Agathocle en des mains avares, ſanguinaires,
A remis le maintien de ces lois arbitraires.
Polycrate ſon fils commande ſur le port,
Les priſons, les vaiſſeaux, tout ce ſéjour de mort:
Tout eſt à lui; le roi lui donne pour partage
Les droits du ſouverain levés ſur l'eſclavage.
Les captifs ſont traités comme de vils troupeaux
Deſtinés à la mort, aux cirques, aux travaux,
Aux plaiſirs odieux des caprices d'un maître.
Plus fier, plus emporté que le roi n'a pu l'être,
Polycrate vous compte au rang de ces beautés
Qu'il deſtine à ſervir ſes triſtes voluptés.
Amoureux ſans tendreſſe, & dédaignant de plaire,
Féroce en ſes déſirs ainſi qu'en ſa colère,
C'eſt un jeune lion qui toujours menaçant
Veut ravir ſa conquête, & l'aime en rugiſſant.

Non, ſon père jamais ne fut plus tyrannique
Qu'en nommant héritier ce monſtre deſpotique.

YDACE.

Ah ! d'où vient que les dieux pour moi toujours cruels
Ont expoſé mes yeux à ſes yeux criminels !
Entre ſon frère & lui, ciel ! quelle différence !
L'humanité d'Argide égale ſa vaillance.
Ce frère vertueux d'un brigand déteſté
S'eſt attendri du moins ſur ma calamité.
Pourrai-je dans Argide avoir quelque eſpérance ?

LA PRETRESSE.

Argide a des vertus, & bien peu de puiſſance.
Polycrate eſt le maître, il dévore le fruit
Des travaux d'un vieillard au ſépulcre conduit...
Mais avoûrai-je enfin mes ſecrètes alarmes ?
Argide eſt un héros, vos regards ont des charmes,
Et malgré les horreurs de cet affreux ſéjour,
L'infortune amollit & diſpoſe à l'amour.
Un prince né pour plaire, & qui cherche à ſéduire,
Veut ſur notre faibleſſe établir ſon empire.
L'innocence ſuccombe aux tendreſſes des grands,
Et les plus dangereux ne ſont pas les tyrans.

YDACE.

Ah ! que m'avez-vous dit ? Sa bonté généreuſe
Seroit un nouveau piége à cette malheureuſe !
J'aurais Argide à craindre en ma fatale erreur !
Et ma reconnaiſſance aurait trompé mon cœur !

De ce cœur éperdu touchez-vous la bleſſure ?
Dans l'amas des tourmens que ma jeuneſſe endure
En eſt-il un nouveau dont je reſſens les coups ?

LA PRETRESSE.

L'amour eſt quelquefois le plus cruel de tous.

YDACE.

Quelle eſt donc ma reſſource ? Eh ! pourquoi fuis-je
née !
Expoſée à l'opprobre, aux fers abandonnée,
Le malheur qui me ſuit entoura mon berceau ;
Le Ciel me rend un père au bord de ſon tombeau !
Loin d'Argide & de vous ma timide jeuneſſe
Ne ſera qu'un fardeau pour ſa triſte vieilleſſe !
L'eſpérance me fuit ! la mort, la ſeule mort
Eſt-elle au moins un terme aux rigueurs de mon ſort,
Aurai-je aſſez de force, un aſſez grand courage
Pour courir à ce port au milieu de l'orage ?
Vous liſez dans mon cœur, vous voyez mon danger.
Ah ! plutôt à mourir daignez m'encourager ;
Affermiſſez mon ame incertaine, affaiblie,
Contre le ſentiment qui m'attache à la vie.

LA PRETRESSE.

Que ne puis-je plutôt par d'utiles ſecours
Vous aider à porter le fardeau de vos jours !
Il pèſe à tout mortel, & Dieu qui nous l'impoſe
Veut, nous l'ayant donné, que lui ſeul en diſpoſe.
De votre ame éperdue il faut avoir pitié.
Attendez tout d'un père & de mon amitié,
Mais ſurtout de vous même & de votre courage.
Vous luttez, je le voix, contre un fatal orage :

Dieu ſe complaît, ma fille, à voir du haut des cieux
Ces grands combats d'un cœur ſenſible & vertueux.
La beauté, la candeur, la fermeté modeſte
Ont dompté quelquefois le ſort le plus funeſte.

YDACE.

Je me jette en vos bras : mon eſprit déſolé
Croit, en vous écoutant, que les dieux m'ont parlé.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

YDASAN, ARGIDE, POLYCRATE, EGESTE.

(Agathocle paſſe dans le fond du théâtre : il ſemble parler à ſes deux fils Polycrate & Argide. Il eſt entouré de courtiſans & de gardes. Ydaſan & Egeſte ſont ſur le devant, près du temple.)

YDASAN.

C'EST-LA ce vieux tiran ſi grand, ſi redoutable,
Qu'on croit ſi fortuné ! Son âge qui l'accable,
Son front chargé d'ennuis ſemble dire aux humains
Que le repos du cœur eſt loin des ſouverains.
Eſt-ce lui dont j'ai vu la miſérable enfance
Chez nos concitoyens ramper dans l'indigence ?
Eſt-ce Agathocle enfin ? ... Que d'eſclaves brillans

Prêtent leur main ſervile à ſes pas chancellans !
Comme il eſt entouré ! leur troupe impénétrable
Semble cacher au peuple un monſtre inabordable.
Sont-ce là ſes deux fils d'ont tu m'as tant parlé ?

EGESTE.

Oui : tu vois Polycrate à l'empire appelé.
On dit qu'il eſt plus dur & plus inacceſſible
Que ce ſombre vieillard autrefois ſi terrible.
Argide eſt plus affable : il eſtgrand ſans orgueil,
Et ſa noble vertu n'a point un rude accueil :
Athène a cultivé ſes mœurs & ſon génie.
Né d'un tyran illuſtre, il hait la tyrannie.
Vers ces débris du temple ils s'avancent tous deux.
Saiſiſſons ce moment, oſons approcher d'eux :
Mais ſurtout ſouviens-toi que Polycrate eſt maître.

YDASAN.

Devant lui, cher ami, qu'il eſt dur de paraître !

EGESTE.

Oublie, en lui parlant, l'eſprit républicain.

YDASAN.

(il marche vers Polycrate.)

Prince, vous connaiſſez les droits du genre humain ?

POLYCRATE.

Quel eſt cet étranger ? quel eſt ce téméraire ?

YDASAN.

Un homme, un citoyen, un vieux ſoldat, un père.

POLYCRATE.

Que me demandes-tu ?

YDASAN.

La juſtice, mon ſang.

Je ne crois point bleſſer l'éclat de votre rang ;
Mais gardez les traités : rendez la jeune Ydace,
Reſte unique échappé des malheurs de ma race :
J'en apporte le prix.

POLYCRATE.

(aux ſiens.)

Qu'on dérobe à mes yeux
D'un vieillard indiſcret l'aſpect injurieux.

ARGIDE.

Mon frère, il ne vous fait qu'une juſte demande.

POLYCRATE.

Soldats, qu'on obéiſſe alors que je commande :
Qu'on l'éloigne.

YDASAN.

Ah, grands Dieux ! rendez-moi donc le temps
Où ma main vous ſervait & frappait les tyrans !
Faut-il que de mes ans la triſte décadence
Me laiſſe à leurs genoux expirer ſans vengeance !

SCENE II.

POLYCRATE, ARGIDE.

ARGIDE.

VOUS pouviez lui répondre avec plus de bonté :
Mon frère, un vieux ſoldat doit être reſpecté.

POLYCRATE.

Non, mon frère : apprenez que je perdrais la vie
Avant que ma captive à mes mains fût ravie.
Ni la ſévérité de mon père en courroux,

Ni tous ces vains traités qui parlent contre nous,
Ni les foudres des Dieux, alumés sur ma tête,
Ne m'ôteraient l'objet dont je fais ma conquête.
Mon esclave est mon bien; rien ne peut m'en priver:
De ces lieux à l'instant je la fais enlever.

(après l'avoir regardé quelque temps en silence.)

Blâmez-vous ce dessein que mon cœur vous confie?

ARGIDE.

Qui? moi! prétendez-vous que je vous justifie?
Quel besoin auriez-vous de mon consentement?
Comment approuverais-je un tel emportement?
La paix avec Carthage est déjà déclarée;
Agathocle aux autels aujourd'hui l'a jurée;
Tous nos concitoyens nous ont été rendus.
Si ce Carthaginois n'a de vous qu'un refus,
Vous ralumez la guerre.

POLYCRATE.

Et c'est à quoi j'aspire:
La guerre est nécessaire à ce naissant empire:
Que serions-nous sans elle?

ARGIDE.

En des temps pleins d'horreurs,
La guerre a mis mon père au faîte des grandeurs:
Pour soutenir long-temps ce fragile édifice
Il faut des lois, mon frère, il faut de la justice.

POLYCRATE.

Des lois! c'est un vain nom dont je suis indigné.
Est-ce à l'abri des lois qu'Agathocle a regné?
Il n'en connut que deux: la force & l'artifice.
La loi de Syracuse est que l'on m'obéisse.

Agathocle fut maître, & je veux l'égaler.

ARGIDE.

L'exemple eſt dangereux ; il peut faire trembler :
Voyez Créſus en Perſe, & Denys à Corinthe.

POLYCRATE.

(*Après l'avoir regardé encore fixement.*)

Penſez-vous m'alarmer, m'inſpirer votre crainte ?
Prétendez-vous inſtruire Agathocle & ſon fils ?
Je voulais un ſervice, & non pas des avis.
J'avais compté ſur vous ....

ARGIDE.

Je ſerai votre frère,
Votre ami véritable, ardent à vous complaire,
Quand vous exigerez de ma foi, de mon cœur
Tout ce que d'un guerrier peut permettre l'honneur.

POLYCRATE.

Hé bien, ſervez-moi donc.

ARGIDE.

Quel deſſein vous anime ?
Vous voulez que je ſerve à vous noircir d'un crime ?

POLYCRATE

Un crime, dites-vous ?

ARGIDE.

Je ne puis autrement
Nommer l'attrocité de cet enlèvement.

POLYCRATE.

Un crime ! vous oſez...

ARGIDE.

Oui, j'oſe vous apprendre
La dure vérité que vous craignez d'entendre.

Et quel autre que moi la dira ſans détour ?

POLYCRATE.

Va, c'eſt où t'attendait mon malheureux amour.
Traître ! tu n'as pas ſu me cacher mon injure :
De tes fauſſes vertus je voyais l'impoſture.
Je ne prétendais pas te découvrir mon cœur ;
J'ai trop ſondé du tien la ſombre profondeur :
J'en ai vu les replis ; j'ai percé le myſtère
Dont tu ſais faſciner les regards du vulgaire.
Je voyais dans mon frère un ennemi fatal ;
Il veut paraître juſte, il n'eſt que mon rival.
Tu l'es : tu crois cacher d'un maſque de prudence
De l'eſclave & de toi l'indigne intelligence.
Plus coupable que moi, tu m'oſais condamner ;
Mais tu connais ton frère : il ſait peu pardonner.

ARGIDE.

Je te crois : je connais ta féroce inſolence ;
Tu crois du roi mon père exercer la puiſſance.
Monté ſur les degrés de ce ſuprême rang,
Es-tu le ſeul ici qui ſois né de ſon ſang ?
Tu n'en as que la fange où le ciel le fit naître.
Il a ſu la couvrir par les vertus d'un maître ;
Et tes égaremens, qui l'ont trop démenti,
T'ont rémis dans le rang dont il était ſorti.

POLYCRATE.

Ils m'ont laiſſé ce bras pour punir un perfide.

ELPENOR *arrivant, à Polycrate.*

Seigneur, le roi vous mande.

POLYCRATE.

Oui, j'obéis... Argide,

Voilà ton dernier trait : mais tremble à mon retour.
(*il sort.*)

ARGIDE.

Je t'attends : nous verrons avant la fin du jour
Si la férocité, la menace & l'outrage
Ou cachaient ta faiblesse, ou montraient ton courage.

SCENE III.

ARGIDE, ELPENOR.

ELPENOR.

QU'AI-JE entendu, Seigneur? & quel ardent courroux
Armé à mes yeux surpris & votre frère & vous?
Hélas! je vous ai vus ennemis des l'enfance;
Mais ai-je dû m'attendre à tant de violence?
Vous me faites frémir.

ARGIDE.

Vos conseils me sont chers;
Mais j'appris de vous-même à braver les pervers.
Je l'appris encor plus dans Sparte & dans Athène!
Elpénor, condamnez ma franchise hautaine;
Mon cœur, je l'avoûrai, n'est pas fait pour la cour

ELPENOR.

Il est libre, il est grand; mais, Seigneur, si l'amour,
Mêlant à vos vertus ses faiblesses cruelles,
Allume entre vous deux ces fatales querelles!
On le soupçonne au moins.

ARGIDE.

Ah! ne redoutez rien;
Je

Je ne ſais point former un indigne lien.
Polycrate, il eſt vrai, dans ſa brulante audace
Croit ſoumettre à ſes lois la malheureuſe Ydace,
Et je ne puis ſouffrir ce droit injurieux
Que le ſort des combats donne aux victorieux.
J'oſe braver mon frère & ſervir l'innocence.
Non, ce n'eſt point l'amour qui prendra ſa défence:
Je ne l'ai point connu; mon cœur juſqu'aujourd'hui
Pour venger la vertu n'a pas beſoin de lui.
Elpénor, croyez-moi, s'il faut qu'il m'aſſerviſſe,
Il ne peut m'entraîner à rien dont je rougiſſe.

ELPENOR.

Je vous en crois ſans peine, & mes regards diſcrets
De ce cœur généreux reſpectent les ſecrets.
Mais, Seigneur, je voudrais qu'un peu de complaiſance
Pût raſſurer du roi la triſte défiance.
Il aime votre frère; il vous craint.

ARGIDE.

Elpénor,
Il devrait m'eſtimer; & j'oſe dire encor
Que la voix du public, équitable & ſincère,
Pourra me conſoler des rebuts de mon père....
Mais quel bruit? quel tumulte? qu'eſt-ce que je voi?

SCÈNE IV.

ARGIDE, YDACE, ELPENOR, LA PRETRESSE.

(On entend un grand bruit derrière la ſcène : elle s'ouvre, Ydace paraît : la Prêtreſſe la ſuit. Le peuple & les ſoldats avancent au fond du théâtre.

ARGIDE.

EST-CE Ydace ? Elle-même en ce ſéjour d'effroi !
Eſt-ce vous qui fuyez, captive infortunée ?

YDACE.

Par d'horribles ſoldats indignement traînée,
Arrachée aux autels de mes dieux protecteurs,
Aux mains de la Prêtreſſe à qui dans les malheurs
Le ciel a confié ma jeuneſſe craintive,
On me pourſuit encore errante, fugitive.
Quand mon père, accablé du poids de mes douleurs,
Allait juſqu'au palais faire parler mes pleurs,
On ſaiſiſſait ſa fille au nom de votre frère !...
En cet affreux moment leur troupe ſanguinaire
Recule de ſurpriſe à votre auguſte aſpect ;
Tant le juſte aux pervers imprime de reſpect.
De ce reſpect, Seigneur, je m'écarte ſans doute ;
Mais l'horreur où je ſuis, l'horreur que je redoute,
Sont ma fatale excuſe en cette extrêmité.
Et dans votre grand cœur la noble humanité

Daignera juſqu'au bout, propice à ma miſère,
Sauver ma liberté des tranſports de mon frère.

ARGIDE.

Oui, oui, je défendrai contre ce furieux
Ce dépôt ſi ſacré que je reçois des dieux.
Je vous prends ſous ma garde au péril de ma vie.

YDACE.

Par vos rares vertus je ſuis plus aſſervie
Que par cet eſclavage où me réduit le ſort.
Je déteſtais le jour, & j'invoquais la mort;
Je vis par vous...

ARGIDE.

Allez: d'un tyran délivrée,
Revoyez loin de nous votre heureuſe contrée.
C'en eſt fait, belle Ydace...emportez nos regrets...
De ſon départ, amis, qu'on hâte les apprêts.
(au peuple qui eſt dans le fond.)
Nobles Syracuſains, ſecourez l'innocence;
Contre ſes raviſſeurs embraſſez ſa défence.
(à la Prêtreſſe.)
Prêtreſſe de Cérès, uniſſez-vous à moi;
Parlez au nom des dieux, & ſurtout de la loi.
Qu'Ydace enfin ſoit libre, & que de ce rivage
Avec ſon digne père on la mène à Carthage.
(au peuple.)
Qu'aucun de vous n'exige & qu'il n'oſe accepter
Le prix dont ce vieillard la voulait racheter.
Liberté! liberté! tu fus toujours ſacrée:
Quand on la met à prix elle eſt déshonorée.
(à la Prêtreſſe.)

Protégez cet objet que je vous ai rendu ;
Aux perſécutions dérobez ſa vertu :
Qu'elle ſorte aujourd'hui de cette terre affreuſe.
Ydace ! loin de moi vivez long-temps heureuſe ;
Allez, fuyez ſurtout loin d'un perſécuteur...
En la faiſant partir je m'arrache le cœur.
(à Elpénor.)
Me reprocheras-tu que l'amour ſoit mon maître ?
Favori d'Agathocle ! apprends à me connaître.
J'honore la vertu ; le malheur m'attendrit :
C'eſt à toi de juger ſi l'amour m'avilit.

SCÈNE V.

YDACE, LA PRÊTRESSE.

YDACE.

GRANDS Dieux qui par ſes mains briſez mon joug funeſte,
Eſt-il dans votre olympe une ame plus céleſte ?
Et n'eſt-ce pas ainſi qu'autrefois les mortels
En s'approchant de vous méritaient des autels ?
(à le Prêtreſſe.)
Hélas ! vous faiſiez craindre à mon ame offenſée
Que ſa pure vertu ne fût intéreſſée !

LA PRÊTRESSE.

Je l'admire avec vous : je crois voir aujourd'hui
Le ſang de nos tyrans purifié par lui.

YDACE.

On dit qu'il fut nourri dans Sparte & dans Athènes ?

Il en a le courage & les vertus humaines.
Quelle grandeur modeſte en offrant ſes ſecours !
Que mon cœur qui m'échappe eſt plein de ſes diſcours !
Comme en me défendant il s'oubliait lui-même !
A la cour des tyrans eſt-ce ainſi que l'on aime !
Je n'ai point à rougir de ſes ſoins généreux ;
Ils ne ſont point l'effet d'un tranſport amoureux :
Ses ſentimens ſont purs, & je ſuis ſans allarmes.
Oui, mon bonheur commence !

LA PRETRESSE.

Et vous verſez des larmes !

YDACE.

Je pleure, je le dois ; l'excès de ſes bontés,
Sa gloire, ſa vertu... tout m'attendrit...

LA PRETRESSE.

Partez.

YDACE.

C'en eſt fait. Retournons aux lieux qui m'ont vu naître.
Faut-il que je vous quitte ! Ah ! que n'eſt-il mon maître !

LA PRETRESSE.

Croyez-moi, chère Ydace, il vous faut dès ce jour
Fuir ces bords dangereux, menacés par l'amour.
Votre cœur attendri veut en vain ſe contraindre :
Argide & ſes vertus ſont pour vous trop à craindre.
Préparons tout, & craignons que ſon frère odieux
Ne ramène le crime en ces funeſtes lieux.

YDACE.

Dieux ! ſi vous protégez ce cœur faible & timide ;
Dieux ! ne permettez pas qu'il oſe aimer Argide !
Étouffez dans mon ſein ces ſentimens ſecrets
Qui livreraient mes jours à d'éternels regrets,
Et de qui malgré moi le charme involontaire
Redoubleroit encor ma honte & ma misère !

LA PRETRESSE.

O cœur pur & ſenſible, & né dans les malheurs !
Va, crains la vertu même, & fuis loin des grandeurs !

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA PRETRESSE, YDASAN.

YDASAN.

J'AI paru devant lui, je l'ai revu ce roi,
Ce héros autrefois plus inconnu que moi.
De mes chagrins profonds domptant la violence,
J'ai juſqu'à le prier forcé ma répugnance.
Mes traits défigurés par l'outrage du temps,
Ce front cicatriſé couvert de cheveux blancs,
Ne l'ont point empêché de daigner reconnaître

Un vieux concitoyen dont les yeux l'ont vu naître.
Je me ſuis étonné qu'il vît couler mes pleurs
Sans marquer ces dédains qu'inſpirent les grandeurs.
Le temps, dont il commence à reſſentir l'injure,
Aurait-il amoli cette ame fière & dure ?
D'un regard adouci ce prince a commandé
Qu'on me rendît mon ſang que j'ai redemandé.
Polycrate, indigné de l'ordre de ſon père,
Ne pouvait devant lui retenir ſa colère :
Le barbare eſt ſorti la fureur dans les yeux.

LA PRETRESSE.

Tout eſt à redouter de cet audacieux.
Son père a pour lui ſeul une aveugle tendreſſe :
Avec étonnement on voit tant de faibleſſe.
Ce roi ſi défiant, ſi redouté de tous,
Si ferme en ſes deſſeins, du pouvoir ſi jaloux,
Eſt mollement ſoumis, comme un homme vulgaire,
Au ſuperbe aſcendant d'un jeune téméraire.
Il n'aime point Argide ; il ſemble redouter
Cette mâle vertu qu'il ne peut imiter :
Ce noble caractère & l'indigne & l'outrage.
Il aime Polycrate, il chérit ſon image.
Le barbare en abuſe ; il n'eſt point de forfaits
Dont ſon emportement n'ait ſouillé le palais.
Le père fut tyran, le fils l'eſt davantage.
Sans la vertu d'Argide, & ſans ce fier courage,
Votre ſang malheureux, flétri, déshonoré,
Au lâche Polycrate allait être livré.

YDASAN.

Il eût fait cet affront à ſon malheureux père !

LA PRETRESSE.

Il l'oſait : mais Argide eſt un dieu tutélaire,
Un dieu qui parmi nous aujourd'hui deſcendu
Vient conſoler la terre & venger la vertu.
Vous lui devez l'honneur, vous lui devez la vie.
Emmenez votre fille. Un barbare, un impie,
Aux lois des nations peut encore attenter :
Son caractère affreux ne ſait rien reſpecter.
Entre le crime & lui mettez les mers profondes :
Qu'un favorable dieu vous guide ſur les ondes.
Souvenez-vous de moi ſous un ciel plus heureux.

YDASAN.

Vos vertus, vos bontés ont ſurpaſſé mes vœux.
Sans doute avec regret de vous je me ſépare ;
Mais il me faut ſortir de ce ſéjour barbare ;
Il me faut mourir libre, & j'y cours de ce pas.

SCÈNE II.

LA PRETRESSE, YDASAN, EGESTE,

EGESTE.

NOUS ſommes tous perdus : ami, n'avance pas.
La mort eſt déſormais le recours qui nous reſte :
Argide, Polycrate, Ydace. . . .

YDASAN.

Ah ! cher Egeſte !

Ma fille ! Ydace ! parle, & donne-moi la mort.

EGESTE.

Nous conduiſions Ydace : elle approchait du port
Elle vous attandait pour quitter Syracuſe ;
Les peuples empreſſés au bord de l'Aréthuſe,
Pleurant de ſon départ, admirant ſa beauté,
Chargeoient le ciel de vœux pour ſa proſpérité.
Tout à coup Polycrate, écartant tout le monde,
Paraît comme un éclair qui fend la nuit profonde ;
Il ſe ſaiſit d'Ydace, & d'un bras déteſté,
Il arrache ſa proie au peuple épouvanté.
Argide ſeul, Argide entreprend ſa défenſe ;
Sa fermeté s'oppoſe à tant de violence.
L'infame raviſſeur, un poignard à la main,
Sur ce jeune héros s'eſt élancé ſoudain.
Argide a combattu ; mais avec quel courage !
On croyait voir un dieu contre un monſtre ſauvage.
Polycrate vaincu tombe & meurt à ſes pieds.
Les cris des citoyens juſqu'au ciel envoyés
En portent à l'inſtant la nouvelle à ſon père ;
Tandis qu'en ſon triomphe oubliant ſa colére,
Le vainqueur attendri ſecourt en gémiſſant
Le farouche ennemi qui meurt en menaçant.

EGESTE.

Tu ne m'as rien appris qui ne nous ſoit propice :
Nous ſommes tous vengés.

LA PRÊTRESSE.

Le ciel a fait juſtice.
C'eſt un tyran de moins dans nos calamités.

YDASAN.

Quittons ces lieux, marchons.... Qu'ai-je à craindre ?

EGESTE, *l'arrêtant.*

Ecoutez :
Le roi, qui dans ce fils mit ſa ſeule eſpérance,
Accourt ſur le lieu même en nous criant : *vengeance !*
Mon fils dénaturé vient d'égorger mon fils !
Ses farouches ſoldats s'aſſemblent à ſes cris.
Le peuple ſe diſperſe ; & fuit d'un pas timide.
Agathocle éperdu fait arrêter Argide :
On ſaiſit votre fille, & dans ſon trouble affreux,
Le roi déſeſpéré vous a proſcrit tous deux.

YDASAN.

Ma fille ! ton ſeul nom déchire mes entrailles !
J'eſpérais de mourir dans les champs de batailles !
Sous le fer des bourreaux allons-nous expirer ?
Il faut qu'un vieux ſoldat meure ſans murmurer.
Mais toi !

EGESTE.

S'il commettait cette horrible injuſtice,
Je ne puis, Ydaſan, que vous ſuivre au ſupplice.
Le pouvoir deſpotique eſt maître de nos jours :
Nous ſommes ſans appui, ſans armes, ſans ſecours....
Mais ne pouvez-vous pas, Prêtreſſe qu'on révère,
Faire parler du moins votre ſaint caractère ?

LA PRETRESSE.

Ce temps n'eſt plus. J'ai vu que des dieux autrefois

On reſpectait l'empire, on écoutait la voix ;
Le remords arrêtait ſur le bord de l'abyme,
La juſtice éternelle épouvantait le crime....
Sur nos dieux abattus les tyrans élevés,
De nos biens enrichis, de nos pleurs abreuvés,
A nos antiques droits ont déclaré la guerre.
La rapine & l'orgeuil ſont les dieux de la terre.

EGESTE.

Séparons-nous : on vient. C'eſt Agathocle en pleurs.
Comme vous il eſt père, & je crains ſes douleurs :
La vengeance les ſuit.

SCÈNE III.

AGATHOCLE, Suite.

AGATHOCLE.

QU'ON ôte de ma vue
Ce malheureux objet qui m'indigne & me tue.
Sur elle & ſur ſon père ayez les yeux ouverts ;
Qu'ils ſoient tous deux gardés, qu'ils ſoient chargés de fers.
Amenez devant moi ce criminel Argide.

UN OFFICIER.

Votre fils !

AGATHOCLE.

Lui ! mon fils ? non... mais ce parricide.
Mon fils eſt mort !

(on amène Argide enchaîné. Suite. Egeſte éloigné avec les gardes.)

(Agathocle à Argide.)

Cruel ! il eſt mort par tes coups ;
Et tu braves encor mes pleurs & mon courroux !
Et ce peuple aveuglé, qu'a ſéduit ton audace,
Applaudit à ton crime & demande ta grace !

ARGIDE.

Seigneur, le peuple eſt juſte.

AGATHOCLE.

Il va voir aujourd'hui
Que ſon malheureux prince eſt plus juſte que lui.
Traître ! je t'abandonne aux lois que j'ai portées.

ARGIDE.

Si par l'équité ſeule elles furent dictées,
Elles décideront qu'en ce triſte combat
J'ai ſauvé l'innocence & peut-être l'Etat.
Le nom de loi m'eſt cher, & ce nom me raſſure.

AGATHOCLE.

Tu redoubles ainſi ton crime & mon injure !
Tu ne m'aimas jamais & crois me déſarmer

ARGIDE.

Mon cœur toujours ſoumis cherchait à vous aimer.
Il eſt pur ; il n'a point de reproche à ſe faire.
Ce cœur s'eſt ſoulevé quand j'ai tué mon frère :
De la nature en moi j'ai ſenti le pouvoir :
Mais il fallait combattre & j'ai fait mon devoir.
J'ai puni des forfaits, j'ai vengé l'innocence :
Elle n'avait que moi, Seigneur, pour ſa défenſe.
Le cruel m'a forcé de lui percer le flanc.
Suivez votre courroux, baignez-vous dans mon ſang.
Si dans ce jour affreux les remords peuvent naître,
Je n'en dois point ſentir... Vous en aurez peut-être.

AGATHOCLE.

AGATHOCLE.

Quoi ! ton farouche orgueil oſe encor m'inſulter !

ARGIDE.

Je ne ſais que vous plindre, & que vous reſpecter.

AGATHOCLE, *en géniſſant.*

Tu m'arraches mon fils !

ARGIDE.

J'ai défendu ma vie,
Et je vous ai ſervi, vous, dis-je, & ma patrie.

AGATHOCLE.

Fuis de mes yeux, barbare, attends ton juſte arrêt.

ARGIDE.

Vous êtes ſouverain, commandez : je ſuis prêt.

(*on l'emmène.*)

SCÈNE IV.

AGATHOCLE, Gardes.

QUE vais-je devenir ? Dans quel trouble il me jette !
Quoi donc ! ſa fermeté tranquille & ſatisfaite
D'un œil indifférent, d'un bras dénaturé,
Vient tourner le poignard dans mon cœur déchiré !
Voilà les dignes fruits de la fauſſe ſageſſe
Que les Syracuſains cherchèrent dans la Grèce !
Ils en ont rapporté le mépris de mes lois,
Celui de la mort même, & la haine des rois.
Je n'ai donc plus d'enfans ! ma vieilleſſe accablée
Va deſcendre au tombeau ſans être conſolée.
Ma gloire, ce fantôme inutile au bonheur ;

Illuſtrant ma diſgrace en augmente l'horreur.
Que me fait cette gloire & ma grandeur ſuprême !
Je ſuis privé de tout & réduit à moi-même.
Dans les jours malheureux qui peuvent me réſter,
Je lis un avenir qui doit m'épouvanter.
C'eſt à moi de mourir; mais au moins je me flatte
Que tous les aſſaſſins de mon fils Polycrate
Subiront avec moi le plus juſte trépas.
(à un garde)
Vous, veillez ſur Argide, & marchez ſur ſes pas.
(à un autre.)
Vous, répondez d'Ydace, & ſurtout de ſon père.
(à un autre)
Que l'on cherche Elpénor. Un conſeil ſalutaire
De ſon expérience eſt toujours l'heureux fruit
Ses yeux m'éclaireront dans cette affreuſe nuit.
(à un officier.)
Soutenez-moi : mon ame en ſes traſports funeſtes
De ma force épuiſée a conſumé les reſtes.
Je ne me connais plus... Dieu des rois & des dieux !
Dieu qu'annonçait Platon chez nos groſſiers aïeux,
Je t'invoque à la fin ; ſoit raiſon, ſoit faibleſſe,
Si tu règnes ſur nous, ſi ta haute ſageſſe
Prend ſoin du haut des cieux du deſtin des Etats,
Si tu m'as élevé, ne m'abandonne pas.
Je t'imitai du moins en fondant un empire,
En y donnant des lois ; & ma douleur n'aſpire,
Au bout de la carrière où je touche aujourd'hui,
Qu'à venger mon cher fils, qu'à tomber avec lui.

Fin du troiſième acte.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIERE.

YDACE, LA PRETRESSE, Soldats dans le fond.

YDACE. (*)

NON, je ne cache plus ma tendreſſe fatale :
Je l'aimais, je l'avoue ; & l'amour nous égale.
Non, ne ménagez plus ce cœur né pour ſuffrir ;
J'appris à vivre eſclave, & j'apprends à mourir ;
Ne me déguiſez rien, je pourrai tout entendre.
Je ſais que dans ces lieux le roi devait ſe rendre :
C'eſt un père outragé, c'eſt un maître abſolu :
On dit qu'il a parlé, mais qu'a-t-il réſolu ?

LA PRETRESSE.

Il flottait incertain ; ſon ame s'eſt montrée
De douleur affaiblie, & de ſang altérée.
Tantôt par un ſeul mot il nous glaçait d'horreur,
Et ſurtout ſon ſilence inſpirait la terreur ;
Tantôt la profondeur de ſa ſombre penſée
Echappait aux regards d'une foule empreſſée.
Il ſoupire, il menace ; il ſe calme, il frémit :
Pour le ſeul Elpénor on croit qu'il s'adoucit.

(*) Ici *Ydace* ne doit plus ſe contenir dans les bornes d'une douleur modeſte ; elle doit paraître en déſordre, les cheveux épars, & éclater en ſanglots.

Au tour de lui rangés ſes courtiſans le craignent,
Et dans ſon déſeſpoir il en eſt qui le plaignent.

YDACE.

Ils plaignent un tyran ! bas eſprits, vils flatteurs !
Ils n'oſent plaindre Argide ! ils lui ferment leurs cœurs !
Ils croiraient faire un crime en prenant ſa défenſe.

LA PRETRESSE.

L'affliction du maître impoſe à tous ſilence.

YDACE, *en pouſſant un cri, & en pleurant.*

Ah ! parlez-moi du moins, répondez à mes cris.
Eſt-il vrai qu'Agathocle ait condamné ſon fils !

LA PRETRESSE.

Le bruit en a couru.

YDACE.

Je me meurs !

LA PRETRESSE.

Chère Ydace !
Ah ! revenez à vous ! un père qui menace
Ne frappe pas toujours. Ma fille, raſſurez,
Ranimez vos eſprits par le trouble égarés ;
Ecartez de votre ame une image ſi noire.

YDACE.

Argide eſt condamné !

LA PRETRESSE.

Non, je ne le puis croire.

YDACE.

Je ne le crois que trop... C'en eſt fait.

LA PRETRESSE.

C'eſt ici
Que du ſort qui l'attend on doit être éclairci.

L'inſtant fatal approche ; Agathocle s'avance ;
Il paraît qu'Elpénor lui parle en aſſurance.
Attendons un moment dans ces lieux retirés ;
Ils furent en tout temps de aſiles ſacrés ;
Mépriſés de nos grands, le peuple les révère :
J'y vois déjà venir votre malheureux père.

YDACE.

De votre ſaint aſile on viendra l'arracher ;
Aux regard du tyran qui pourra ſe cacher ?

SCÈNE II.

AGATHOCLE *d'un côté, ſuivi d'*ELPENOR : YDACE, LA PRETRESSE *de l'autre côté, retirées dans les ruines du temple.*

AGATHOCLE *à Elpénor*

OUI, te dis-je, le traître irritait ma colère ;
Dans ſes reſpects forcés il inſultait ſon père :
On eût dit en voyant Argide auprès de moi
Que j'étais le coupable & qu'Argide était roi.
L'inſolent à mes yeux ſe vantait de ſon crime.
Le meurtre de ſon frère eſt, dit-il, légitime :
Il a ſervi l'Etat en m'arrachant mon fils !
(il s'aſſied.)
C'en eſt trop ! qu'on me venge... Elpénor ! obéis.
Qu'on me venge... Soldats, n'épargnez plus Argide
Il faut enfin qu'un roi puniſſe un parricide.
Qu'il meure.

LA PRETRESSE, *sortant de l'asile, & se jetant aux genoux d'Agathocle.*

Non, Seigneur, non vous ne voudrez pas
De deux fils en un jour contempler le trépas ;
Vous n'immolerez point la moitié de vous-même.
De mes dieux mépriſés la majeſté ſuprême
Ne parle point ici par ma débile voix :
Je n'atteſterai plus leur juſtice & leurs lois.
Je ſais trop qu'à pas lents la vengeance éternelle
Pourſuit des méchans rois la tête criminelle :
Et que ſouvent la foudre éclate en vains éclats,
Pour des cœurs endurcis qui ne la craignent pas.
Mais ne vous perdez point dans un jour ſi funeſte :
Ne vengez point un fils ſur un fils qui vous reſte :
Et ne vous privez point de l'unique ſecours
Que le ciel vous gardait dans vos malheureux jours.

YDASAN

Cruel ! peux-tu frapper une fille innocente ?

YDACE.

J'apporte ici ma tête ; & votre main ſanglante
Me ſera favorable en me faiſant mourir.
Mais voyez les horreurs où vous allez courir.
Le fils dont vous pleurez la mort trop méritée
Avait une ame atroce & du crime infectée :
Et jaloux de ſon frère allait l'aſſaſſiner.
Le fils, qu'un père injuſte oſe ici condamner,
Eſt un heros, un dieu qui nous a fait juſtice.
Si vous vous obſtinez à vouloir ſon ſupplice,
Voyez déjà ce ſang répendu par vos mains
Soulever contre vous les dieux & les humains.

Vous ſerez déteſté de toute la nature,
Déteſté de vous-même. . . Et l'ame auguſte & pure,
L'ame du grand Argide en vain du haut des cieux
Implorera pour vous la clémence des dieux:
Ils ſuivront votre exemple, ils ſeront ſans clémence.
Ce ſang ſi précieux crîra plus haut vengeance.
La vérité ſe montre à vos yeux détrompés:
Elle a conduit nos voix.... J'attends la mort: frappez.

AGATHOCLE.

Quoi! ces trois ennemis inſultent à ma perte!
Quoi! ſous leurs pas tremblans quand la tombe eſt ouverte,
Ils déchirent encor ce cœur déſeſpéré!
Qu'on les faſſe ſortir.

(*on les emmène.*)

SCÈNE III.

AGATHOCLE, ELPENOR.

AGATHOCLE.

MON eſprit égaré
De tout ce que j'entends reçoit d'affreux préſages.
Ami, durant trente ans de travaux & d'orages,
Par des périls nouveaux chaque jour éprouvé,
Jamais jour plus affreux pour moi ne s'eſt levé.
Mon fils eut des défauts: l'amitié parternelle
Ne m'en figurait pas une image infidelle;
Mais ſon courage altier ſecondait mes deſſeins;
Il ſoutenait le trône établi par mes mains.

Et s'il faut à tes yeux découvrir ma penſée,
De ce trône ſanglant ma vieilleſſe laſſée
Allait le réſigner à mon malheureux fils.
Tu vois de quels effets mes projets ſont ſuivis.
Mon cœur s'ouvre à tes yeux ; ouvre le tien de même ;
Dis-moi la vérité : je la crains, mais je l'aime.
Eſt-il vrai que mes fils ſe diſputaient tous deux
Cette jeune beauté, cet objet dangereux ?
Cette eſclave ?

ELPENOR.

On prétend qu'ils ont brûlé pour elle.
Cet amour a produit leur ſanglante querelle :
Elle a cauſé la mort du fils que vous pleurez.
Polycrate, au mépris de vos ordres ſacrés,
En portant ſur Ydace une main téméraire,
A levé le poignard ſur ſon malheureux frère.
Argide a du courage : il n'a point démenti
Le pur ſang d'un héros dont on le voit ſorti.
Je gémis avec vous que ce fils intrépide
Avec tant de vertu ne ſoit qu'un parricide ;
Mais Polycrate enfin fut l'injuſte agreſſeur.

AGATHOCLE.

Tous deux ſont criminels : ils m'ont percé le cœur.
L'un a ſubi la mort, & l'autre la mérite :
Contre le meurtrier tu ſais que tout m'irrite,
Sa faveur populaire avait dû m'alarmer ;
Il m'offenſait ſurtout en ſe faiſant aimer ;
Son nom s'agrandiſſait des débris de ma gloire,
En vain dans l'Occident les mains de la victoire
Du laurier des héros m'ont cent fois couronné ;
Dans ma triſte maiſon j'étais abandonné. . . .

Je le ſuis pour jamais. Je ſens trop que l'envie
Des tourmens que j'éprouve eſt à peine aſſouvie.
On me hait : & voilà le trait envenimé
Qui perce un cœur flétri dans l'ennui conſumé...
Mais Argide eſt mon fils.

ELPENOR.

Et j'oſe encor vous dire
Qu'il fut digne de l'être & digne de l'empire :
Incapable de feindre ainſi que de flatter,
De ſouffrir un affront & de le mériter :
Vertueux & ſenſible...

AGATHOCLE.

Ah, qu'oſes-tu prétendre !
Lui ſenſible ! A mes plurs a-t-il daigné ſe rendre ?
Du meurtre de ſon frère avait-il des remords ?
A-t-il pour me fléchir tenté quelques efforts ?
Hé, n'a-t-il pas bravé la douleur de ſon père !

ELPENOR.

Il eſt trop de fierté dans ce grand caractère ;
Il ne ſait point plier.

AGATHOCLE.

Je dois ſavoir punir.

ELPENOR.

Ne vous préparez point un horrible avenir ;
La nature a parlé ; ſa voix eſt toujours tendre.

AGATHOCLE.

Le cri de la vengence auſſi ſe fait entendre.
Je dois tout à mon trône ; ô trône enſanglanté !
Si brillant, ſi funeſte & ſi cher acheté !
Grandeur éblouiſſante & que j'ai mal connue !

Juſqu'à quand votre éclat ſéduira-t-il ma vue ?

ELPENOR.

Du trouble où je vous vois que faut-il augurer ?
Qu'ordonnez-vous d'un fils ?

AGATHOCLE.

Laiſſe-moi reſpirer.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V

SCENE PREMIERE.

LA PRETRESSE, YDASAN *auprès du temple ſur le devant du théâtre*, Gardes *dans le fond.*

LA PRETRESSE.

EXEMPLES étonnans des caprices du ſort !
L'un à l'autre inconnus dans ce ſéjour de mort,
Sous le fer d'un tyran la priſon nous raſſemble,
Et je ne vous ai vu que pour mourir enſemble !
O père infortuné ! c'eſt dans ces mêmes lieux,
Dans ce temple où jadis ont deſcendu nos dieux ;
C'eſt parmi les debris de leurs autels en cendre
Que le roi va paraître, & l'arrêt doit ſe rendre !
Agathocle a voulu que ſa ſervile cour
Solemniſe avec lui ce déplorable jour.
C'eſt une fête auguſte ; & ſon ame affligée
Croit par ce grand éclat ſa perte mieux vengée :
Il croit apprendre mieux au peuple épouvanté

Que le ſang d'un tyran doit être reſpecté.
Sous ſa puiſſante voix il faut que tout fléchiſſe :
Et ce ſpectacle horrible, on l'appelle juſtice !

YDASAN.

Prêtreſſe croyez-moi, ce violent courroux
Raſſaſié de ſang n'ira point juſqu'à vous.
Il eſt, n'en doutez pas, des barrières ſacrées
Dont on ne franchit point les bornes révérées.
Un tyran craint le peuple ; & ce peuple à mes yeux,
Tout corrompu qu'il eſt, reſpecte en vous ſes dieux.
De ma fille après tout vous n'êtes point complice ;
C'eſt aſſez qu'avec elle un malheureux périſſe :
C'eſt ma ſeule prière, & le coup qui m'attend
Ne peut précipiter ma mort que d'un moment.
Je vous quitte attendri ; pardonnez à mes larmes.

LA PRETRESSE.

On ne les permet point. Ces délateurs en armes
Vont à notre tyran rapporter nos diſcours.

YDASAN.

Je le ſais ; c'eſt l'uſage établi dans les cours.
Grands Dieux : je vois paraître Argide avec Ydace !

SCÈNE II.

YDASAN, LA PRETRESSE, ARGIDE, YDACE, Gardes & Aſſiſtans *dans le fond.*

ARGIDE.

ON le permet : je viens chercher ici ma grace.

YDASAN.

Seigneur, que ditez-vous ?

ARGIDE.

Contre ſon raviſſeur
J'ai défendu ta fille, & vengé ſon honneur.
J'ai fait plus : je l'aimais, & m'immolant pour elle
Je m'impoſais moi-même une abſence éternelle.
Je te demande ici le prix de la vertu
Pour qui je vais mourir, pour qui j'ai combattu.
J'étouffais mon amour, & je n'ai pu prétendre
(Malheureux d'être prince) à devenir ton gendre.
Mais enfin de ce nom je ſuis trop honoré :
Je veux dans mon tombeau porter ce nom ſacré....
Ydace, en nous aimant expirons l'un & l'autre ;
Que ma mourante main puiſſe preſſer la vôtre ;
Que mes yeux ſoient encore attachés ſur vos yeux!
Que la divinité qui nourrit nos aïeux
Preſide avec l'hymen à notre heure fatale !
(*à la Prêtreſſe.*)
O Prétreſſe, allumez la torche nuptiale....
(*à Ydaſan.*)
Embraſſons-nous,

Embraſſons-nous, mon père, à nos derniers momens.
Ydace, chère Ydace, acceptez mes ſermens:
Ils ſont purs comme vous. Nos ames raſſemblées
Au ciel qui les forma vont être rappelées.
Conſervez, s'il ſe peut, équitable avenir,
De l'amour le plus ſaint l'éternel ſouvenir!

YDACE *à Ydaſan.*

Les ſentimens d'Argide ont paſſé dans mon ame:
Son courage m'élève & ſa vertu m'enflamme.
Le nom de ſon épouſe eſt un titre trop beau
Pour que vous refuſiez d'en orner mon tombeau.
Non, Argide, avec vous la mort n'eſt point cruelle
La vie eſt paſſagère & la gloire immortelle.

YDASAN.

Ah, mon prince! ah, ma fille!

LA PRETRESSE.

Infortunés époux!
Couple digne du ciel! il eſt ouvert pour vous.
Il voit un grand ſpectacle, & digne qu'on l'envie,
La vertu qui combat contre la tyrannie.

YDASAN.

Chère fille! grand prince! en quel horrible jour,
En quels horribles lieux me parlez-vous d'amour!
Hé bien, je vous unis: hé bien, Dieux que j'atteſte!
Dieux des infortunés, formez ce nœud funeſte!
Et pour le célébrer, renverſez nos tyrans
Dans l'abyme où la foudre a plongé les Titans!
Que le feu de l'Etna dans ſes gouffres s'allume;
Que le barbare y tombe, y vive & s'y conſume!
Que ſon juſte ſupplice, à jamais renaiſſant,
Soit l'éternel vengeur de mon ſang innocent!

Et tombe la Sicile & Syracuſe en poudre
Si l'oppreſſeur du peuple échappait à la foudre !
Voilà mes vœux pour vous, chers & tendres amans,
Et nos chants de l'hymen, & mes derniers ſermens.

LA PRETRESSE.

Notre heure eſt arrivée : Agathocle s'avance ;
Il ajoute à la mort l'horreur de ſa préſence.

ARGIDE.

Quoi ! ſa cour l'environne, & ſon peuple le ſuit !

YDASAN.

Quel démon, quel deſſein devant nous le conduit ?

SCÈNE III & dernière.

LES PERSONNAGES précédens ;
AGATHOCLE *entouré de ſa cour.*
Le peuple ſe range ſur les deux côtés du théâtre ; les grands prennent place aux côtés du trône, & ſont débout.

AGATHOCLE. (*)

L'ÉQUITÉ.... C'eſt ſa voix qui dicte la ſentence....
(*il monte ſur le trône, & les grands s'aſſeyent.*)
C'eſt moi qui vous l'annonce, écoutez en ſilence....

(*) Ce morceau doit être débité avec beaucoup de nobleſſe, & même d'enthouſiaſme : il faut ſurtout obſerver les pauſes qui ſont marquées par des points.

Vous me voyez au trône ; & c'eſt le digne prix
De trente ans de travaux pour l'Etat entrepris.
J'eus de l'ambition, je n'en fais point d'excuſe ;
Et ſi de quelque gloire aux champs de Syracuſe,
Parmi tant de combats, j'ai pu couvrir mon nom,
Cette gloire eſt le fruit de mon ambition :
Si c'était un défaut, il ſerait héroïque.
Je naquis inconnu dans votre république :
J'étais dans la baſſeſſe, & je n'ai dû qu'à moi
Les talens, les vertus qui m'ont fait votre roi.
Je n'avais pas beſoin d'une origine illuſtre ;
La mienne à ma grandeur ajoute un nouveau luſtre.
L'argile par mes mains autrefois façonné
A produit ſur mon front l'or qui m'a couronné.
Raſſaſié de gloire & de tant de puiſſance,
Enfin j'en ai ſenti la triſte inſuffiſance....
Le ciel, je le vois trop, met au fond de nos cœurs
Un ſentiment ſecret au-deſſus des grandeurs.
Je l'éprouve, & mon ame eſt aſſez forte encore
Pour dédaigner l'éclat que le vulgaire adore.
Je puis également, m'étant bien conſulté,
Vivre & mourir au trône, ou dans l'obſcurité....
Pour un fils que j'aimais ma prodigue tendreſſe
Me faiſait eſpérer qu'aux jours de ma vieilleſſe,
De mon puiſſant empire il ſoutiendrait le poids ;
Je le crus digne enfin de vous donner des lois.
Je m'étais abuſé : ces erreurs menſongères
Sont le commun partage & des rois & des pères.
C'eſt peu de les connaître ; il les faut expier....
O mon fils !... dans mes bras daigne les oublier !...
(il tend les bras à Argide, & le fait aſſeoir à côté de lui.)

Peuples, voilà le roi qu'il vous faut reconnaître.
Je crois tout réparé, je le fais votre maître.
Oui, mon fils, j'ai connu que dans ce triste jour
La vertu l'emportait sur le plus tendre amour.
Tu méritais Ydace, ainsi que ma couronne....
Jouis de toutes deux; ton père te les donne.
Prêtresse de Cérès, allumez les flambeaux
Qui doivent éclairer des triomphes si beaux;
Relevez vos autels, célébrez vos mystères.
Que j'ai cru trop long-temps à mon pouvoir contraires
Apprennez à ce peuple à remplir à la fois
Ce qu'il doit à ces dieux, ce qu'il doit à ces rois....
Toi, généreux guerrier, toi le père d'Ydace,
Puisses-tu voir ton sang renaître dans ma race!...
Sers de père à mon fils, rends-moi ton amitié;
Pardonne au souverain qui t'avait oublié;
Pardonne à ces grandeurs dont le ciel me délivre.
Le prince a disparu, l'homme commence à vivre.

YDACE *à la Prêtresse.*

O Dieux!

EGESTE.

Quel changement!

YDASAN.

Quel prodige!

YDACE.

Heureux jour!

ARGIDE.

Vous m'étonnez, mon père; & peut-être à mon tour
Je vais dans ce moment vous étonner vous-même....

Vous daignez me céder ce brillant diadème,
Inestimable prix de vos travaux guerriers,
Que vos vaillantes mains ont couvert de lauriers....
J'ose accepter de vous cet auguste partage,
Et je vais à vos yeux en faire un digne usage....
Platon vint sur ces bords; il enseigna des rois;
Mon cœur est son disciple & je suivrai ses lois....
Un sage m'instruisit, mais c'est vous que j'imite;
A vivre en citoyen votre exemple m'invite.
Vous êtes au-dessus des honneurs souverains;
Vous les foulez aux pieds, Seigneur, & je les crains.
Malheur à tout mortel qui se croirait capable
De porter après vous ce fardeau redoutable.
Peuples, j'use un moment de mon autorité:
Je règne.... votre roi vous rend la liberté.
(il descend du trône.)
Agathocle à son fils vient de rendre justice:
Je vous la fais à tous.... Puisse le ciel propice
Commencer dès ce jour un siècle de bonheur,
Un siècle de vertu plutôt que de grandeur....
O mon auguste épouse! ô noble citoyenne!
Ce peuple vous chérit; vous êtes plus que reine.

Fin du cinquième & dernier acte.

SAMSON,

OPE'RA.

AVERTISSEMENT.

MONSIEUR RAMEAU, *le plus grand muſicien de France, mit cet opéra en muſique vers l'an* 1732. *On était prêt de le jouer, lorſque la même cabale, qui fit ſuſpendre, depuis, les repréſentation de* Mahomet *ou du* Fanatiſme, *empêcha qu'on ne repréſentât l'Opéra de* SAMSON, *& tandis qu'on permettait que ce ſujet parût ſur le théâtre de la comédie Italienne, & que* Samſon *y fit des miracles, conjointement avec* Arlequin, *on ne permit pas que ce même ſujet fût ennobli ſur le théâtre de l'académie de muſique.*

Le muſicien employa depuis preſque tous les airs de Samſon *dans d'autres compoſitions lyriques, que l'envie n'a pu ſupprimer.*

On publie le poëme dénué de ſon plus grand charme, & on le donne ſeulement comme une eſquiſſe d'un genre extraordinaire. C'eſt la ſeule excuſe peut-être de l'impreſſion d'un ouvrage fait plutôt pour être chanté que pour être lu. Les noms de

Venus & d'Adonis *trouvent dans cette tragédie une place plus naturelle qu'on ne croirait d'abord. C'eſt en effet ſur leurs terres que l'action ſe paſſe.* Cicéron, *dans ſon excelent livre* de la nature des Dieux, *dit que la Déeſſe* Aſtarté, *reverée des Syriens, étoit* Venus *même, & qu'elle épouſa* Adonis. *On ſait de plus qu'on célébrait la fête d'*Adonis *chez les Philiſtins. Ainſi ce qui ferait ailleurs un mélange abſurde du profane & du ſacré, ſe place ici de ſoi-même.*

ACTEURS.

SAMSON.

DALILA.

LE ROI DES PHILISTINS.

LE GRAND PRÊTRE.

LES CHŒURS.

SAMSON,

OPÉRA.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIERE.

(Le théâtre repréſente une campagne. Les Iſraëlites, couchés ſur le bord du fleuve Adonis, déplorent leur captivité).

DEUX CHORIPHÉES.

TRIBUS captives,
Qui ſur ces rives
Traînez vos fers ;
Tribus captives,
De qui les voix plaintives
Font retentir les airs,
Adorez dans vos maux le Dieu de l'univers.

CHŒUR.

Adorons dans nos maux le Dieu de l'univers.

UN CHORIPHÉE.

Ainſi depuis quarante hivers
Des Philiſtins le pouvoir indomptable
Nous accable,
Leur fureur eſt implacable,
Elle inſulte aux tourmens que nous avons ſoufferts.

CHŒUR.

Adorons dans nos maux le Dieux de l'univers.

UN CHORIPHÉE.

Race malheureuſe & divine,
Triſtes Hébreux, frémiſſez tous :
Voici le jour affreux qu'un roi puiſſant deſtine
A placer ſes Dieux parmi nous.
Des prêtres menſongers, pleins de zèle & de rage
Vont nous forcer à plier les genoux
Devant les Dieux de ce climat ſouvage.
Enfans du ciel, que ferez-vous ?

CHŒUR.

Nous bravons leur courroux.
Le Seigneur ſeul a notre hommage.

UN CHORIPHÉE.

Tant de fidélité ſera chère à ſes yeux.
Deſcendez du trône des cieux,
Fille de la clémence,
Douce eſpérance,
Tréſor des malheureux ;
Venez tromper nos maux, venez remplir nos vœux.
Deſcendez, douce eſpérance,

SCÈNE II.

SECOND CHORIPHÉE.

AH ! déjà je les vois, ces pontifes cruels,
Qui d'une idole horrible entourent les autels.

LES PRETRES DES IDOLES

paraiſſent dans l'enfoncement, au tour d'un autel couvert de leurs Dieux ; le ſecond Choriphée continue.

Ne ſouillons point nos yeux de ces vains ſacrifices ;
Fuyons ces monſtres adorés ;
De leurs prêtres ſanglans ne ſoyons point complices.

CHŒUR.

Fuyons, éloignons-nous.

LE GRAND-PRETRE DES IDOLES.

Eſclaves demeurez :
Demeurez, votre roi par ma voix vous l'ordonne,
D'un pouvoir inconnu lâches adorateurs,
Oubliez-le à jamais, lorſqu'il vous abandonne ;
Adorez les Dieux ſes vainqueurs.
Vous rampez dans nos fers, ainſi qus vos ancêtres ;
Mutins toujours vaincus, & toujours inſolens,
Obéiſſez, il en eſt temps,
Connaiſſez les Dieux de vos maîtres.

CHŒUR.

Tombe plutôt ſur nous la vengeance du ciel !
Plutôt l'enfer nous engloutiſſe !

Vous ne méritez pas,
Que le Dieu des combats
Arme le ciel vengeur, & lance ici la foudre,
Il ſuffit de mon bras.
Tombez, Dieux ennemis, ſoyez réduits en poudre.
(Il renverſe les autels.)

LE GRAND-PRETRE.

Le ciel ne punit point ce ſacrilége effort?
Le ciel ſe tait, vengeons ſa querelle.
Servons le ciel en donnant la mort
A ce peuple rebelle.

LE CHŒUR DES PRETRES.

Servons le ciel en donnant la mort
A ce peuple rebelle.

SCÈNE IV.

SAMSON, les Iſraélites.

SAMSON.

VOS eſprits étonnés ſont encor incertains?
Redoutez-vous ces Dieux renverſez par mes mains?

CHŒUR DES FILLES ISRAELITES.

Mais qui nous défendra du courroux effroyable
D'un roi, le tyran des Hébreux?

SAMSON.

Le Dieu, dont la main favorable
A conduit ce bras belliqueux,
Ne craint point de ces rois la grandeur périſſable.

Faibles tribus, demandez ſon appui ;
Il vous armera du tonnerre ;
Vous ſerez redoutés du reſte de la terre,
Si vous ne redoutez que lui.

CHŒUR.

Mais nous ſommes, hélas ! ſans armes, ſans défence.

SAMSON.

Vous m'avez, c'eſt aſſez ; tous vos maux vont finir.
Dieu m'a prêté ſa force, ſa puiſſance :
Le fer eſt inutile au bras qu'il veut choiſir :
En domptant les lions, j'appris à vous ſervir :
Leur dépouille ſanglante eſt le noble préſage
Des coups dont je ferai périr
Les tyrans qui ſont leur image.

Air.

Peuple, éveille-toi, romps tes fers ;
Remonte à ta grandeur première,
Comme un jour Dieu du haut des airs
Rappellera les morts à la lumière,
Du ſein de la pouſſière,
Et ranimera l'univers.
Peuple, éveille-toi, romps tes fers ;
La liberté t'appelle,
Tu naquis pour elle ;
Reprends tes concerts.
Peuple, éveille-toi, romps tes fers.

Autre air.

L'hiver détruit les fleurs & la verdure ;
Mais du flambeau des jours la féconde clarté

Ranime la nature,
Et lui rend sa beauté,
L'affreux esclave
Flétrit le courage :
Mais la liberté
Relève sa grandeur, & nourrit sa fierté.
Liberté ! liberté !

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIERE.

(Le théâtre représente le péristile du palais du Roi : on voit, à travers les colonnes, des forêts & des collines : dans le fond de la perspective le Roi est sur son trône, entouré de toute sa cour, habillée à l'orientale.)

LE ROI.

AINSI ce peuple esclave, oubliant son devoir,
Contre son roi lève un front indocile.
Du sein de la poussière il brave mon pouvoir :
Sur quel roseau fragile
A-t-il mis son espoir ?

UN PHILISTIN.

Un imposteur, un vil esclave,

Samſon les ſéduit, & vous brave :
Sans doute il eſt armé du ſecours des enfers.

LE ROI.

L'inſolent vit encor ? Allez, qu'on le ſaiſiſſe ;
Préparez tout pour ſon ſupplice :
Courez, ſoldats, chargez de fers
Dès coupables Hebreux la troupe vagabonde ;
Ils ſont les ennemis & le rebut du monde,
Et déteſtés par-tout, déteſtent l'univers.

CHŒUR DES PHILISTINS *derrière le théâtre.*

Fuyons la mort, échappons au carnage,
Les enfers ſécondent ſa rage.

LE ROI.

J'entends encor les cris de ces peuples mutins :
De leur chef odieux va-t-on punir l'audace.

UN PHILISTIN (*entrant ſur la ſcène.*)

Il eſt vainqueur, il nous menace.
Il commande aux deſtins :
Il reſſemble au Dieu de la guerre,
La mort eſt dans ſes mains.
Vos ſoldats renverſés enſanglantent la terre ;
Le peuple fuit devant ſes pas.

LE ROI.

Que dites-vous ? un ſeul homme, un barbare,
Fait fuir mes indignes ſoldats ?
Quel démon pour lui ſe déclare ?

SCÈNE II.

LE ROI (*les Philiſtins autour de lui,*) SAMSON (*ſuivi des Hebreux, portant dans une main une maſſue, & de l'autre une branche d'olivier.*)

SAMSON.

ROI, prêtres ennemis, que mon Dieu fait trembler,
Voyez ce ſigne heureux de la paix bienfaiſante,
Dans cette main ſanglante,
Qui peut vous immoler.

CHŒUR DES PHILISTINS.

Quel mortel orgueilleux peut tenir ce langage ?
Contre un roi ſi puiſſant quel bras peut s'élever ?

LE ROI.

Si vous êtes un Dieu, je vous dois mon hommage.
Si vous êtes un homme, oſez-vous me braver ?

SAMSON.

Je ne ſuis qu'un mortel ; mais le Dieu de la terre,
Qui commande aux rois,
Qui ſouffle à ſon choix
Et la mort & la guerre,
Qui vous tient ſous ſes loix,
Qui lance le tonnerre,
Vous parle par ma voix.

LE ROI.

Et bien, quel eſt ce Dieu ? quel eſt ce témoignage ?
Qu'il daigne s'annoncer par vous ?

SAMSON.

Vos ſoldats mourans ſous mes coups,
La crainte où je vous vois, mes exploits, mon courage.
Au nom de ma patrie, au nom de l'Éternel,
Reſpectez déſormais les enfans d'Iſraël,
Et finiſſez leur eſclavage.

LE ROI.

Moi! qu'au ſang Philiſtin je faſſe un tel outrage?
Moi! mettre en liberté ces peuples odieux?
Votre Dieu ſerait-il plus puiſſant que mes Dieux?

SAMSON.

Vous allez l'éprouver: voyez ſi la nature
Reconnaît ſes commandemens.
Marbres, obéiſſez, que l'onde la plus pure
Sorte de ce rocher & retombe en torrens.

(*On voit des fontaines jaillir dans l'enfoncement.*)

CHŒUR.

Ciel! ô ciel! à ſa voix on voit jaillir cette onde!
Des marbres amollis!
Les élémens lui ſont ſoumis!
Eſt-il le ſouverain du monde?

LE ROI.

N'importe; quel qu'il ſoit, je ne peux m'avilir
A recevoir des loix de qui doit me ſervir.

SAMSON.

Eh bien, vous avez vu quelle était ſa puiſſance,
Connaiſſez quelle eſt ſa vengeance.
Deſcendez, feux des cieux, ravagez ces climats;
Que la foudre tombe en éclats;

De ces fertiles champs détruiſez l'eſpérance.
(*Tout le théâtre paraît embraſé.*)
Brûlez, moiſſons ; ſéchez, guerets ;
Embraſez-vous, vaſtes fôrêts.
Au roi.
Connaiſſez quelle eſt ſa vengeance.

CHŒUR.

Tout s'embraſe, tout ſe détruit.
Un Dieu terrible nous pourſuit.
Brûlante flamme, affreux tonnerre,
Ciel! ô ciel! ſommes-nous
Au jour où doit périr la terre?

LE ROI.

Suſpens, ſuſpens cette rigueur,
Miniſtre impérieux d'un Dieu plein de fureur,
Je commence à reconnaître
Le pouvoir dangereux de ton ſuperbe maître ;
Mes Dieux long-temps vainqueurs commencent céder,
C'eſt à leur voix à me réſoudre.

SAMSON.

C'eſt à la ſienne à commander,
Il nous avait punis, il m'arme de ſa foudre :
A tes Dieux infernaux va porter ton effroi.
Pour la dernière fois peut-être tu contemples
Et ton trône & leurs temples.
Tremble pour eux & pour toi.

SCÈNE III.

SAMSON, Chœur d'Iſraélites.

SAMSON.

Vous que le ciel conſole après des maux ſi grands,
Peuples, oſez paraître aux palais des tyrans :
Sonnez, trompette, organe de la gloire ;
Sonnez, annoncez ma victoire.

LES HÉBREUX.

Chantons tous ce héros, l'arbitre des combats ;
Il eſt ſeul, dont le courage
Jamais ne partage
La victoire avec les ſoldats.
Il va finir notre eſclavage.
Pour nous eſt l'avantage,
La gloire eſt à ſon bras ;
Il fait trembler ſur leur trône
Les rois maîtres de l'univers,
Les guerriers au champ de Bellone,
Les faux dieux au fond des enfers.

CHŒUR.

Sonnez, trompette, organe de ſa gloire ;
Sonnez, annoncez ſa victoire.
Le défenſeur intrépide
D'un troupeau faible & timide
Garde leurs paiſibles jours

Contre le peuple homicide,
Qui rugit dans les antres ſourds :
Le berger ſe repoſe, & ſa flûte ſoupire
Sous ſes doigts le tendre délire
De ſes innocentes amours.

CHŒUR.

Sonnez, trompette, organe de la gloire,
Sonnez, annoncez ſa victoire.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

(*Le théâtre repréſente un bocage & un autel, où ſont Mars, Venus & les dieux de Syrie.*)

LE ROI, LE GRAND-PRÊTRE DE MARS DALILA, prêtreſſe de Vénus, CHŒUR.

LE ROI.

DIEUX de Syrie,
Dieux immortels,
Écoutez, protégez un peuple qui s'écrie
Au pied de vos autels.
Éveillez-vous, puniſſez la furie
De votre eſclave criminel.
Votre peuple vous prie ;

Livrez en nos mains
Le plus fier des humains.

CHŒUR.

Livrez en nos mains.
Le plus fier des humains.

LE GRAND-PRÊTRE.

Mars terrible,
Mars invincible,
Protége nos climats,
Prépare
A ce barbare
Les fers & le trépas.

DALILA.

O Vénus, déesse charmante;
Ne permets pas que ces beaux jours,
Destinés aux amours,
Soient profanés par la guerre sanglante.

CHŒUR.

Livrez en nos mains
Le plus fier des humains.

ORACLE DES DIEUX DE SYRIE,

Samson nous a domptés; ce glorieux empire
Touche à son dernier jour;
Fléchissez ce héros, qu'il aime, qu'il soupire,
Vous n'avez d'espoir qu'en l'Amour.

DALILA.

Dieu des plaisirs, daigne ici nous instruire

Dans l'art charmant de plaire & de ſéduire :
Prête à nos yeux tes traits toujours vainqueurs :
Apprends-nous à ſemer des fleurs
Le piége aimable où tu veux qu'on l'attire.

CHŒUR.

Dieu des plaiſirs, daigne ici nous inſtruire
Dans l'art charmant de plaire & de ſéduire.

DALILA.

D'Adonis c'eſt aujourd'hui la fête.
Pour ſes jeux la jeuneſſe s'apprête.
Amour, voici le temps heureux,
Pour inſpirer & pour ſentir tes feux.

CHŒUR DES FILLES.

Amour, voici le temps, &c.
Dieu des plaiſirs, &c.

DALILA.

Il vient plein de colère, & la terreur le ſuit ;
Retirons-nous ſous cet épais feuillage.

(*Elle ſe retire avec les filles de Gaza & les prêtreſſes.*)

Implorons le dieu qui ſéduit
Le plus ferme courage.

SCÈNE II.

SAMSON *ſeul.*

LE dieu des combats m'a conduit
Au milieu du carnage ;

Devant lui tout tremble, & tout fuit.
Le tonnerre, l'affreux orage,
Dans les champs font moins de carnage
Que ſon nom ſeul en a produit.
Chez les Philiſtins plein de rage,
Tous ceux qui voulaient arrêter
Ce fier torrent dans ſon paſſage,
N'ont fait que l'irriter.
Ils ſont tombès, la mort eſt leur partage.

(On entend une harmonie douce.)

Ces ſons harmonieux, ces murmures des eaux,
Semblent amollir mon courage.
Aſyles de la paix, lieux charmans, doux ombrage,
Vous m'invitez au repos.

(Il s'endort ſur un lit de gazon.)

SCENE III.

DALILA, SAMSON,

Chœur des prêtreſſes de Vénus *revenant ſur la ſcène.*

PLAISIRS flatteurs, amolliſſez ſon ame,
Songes charmans, enchantez ſon ſommeil.

FILLES DE GAZA.

Tendre Amour, éclaire ſon réveil,
Mets dans nos yeux ton pouvoir & ta flamme.

DALILA.

Vénus, inſpire-nous, préſide à ce beau jour.
Eſt-ce là ce cruel, ce vainqueur homicide?

Vénus

Vénus, il ſemble né pour embellir ta cour.
Armé, c'eſt le dieu Mars ; déſarmé, c'eſt l'Amour.
Mon cœur, mon faible cœur devant lui s'intimide.
Enchaînons de fleurs
Ce guerrier terrible.
Que ce cœur farouche, invincible,
Se rende à tes douceurs.

CHŒUR.

Enchaînons de fleurs
Ce héros terrible.

SAMSON (*ſe reveille entour des filles de Gaza.*)

Où ſuis-je ? en quels climats me vois-je tranſporté ?
Quels doux concerts ſe font entendre ?
Quels raviſſans objets viennent de me ſurprendre ?
Eſt-ce ici le ſéjour de la félicité ?

DALILA, (*à Samſon.*)

Du charmant Adonis nous célébrons la fête ;
L'Amour en ordonna les jeux,
Et c'eſt l'Amour qui les apprête ;
Puiſſent-ils mériter un regard de vos yeux !

SAMSON.

Quel eſt cet Adonis, dont votre voix aimable
Fait retentir ce beau ſéjour ?

DALILA.

C'était un héros indomptable,
Qui fut aimé de la mère d'Amour.

Nous chantons tous les ans cette aimable aventure.

SAMSON.

Parlez, vous m'allez enchanter :
Les vents viennent de s'arrêter :
Ces forêts, ces oiseaux, & toute la nature
Se taisent pour vous écouter.

DALILA *(se met à côté de Samson. Le Chœur se range autour d'eux. Dalila chante cette cantatille, accompagnée du peu d'instrumens qui sont sur le théâtre.)*

Venus dans nos climats souvent daigne se rendre,
C'est dans nos bois qu'on vient apprendre
De son culte charmant tous les secrets divins.
Ce fut près de cette onde, en ces rians jardins,
Que Venus enchanta le plus beau des humains.
Alors tout fut heureux dans une paix profonde ;
Tout l'univers aima dans le sein du loisir.
Venus donnait au monde
L'exemple du plaisir.

SAMSON.

Que ses traits ont d'appas ! que sa voix m'intéresse !
Que je suis étonné de sentir la tendresse !
De quel poison charmant je me sens pénétré !

DALILA.

Sans Vènus, sans l'Amour qu'aurait-il pu prétendre ?
Dans nos bois il est adoré.
Quand il fut redoutable, il était ignoré.
Il devint dieu dès qu'il fut tendre.

Depuis cet heureux jour
Ces prés, cette onde, cet ombrage,
Inſpirent le plus tendre amour
Au cœur le plus ſauvage.

SAMSON.

O ciel, ô troubles inconnus!
J'étais ce cœur ſauvage & je ne le ſuis plus.
Je ſuis changé, j'éprouve une flamme naiſſante.
(*à Dalila.*)
Ah! s'il était une Vénus,
Si des Amours cette reine charmante
Aux mortels en effet pouvait ſe préſenter,
Je vous prendrais pour elle & croirais la flatter.
Je pourrais de Vénus imiter la tendreſſe.
Heureux qui peut brûler des feux qu'elle a ſentis!
Mais j'euſſe aimé peut-êtte un autre qu'Adonis,
Si j'avais été la Déeſſe.

SCÈNE IV.

Les acteurs précédens, LES HÉBREUX.

LES HÉBREUX.

NE tardez point, venez, tout un peuple fidele
Eſt prêt à marcher ſous vos loix:
Soyez le premier de nos rois;
Combattez & régnez, la gloire vous appelle,

SAMSON.

Je vous ſuis, je le dois, j'accepte vos préſens.

Ah ! .... quel charme puiſſant m'arrête !
Ah ! différez du moins, différez quelque temps.
Ces honneurs brillans qu'on m'apprête.

CHŒUR DES FILLES DE GAZA.

Demeurez, préſidez à nos fêtes ;
Que nos cœurs ſoient ici vos conquêtes.

DALILA.

Oubliez les combats
Que la paix vous attire.
Venus vient vous ſourire ;
L'amour vous tend les bras.

LES HÉBREUX.

Craignez le plaiſir décevant
Où votre grand cœur s'abandonne.
L'amour nous dérobe ſouvent
Les biens que la gloire nous donne.

CHŒUR DES FILLES.

Demeurez, préſidez à nos fêtes,
Que nos cœurs ſoient vos tendres conquêtes.

DEUX HÉBREUX.

Venez, venez, ne tardez pas ;
Nos cruels ennemis ſont prêts à nous ſurprendre ;
Rien ne peut nous défendre
Que votre invincible bras.

CHŒUR DES FILLES.

Demeurez, préſidez à nos fêtes ;
Que nos cœurs ſoient vos tendres conquêtes.

SAMSON.

Je m'arrache à ces lieux... Allons, je ſuis vos pas.
Prêtreſſe de Venus, vous, ſa brillante image,

Je ne quitte point vos appas
Pour le trône des rois, pour ce grand eſclavage ;
Je les quitte pour les combats.

DALILA.

Me faudra-t-il long-temps gémir de votre abſence ?

SAMSON.

Fiez-vous à vos yeux de mon impatience.
Eſt-il un plus grand bien que celui de vous voir ?
Les Hébreux n'ont que moi pour unique eſpérance,
Et vous êtes mon ſeul eſpoir.

SCÈNE V.

DALILA (*ſeule.*)

IL s'éloigne, il me fuit, il emporte mon ame,
Par tout il eſt vainqueur.
Le feu que j'allumais m'enflamme.
J'ai voulu l'enchaîner, il enchaîne mon cœur.

O mère des plaiſirs, le cœur de ta prêtreſſe
Doit être plein de toi, doit toujours s'enflammer.
O Venus, ma ſeule déeſſe,
La tendreſſe eſt ma loi, mon devoir eſt d'aimer.

Écho, voix errante,
Légère habitante
De ce beau ſéjour,
Écho, monument de l'amour,

Parle de ma faibleſſe au héros qui m'enchante.
Favoris du printemps, de l'amour & des airs,
Oiſeaux, dont j'entends les concerts,
Chers confidens de ma tendreſſe extrême,
Doux ramages des oiſeaux,
Voix fidelle des échos,
Répétez à jamais, je l'aime, je l'aime.

Fin du troèſieme acte.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIERE.

LE GRAND-PRETRE, DALILA.

LE GRAND-PRETRE.

OUI, le roi vous accorde à ce héros terrible.
Mais vous entendez à quel prix.
Découvrez le ſecret de ſa force invincible,
Qui commande au monde ſurpris.
Un tendre hymen, un ſort paiſible,
Dépendront du ſecret que vous aurez appris.

DALILA.

Que peut-il me cacher ? Il m'aime :
L'indifférent ſeul eſt diſcret :
Samſon me parlera, j'en juge par moi-même.
L'amour n'a point de ſecret,

SCENE II.

DALILA *seule.*

SECOUREZ-MOI, tendres Amours;
Aménez la paix sur la terre;
Cessez, trompettes & tambours,
D'annoncer la funeste guerre;
Brillez, jour glorieux, le plus beau de mes jours;
Hymen, amour, que ton flambeau l'éclaire:
Qu'à jamais je puisse plaire,
Puisque je sens que j'aimerai toujours.
Secondez-moi, tendres Amours,
Amenez la paix sur la terre.

SCÈNE III.

SAMSON, DALILA.

SAMSON.

J'AI sauvé les Hébreux, par l'effort de mon bras;
Et vous sauvez par vos appas
Votre peuple & votre roi même:
C'est pour vous mériter que j'accorde la paix
Le roi m'offre son diadême,
Et je ne veux que vous pour prix de mes bienfaits.

DALILA.

Tout vous craint en ces lieux, on s'empresse à vous plaire;

Vous régnez ſur vos ennemis ;
Mais de tout les ſujets que vous venez de faire ;
Mon cœur vous eſt le plus ſoumis.

SAMSON ET DALILA *enſemble.*

N'écoutons plus le bruit des armes,
Myrte amoureux, croiſſez près des lauriers.
L'amour eſt le prix des guerriers,
Et la gloire en a plus de charmes.

SAMSON.

L'Hymen doit nous unir par des nœuds éternels ;
Que tardez-vous encore ?
Venez, qu'un pur amour vous amène aux autels
Du Dieu des combats que j'adore.

DALILA.

Ah ! formons ces doux nœuds au temple de Vénus.

SAMSON.

Non, ſon culte eſt impie, & ma loi le condamne ;
Non, je ne puis entrer dans ce temple profane.

DALILA.

Si vous m'aimez, il ne l'eſt plus.
Arrêtez, regardez cette aimable demeure,
C'eſt le temple de l'univers ;
Tous les mortels, à tout âge, à toute heure,
Y viennent demander des fers.
Arrêtez, regardez cette aimable demeure,
C'eſt le temple de l'univers.

SCÈNE IV.

SAMSON, DALILA, chœurs de différens peuples de guerriers, de paſteurs.

(Le temple de Vénus paroit dans toute ſa ſplendeur.

AIR.

AMOUR, volupté pure,
Ame de la nature,
Maître des élemens,
L'univers n'eſt formé, ne s'anime & ne dure
Que par tes regards bienfaiſans.
Tendre Vénus, tout l'univers t'implore,
Tout n'eſt rien ſans tes feux.
On craint les autres Dieux, c'eſt Vénus qu'on adore :
Ils régnent ſur le monde, & tu régnes ſur eux.

GUERRIERS.

Vénus, notre fier courage,
Dans le ſang, dans le carnage,
Vainement s'endurcit :
Tu nous déſarmes.
Nous rendons les armes.
L'horreur à ta voix s'adoucit.

UNE PRÊTRESSE.

Chantez, oiſeaux, chantez ; votre ramage tendre
Eſt la voix des plaiſirs.
Chantez, Vénus doit vous entendre ;
Sur les ailes des vents portez-lui nos ſoupirs.

Les filles de Flore
S'empreſſent d'éclore
Dans ce ſéjour ;
La fraîcheur brillante
De la fleur naiſſante
Se paſſe en un jour :
Mais une plus belle,
Naît auprès d'elle,
Plaît à ſon tour.
Senſible image
Des plaiſirs du bel âge,
Senſible image
Du charmant Amour.

SAMSON.

Je n'y réſiſte plus, le charme qui m'obsède
Tyranniſe mon cœur, enivre tous mes ſens.
Poſſédez à jamais ce cœur qui vous poſsède,
Et gouvernez tous mes momens.
Venez, vous vous troublez ?...

DALILA.

Ciel ! que vais-je lui dire !

SAMSON.

D'où vient que votre cœur ſoupire ?

DALILA.

Je crains de vous déplaire, & je dois vous parler

SAMSON.

Ah ! devant vous c'eſt à moi de trembler.
Parlez, que voulez-vous ?

DALILA.

Cet amour qui m'engage,
Fait ma gloire & mon bonheur ;

Mais il me faut un nouveau gage,
Qui m'assûre de votre cœur.

SAMSON.

Prononcez, tout sera possible
A ce cœur amoureux.

DALILA.

Dites-moi, par quel charme heureux!
Par quel pouvoir secret cette force invincible?..

SAMSON.

Que me demandez-vous? c'est un secret terrible
Entre le ciel & moi.

DALILA.

Ainsi vous doutez de ma foi?
Vous doutez & m'aimez?...

SAMSON.

Mon cœur est trop sensible;
Mais ne m'imposez point cette funeste loi.

DALILA.

Un cœur sans confiance est un cœur sans tendresse

SAMSON.

N'abusez point de ma faiblesse.

DALILA.

Cruel! quel injuste refus!
Notre hymen en dépend; nos nœuds seraient rompus.

SAMSON.

Que dites-vous?

DALILA.

Parlez, c'est l'amour qui vous prie.

SAMSON.

Ah, ceſſez d'écouter cette funeſte envie.

DALILA.

Ceſſez de m'accabler de refus outrageans.

SAMSON.

Eh bien! vous le voulez, l'amour me juſtifie;
Mes cheveux à mon Dieu conſacrés dès long-
tems,
De ſes bontés pour moi ſont les ſacrés garans:
Il voulut attacher ma force & mon courage
A de ſi faibles ornemens:
Ils ſont à lui, ma gloire eſt ſon ouvrage.

DALILA.

Ces cheveux, dites-vous?

SAMSON.

Qu'ai-je dit malheureux!
Ma raiſon revient; je friſſonne.

TOUS DEUX ENSEMBLE.

La terre mugit, le ciel tonne,
Le temple diſparaît, l'aſtre du jour s'enfuit:
L'horreur épaiſſe de la nuit
De ſon voile affreux m'environne.

SAMSON.

J'ai trahi de mon Dieu le ſecret formidable.
Amour! fatale volupté!
C'eſt toi qui m'as précipité
Dans un piége effroyable.
Et je ſens que Dieu m'a quitté.

SCENE

SCÈNE V.

Les Philiſtins, SAMSON, DALILA.

LE GRAND-PRÊTRE DES PHILISTINS.

VENEZ ; ce bruit affreux, ces cris de la nature,
Ce tonnerre, tout nous aſſure,
Que du Dieu des combats il eſt abandonné.

DALILA.

Que faites-vous, peuple parjure ?

SAMSON.

Quoi ? de mes ennemis je ſuis environné ?
(*Il combat.*)
Tombez, tyrans.

LES PHILISTINS.

Cédez, eſclave.

enſemble.

Frappons l'ennemi qui nous brave.

DALILA.

Arrêtez, cruels ! arrêtez.
Tournez ſur moi vos cruautés.

SAMSON.

Tombez, tyrans.

LES PHILISTINS *combattant.*

Cédez, eſclave.

SAMSON.

Ah ! quelle mortelle langueur !
Ma main ne peut porter cette fatale épée.
Ah, Dieu ! ma valeur eſt trompée,

Dieu retire ſon bras vainqueur.

LES PHILISTINS.

Frappons l'ennemi qui nous brave.
Il eſt vaincu ; cédez, eſclave.

SAMSON *entre leurs mains.*

Non, lâches ! non, ce bras n'eſt point vaincu par vous ;
C'eſt Dieu qui me livre à vos coups.

(*On l'emméne.*)

SCÈNE VI.

DALILA *ſeule.*

O DÉSESPOIR ! ô tourmens ! ô tendreſſe !
Roi cruel ! peuples inhumains ;
O Vénus, trompeuſe déeſſe !
Vous abuſiez de ma faibleſſe.
Vous avez préparé, par mes fatales mains,
L'abîme horrible où je l'entraîne :
Vous m'avez fait aimer le plus grand des humains,
Pour hâter ſa mort & la mienne.
Trônes, tombez ; brûlez, autels,
Soyez réduits en poudre.
Tyrans affreux, Dieux cruels,
Puiſſe un Dieu plus puiſſant écraſer de ſa foudre
Vous & vos peuples criminels !

CHŒUR *derrière le théâtre*

Qu'il périſſe,
Qu'il tombe en ſacrifice

A nos Dieux.

DALILA.

Voix barbares ! cris odieux !
Allons partager ſon ſupplice.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCÈNE PREMIERE.

(Le théâtre repréſente un ſallon du palais.)

SAMSON *enchaîné*, Gardes.

PROFONDS abîmes de la terre,
Enfer, ouvre-toi !
Frappez, tonnere,
Ecraſez-moi !
Mon bras a refuſé de ſervir mon courage ;
Je ſuis vaincu, je ſuis dans l'eſclavage ;
Je ne te verrai plus ; flambeau ſacré des cieux ;
Lumière, tu fuis de mes yeux.
Lumière, brillante image.
Du Dieu ton auteur,
Premier ouvrage
Du créateur,
Douce lumière,
Nature entière,
Des voiles de la nuit l'impénétrable horreur

Te cache à ma triſte paupière.
Profonds abîmes, &c.

SCÈNE II.

SAMSON, chœur d'Hébreux.

PERSONNAGES DU CHŒUR.

HÉLAS! nous tamenons des tribus enchaînées,
Compagnes infortunées
De ton horrible douleur.

SAMSON.

Peuple ſaint, malheureuſe race,
Mon bras relevait ta grandeur;
Ma faibleſſe a fait ta diſgrace.
Quoi! Dalila me fuit! Chers amis, pardonnez
A de ſi honteuſes alarmes.

PERSONNAGES DU CHŒUR.

Elle a fini ſes jours infortunés.
Oublions à jamais la cauſe de nos larmes.

SAMSON.

Quoi! j'éprouve un malheur nouveau!
Ce que j'adore eſt au tombeau?
Profonds abîmes de la terre,
Enfer, ouvre-toi!
Frappez, tonnerre,
Écraſez-moi.

SAMSON ET DEUXCHORIPHÉES

Trio.

Amour, tyran que je déteſte.

Tu détruis la vertu, tu traînes ſur tes pas
L'erreur, le crime, le trépas :
Trop heureux qui ne connaît pas
Ton pouvoir aimable & funeſte !

UN CHORIPHÉE.

Nos ennemis cruels s'avancent en ces lieux ;
Ils viennent inſulter au deſtin qui nous preſſe.
Ils oſent imputer au pouvoir de leurs Dieux
Les maux affreux où Dieu nous laiſſe.

SCÈNE III.

Le Roi, chœur de Philiſtins, SAMSON, chœur d'Hébreux.

Le Roi & le Chœur.

LE ROI.

ÉLEVEZ vos accens vers vos Dieux favorables,
Vengez leurs autels, vengez-nous.

CHŒUR DE PHILISTINS.

Élevons nos accens, &c.

CHŒUR D'ISRAÉLITES.

Terminez nos jours déplorables.

SAMSON.

O Dieu vengeur, ils ne ſont point coupables,
Tourne ſur moi tes coups.

CHŒUR DE PHILISTINS.

Élevons nos accens vers nos Dieux favorables,
Vengeons leurs autels, vengeons-nous.

SAMSON.

O Dieu.... pardonne !

CHŒUR DES PHILISTINS.

Vengeons-nous.

LE ROI.

Inventons, s'il ſe peut, un nouveau châtiment :
Que le trait de la mort ſuſpendu ſur ſa tête,
Le menace encor & s'arrête ;
Que Samſon, dans ſa rage, entende notre fête,
Que nos plaiſirs ſoient ſon tourment.

SCÈNE IV.

SAMSOM, les Iſraélites, le Roi, les Prêtreſſes de Vénus, les Prêtres de Mars.

UNE PRÊTRESSE.

TOUS nos Dieux étonnés, & cachés dans les cieux,
Ne pouvaient ſauver notre empire ;
Vénus avec un ſourire
Nous a rendus victorieux ;
Mars a volé, guidé par elle :
Sur ſon char tout ſanglant,
La Victoire immortelle
Tirait ſon glaive étincelant
Contre tout un peuple infidèle,
Et la nuit éternelle
Va dévorer leur chef interdit & tremblant.

UNE AUTRE.

C'eſt Vénus qui défend aux tempêtes
De gronder ſur nos têtes,
Notre ennemi cruel
Entend encor nos fêtes,
Tremble de nos conquêtes,
Et tombe à ſon autel.

LE ROI.

Eh bien! qu'eſt devenu ce Dieu ſi redoutable,
Qui par tes mains devait nous foudroyer?
Une femme a vaincu ce fantôme effroyable,
Et ſon bras languiſſant ne peut ſe déployer.
Il t'abandonne, il céde à ma puiſſance;
Et tandis qu'en ces lieux j'enchaîne les deſtins,
Son tonnerre étouffé dans ſes débiles mains,
Se repoſe dans le ſilence.

SAMSON.

Grand Dieu! j'ai ſoutenu cet horrible langage,
Quand il n'offenſait qu'un mortel:
On inſulte ton nom, ton culte, ton autel;
Lève-toi, venge ton ouvrage.

CHŒUR DES PHILISTINS.

Tes cris, ne ſont point entendus.
Malheureux, ton Dieu n'eſt plus.

SAMSON.

Tu peux encor armer cette main malheureuſe;
Accorde-moi du moins une mort glorieuſe.

LE ROI.

Non; tu dois ſentir à longs traits.

L'amertume de ton ſupplice.
Qu'avec toi ton Dieu périſſe.
Et qu'il ſoit comme toi mépriſé pour jamais.

SAMSON.

Tu m'inſpires enfin, c'eſt ſur toi que je fonde
Mes ſuperbes deſſeins;
Tu m'inſpires, ton bras ſeconde
Mes languiſſantes mains.

LE ROI.

Vil eſclave; qu'oſes-tu dire?
Prêt à mourir dans les tourmens,
Peux-tu bien menacer ce formidable empire
A tes derniers momens;
Qu'on l'immole, il eſt tems;
Frappez, il faut qu'ils expire.

SAMSON.

Arrêtez, je dois vous inſtruire
Des ſecrets de mon peuple, & du Dieu que je ſers:
Ce moment doit ſervir d'exemple à l'univers.

LE ROI.

Parle, apprends-nous tous les crimes;
Livre-nous toutes nos victimes.

SAMSON.

Roi, commande que les Hébreux
Sortent de ta préſence, & de ce temple affreux.

LE ROI.

Tu ſeras ſatisfait.

SAMSON.

La cour qui t'environne,
Tes prêtres, tes guerriers, ſont-ils autour de toi?

LE ROI.

Ils y ſont tous, explique-toi.

SAMSON.

Suis-je auprès de cette colonne,
Qui ſoutient ce ſéjour ſi cher aux philiſtins ?

LE ROI.

Oui, tu la touches de tes mains.

SAMSON *ébranlant les colonnes,*

Temple odieux ! que tes murs ſe renverſent,
Que tes débris ſe diſperſent
Sur moi, ſur ce peuple en fureur.

LE CHŒUR.

Tout tombe, tout périt. O ciel ! ô Dieu vengeur ?

SAMSON.

J'ai réparé ma honte, & j'expire en vainqueur.

Fin du cinquième & dernier Acte.

LE TEMPLE DE LA GLOIRE;

OPÉRA.

Fête donnée à Verſailles le 27 Novembre 1745.

PRÉFACE.

APRÈS une victoire ſignalée, après la priſe de ſept villes à la vue d'une armée ennemie, & la paix offerte par le vainqueur, le ſpectacle le plus convenable qu'on pût donner au ſouverain & à la nation, qui ont fait ces grandes actions, était le *Temple de la Gloire.*

Il était temps d'eſſayer ſi le vrai courage, la modération, la clémence qui ſuit la victoire, la félicité des peuples, étaient des ſujets auſſi ſuſceptibles d'une muſique touchante, que de ſimples dialogues d'amour, tant de fois répétés ſous des noms différens, & qui ſemblaient réduire à un ſeul genre la poéſie lyrique.

Le célèbre *Metaſtaſio*, dans la plupart des fêtes qu'il compoſa pour la cour de l'empereur *Charles VI*, oſa faire chanter des maximes de morale, & elles plûrent; on a mis ici en action, ce que ce génie ſingulier avait eu la hardieſſe de préſenter, ſans le

le ſecours de la fiction & ſans l'appareil du ſpectacle

Ce n'eſt pas une imagination vaine & romaneſque que le trône de la Gloire, élevé auprès du ſéjour des Muſes, & la caverne de l'Envie, placée entre ces deux temples. Que la Gloire doive nommer l'homme le plus digne d'être couronné par elle, ce n'eſt là que l'image ſenſible du jugement des honnêtes gens, dont l'approbation eſt le prix le plus flatteur que puiſſent ſe propoſer les princes; c'eſt cette eſtime des contemporains, qui aſſure celle de la poſtérité; c'eſt elle qui a mis les *Titus* au-deſſus des *Domitien*, les *Louis XII* au-deſſus des *Louis XI*; & qui a diſtingué *Henri IV* de tous les rois.

On a introduit ici trois eſpèces d'hommes qui ſe préſentent à la Gloire, toujours prête à recevoir ceux qui la méritent, & à exclure ceux qui ſont indignes d'elle.

Le ſecond acte déſigne, ſous le nom de *Bélus*, les conquérans injuſtes & ſanguinaires dont le cœur eſt faux & farouche.

Bélus enivré de ſon pouvoir, mépriſant ce qu'il a aimé, ſacrifiant tout à une ambition cruelle, croit que des actions barbares & heureuſes doivent lui ouvrir ce temple; mais il en eſt chaſſé par les Muſes qu'il dédaigne, & par les Dieux qu'il brave.

Bacchus conquérant de l'Inde, abandonné à la molleſſe & aux plaiſirs, parcourant la terre avec ſes bacchantes, eſt le ſujet du troiſième acte. Dans l'ivreſſe de ſes paſſions, à peine cherche-t-il la gloire; il la voit, il en eſt touché un moment: mais les

premier

premiers honneurs de ce temple ne ſont pas dus à un homme qui a été injuſte dans ſes conquêtes, & effréné dans ſes voluptés.

Cette place eſt due au héros qui paraît au quatrième acte; on a choiſi *Trajan* parmi les empereurs Romains qui ont fait la gloire de Rome & le bonheur du monde. Tous les hiſtoriens rendent témoignage que ce prince avait les vertus militaires & ſociales, & qu'il les couronnait par la juſtice. Plus connu encor par ſes bienfaits que par ſes victoires, il était humain, acceſſible; ſon cœur était tendre, & cette tendreſſe était dans lui une vertu; elle répandait un charme inexprimable ſur ces grandes qualités qui prennent ſouvent un caractère de dureté, dans une ame qui n'eſt que juſte.

Il ſavait éloigner de lui la calomnie: il cherchait le mérite modeſte pour l'employer & le récompenſer, parce qu'il était modeſte lui-même; & il le démêlait, parce qu'il était éclairé: il dépoſait avec ſes amis, le faſte de l'empire; fier avec ſes ſeuls ennemis; & la clémence prenait la place de cette hauteur après la victoire. Jamais on ne fut plus grand & plus ſimple. Jamais prince ne goûta comme lui, au milieu des ſoins d'une monarchie immenſe, les douceurs de la vie privée & les charmes de l'amitié. Son nom eſt encor cher à toute la terre; ſa mémoire fait encor des heureux, elle inſpire une noble & tendre émulation aux cœurs qui ſont nés dignes de l'imiter.

Trajan dans ce poëme, ainſi que dans ſa vie, ne court pas après la Gloire; il n'eſt occupé que de

ſon devoir, & la Gloire vole au-devant de lui ; elle le couronne ; elle le place dans ſon temple ; il en fait le temple du bonheur public. Il ne rapporte rien à ſoi, il ne ſonge qu'à être le bienfaiteur des hommes ; & les éloges de l'empire entier viennent le chercher ; parce qu'il ne cherchait que le bien de l'empire.

Voilà le plan de cette fête ; il eſt au-deſſus de l'exécution, & au-deſſous du ſujet ; mais quelque faiblemens qu'il ſoit traité, on ſe flatte d'être venu dans un temps où ces ſeules idées doivent plaire.

ACTEURS ET ACTRICES,
CHANTANS DANS TOUS LES CHŒURS.

DU CÔTÉ DU ROI,	DU CÔTÉ DE LA REINE,
Huit femmes & ſeize hommes.	Huit femmes & ſeize hommes.

Muſettes, haut-bois, baſſons.

ACTEURS CHANTANS au premier acte.

L'ENVIE.
APOLLON.
Une Muſe.
Démons de la ſuite de l'Envie.
Muſe & héros de la ſuite d'Apollon.

ACTEURS DANSANS au premier acte.

Huit démons.
Sept héros.
Les neuf Muſes.

LE TEMPLE DE LA GLOIRE,

OPÉRA.

ACTE PREMIER.

*Le théâtre repréſente la caverne de l'*ENVIE. *On voit à travers les ouvertures de la caverne une partie du* TEMPLE DE LA GLOIRE *qui eſt dans le fond, & les berceaux des muſes qui ſont ſur les aîles.*

L'ENVIE & ſes ſuivans, *une torche à la main.*

L'ENVIE.

PROFONDS abymes du Ténare,
Nuit affreuſe, éternelle nuit,
Dieux de l'oubli, Dieux du Tartare,
Eclipſez le jour qui me luit.

Démons apportez-moi votre ſecours barbare,
Contre le Dieu qui me pourſuit.
Les Muſes & la Gloire ont élevé leur temple
Dans ces paiſibles lieux!
Qu'avec horreur je les contemple!
Que leur éclat bleſſe mes yeux!
Profonds abîmes du Ténare,
Nuit affreuſe, éternelle nuit;
Dieu de l'oubli, Dieu du Tartare,
Eclipſez le jour qui me luit.
Démons, apportez-moi votre ſecours barbare,
Contre le Dieu qui me pourſuit.

BIBLIOTECA NAZIONALE FIRENZE

SUITE DE L'ENVIE.

Notre gloire eſt de détruire,
Notre ſort eſt de nuire;
Nous allons renverſer ces affreux monumens,
Nos coups redoutables
Sont plus inévitables
Que les traits de la mort & le pouvoir du temps.

L'ENVIE.

Hâtez-vous, vengez mon outrage;
Des Muſes que je hais, embraſez le bocage,
Ecraſez ſous ſes fondemens,
Et la Gloire & ſon temple, & ſes heureux enfans
Que je hais encor davantage.
Démons, ennemis des vivans,
Donnez ce ſpectacle à ma rage.

*Les ſuivans de l'*ENVIE *danſent & forment un ballet figuré; un héros vient au milieu de ces furies, étonnées à ſon approche; il ſe voit interrompu par*

*les ſuivans de l'*ENVIE, *qui veulent en vain l'effrayer.*

APOLLON *entre, ſuivi des Muſes, de demi-Dieux & de Héros.*

APOLLON.

Arrêtez, monſtres furieux.
Fuis mes traits, crains mes feux, implacable furie.

L'ENVIE.

Non, ni les mortels, ni les Dieux
Me pourront déſarmer l'Envie.

APOLLON.

Oſes-tu ſuivre encor mes pas ?
Oſes-tu ſoutenir l'éclat de ma lumière ?

L'ENVIE.

Je troublerai plus de Climats,
Que tu n'en vois dans ta carrière.

APOLLON.

Muſes & demi-Dieux, vengez-moi, vengez-vous.

Les HÉROS *& les demi-Dieux ſaiſiſſent l'*ENVIE.

L'ENVIE.

Non, c'eſt en vain que l'on m'arrête.

APOLLON.

Etouffez ces ſerpens qui ſifflent ſur ſa tête.

L'ENVIE.

Ils renaîtront cent fois pour ſervir mon courroux.

APOLLON.

Le ciel ne permet pas que ce monſtre périſſe,
Il eſt immortel comme nous :
Qu'il ſouffre un éternel ſupplice ;
Que du bonheur du monde il ſoit infortuné ;

Qu'auprès de la Gloire il gémiſſe,
Qu'à ſon trône il ſoit enchaîné.

L'antre de l'ENVIE *s'ouvre, & laiſſe voir* le temple de la Gloire. *On l'enchaîne aux pieds du trône de cette déeſſe.*

CHŒUR DES MUSES & DEMI-DIEUX.

Ce monſtre toujours terrible
Sera toujours abattu :
Les arts, la gloire & la vertu
Nourriront ſa rage inflexible.

APOLLON *aux Muſes.*

Vous, entre ſa caverne horrible
Et ce temple où la Gloire appelle les grands cœurs ;
Chantez, filles des Dieux, ſur ce côteau paiſible :
La Gloire & les Muſes ſont ſœurs.

La caverne de l'ENVIE *achève de diſparaître. On voit les deux côteaux du Parnaſſe. Des Berceaux ornés de guirlandes de fleurs, ſont à mi-côte ; & le fond du théâtre eſt compoſée de trois arcades de verdure, à travers leſquelles on voit* le temple de la Gloire *dans le lointain.*

APOLLON *continue.*

Pénétrez les humains de vos divines flammes,
Charmez, inſtruiſez l'univers,
Régnez, répandez dans les ames
La douceur de vos concerts.
Pénétrez les humains de vos divines flammes,
Charmez, inſtruiſez l'univers,

Danſes des Muſes & des Héros.

CHŒUR DES MUSES.

Nous calmons les alarmes,
Nous chantons, nous donnons la paix;
Mais tous les cœurs ne ſont pas faits
Pour ſentir le prix de nos charmes.

UNE MUSE.

Qu'à nos loix à jamais dociles,
Dans nos champs, nos tendres paſteurs,
Toujours ſimples, toujours tranquilles,
Ne cherchent point d'autres honneurs :
Que quelquefois, loin des grandeurs,
Les Rois viencent dans nos aſyles.

CHŒUR DES MUSES.

Nous calmons les alarmes,
Nous chantons, nous donnons la paix;
Mais tous les cœurs ne ſont pas faits
Pour ſentir le prix de nos charmes.

Fin du premier Acte.

ACTEURS CHANTANS au ſecond acte.

LIDIE.
ARSINE, confidente de Lidie.
Bergers & Bergères.
Une Bergère.
Un Berger.
Un autre Berger.
BÉLUS.
Rois captifs, & ſoldats de la ſuite de Bélus.
APOLLON.
Les neuf Muſes.

ACTEURS DANSANS au ſecond acte.

Bergers & Bergères.

ACTE II.

Le Théâtre repréſente le bocage des Muſes. les deux côtés du théâtre ſont formés des deux collines du parnaſſe. Des berceaux entrelacés de lauriers & de fleurs, règnent ſur le penchant des collines; au-deſſous ſont des grottes percées à jour, ornées comme les berceaux, dans leſquelles ſont des bergers & bergères: le fond eſt compoſé de trois grands berceaux en architecture.

LIDIE, ARSINE, BERGERS ET BERGÈRES.

LIDIE.

OUI, parmi ces bergers aux Muſes conſacrés;
Loin d'un tyran ſuperbe & d'un amant volage,

Je trouverai la paix, je calmerai l'orage
Qui trouble mes ſens déchirés.

ARSINE.

Dans ces retraites paiſibles,
Les Muſes doivent calmer
Les cœurs purs, les cœurs ſenſibles,
Que la cour peut opprimer.
Cependant vous pleurez, votre œil en vain contemple
Ces bois, ces nymphes, ces paſteurs :
De leur tranquillité ſuivez l'heureux exemple.

LIDIE.

La Gloire a vers ces lieux fait élever ſon temple:
La honte habite dans mon cœur!
La Gloire, en ce jour même, au plus grand roi du monde,
Doit donner de ſes mains un laurier immortel;
Bélus va l'obtenir.

ARSINE.

Votre douleur profonde,
Redouble à ce nom ſi cruel.

LIDIE.

Bélus a triomphé de l'Aſie enchaînée;
Mon cœur & mes états ſont au rang des vaincus.
L'ingrat me promettait un brillant hyménée;
Il me trompait du moins; il ne me trompe plus;
Il me laiſſe, je meurs, & meurs abandonnée!

ARSINE.

Il a trahi vingt rois; il trahit vos appas;
Il ne connaît qu'une aveugle puiſſance.

LIDIE

Mais vers la Gloire il adreſſe ſes pas ;
Pourra-t-il ſans rougir, ſoutenir ma préſence ?

ARSINE.

Les tyrans ne rougiſſent pas.

LIDIE.

O Muſes, ſoyez mon appui ;
Secourez-moi contre moi-même ;
Ne permettez pas que j'aime
Un roi qui n'aime que lui.

LES BERGERS ET LES BERGÈRES, *conſacrés aux Muſes, ſortent des antres du Parnaſſe ; au ſon des inſtrumens champêtres.*

LIDIE *aux Bergers.*

VENEZ, tendres bergers, vous qui plaignez mes larmes,
Mortels heureux, des Muſes inſpirés,
Dans mon cœur agité répandez tous les charmes
De la paix que vous célébrez.

LES BERGERS EN CHŒUR.

Oſerons-nous chanter ſur nos faibles muſettes,
Lorſque les horribles trompettes
Ont épouvanté les échos ?

UNE BERGÈRE.

Que veulent donc tous ces héros ?
Pourquoi troublent-ils nos retraites.

LIDIE.

Temple de la Gloire ils cherchent le bonheur.

LES BERGERS.

Il eſt aux lieux où vous êtes,
Il eſt au fond de notre cœur.

UN BERGER.

Vers ce temple, où la mémoire
Conſacre le nom fameux,
Nous ne levons point nos yeux;
Les bergers ſont aſſez heureux
Pour voir au moins que la Gloire
N'eſt point faite pour eux.

On entend un bruit de timbales & de trompettes.

CHŒUR DES GUERRIERS *qu'on ne voit pas encore.*

La guerre ſanglante,
La mort, l'épouvante,
Signalent nos fureurs.
Livrons-nous un paſſage,
A travers le carnage,
Au faite des grandeurs.

PETIT CHŒUR DES BERGERS.

Quels ſons affreux, quel bruit ſauvage!
Ô Muſes protégez nos fortunés climats.

UN BERGER.

Ô Gloire, dont le nom ſemble avoir tant d'appas,
Serait-ce là votre langage?

BÉLUS *paraît ſous le berceau du milieu, entouré de ſes guerriers; il eſt ſur un trône porté par huit rois enchaînés.*

BÉLUS.

Rois, qui portez mon trône, eſclaves couronnés,
Que j'ai daigné choiſir pour orner ma victoire;
Allez, allez m'ouvrir le temple de la Gloire,
Préparez les honneurs qui me ſont deſtinés.

(*Il deſcend & continue.*)

Je veux que votre orgueil ſeconde
Les ſoins de ma grandeur;
La Gloire, en m'élevant au premier rang du monde,
Honore aſſez votre malheur.

Sa ſuite ſort.

On entend une muſique douce.

Mais quels accens pleins de molleſſe
Offenſent mon oreille & révoltent mon cœur?

LIDIE.

L'humanité, grands Dieux! eſt-elle une faibleſſe?
Parjure amant, cruel vainqueur,
Mes cris te pourſuivront ſans ceſſe.

BÉLUS.

Vos plaintes & vos cris ne peuvent m'arrêter;
La Gloire loin de vous m'appelle;

Si

Si je pouvais vous écouter,
Je deviendrais indigne d'elle.

LIDIE.

Non, la Gloire n'eſt point barbare & ſans pitié ;
Non, tu te fais des dieux à toi-même ſemblables ;
A leurs autels tu n'as ſacrifié
Que les pleurs & le ſang des mortels miſérables.

BÉLUS.

Ne condamnez point mes exploits ;
Quand on ſe veut rendre le maître
On eſt malgré ſoi, quelquefois,
Plus cruel qu'on ne voudrait être.

LIDIE.

Que je hais tes exploits heureux !
Que le ſort ta changé ! Que ta grandeur t'égare !
Peut-être es-tu né généreux,
Ton bonheur ta rendu barbare.

BÉLUS.

Je ſuis né pour dompter, pour changer l'univers.
Le faible oiſeau dans un bocage,
Fait entendre ſes doux concerts ;
L'aigle qui vole au haut des airs,
Porte la foudre & le ravage.
Ceſſez de m'arrêter par vos murmures vains,
Et laiſſez-moi remplir mes auguſtes deſtins.

BÉLUS *ſort pour aller au temple.*

LIDIE.

Ô Muſes, puiſſantes déeſſes,

De cet ambitieux fléchiſſez la fierté;
Secourez-moi contre ſa cruauté;
Ou du moins contre mes faibleſſes.

APOLLON *& les Muſes deſcendant dans un char qui repoſe par les deux bouts ſur les deux collines du Parnaſſe.*

Elles chantent en chœur.

NOUS adouciſſons
Par nos arts aimables,
Les cœurs impitoyables;
Ou nous les puniſſons.

APOLLON.

Bergers, qui dans nos bocages,
Aprîtes nos chants divins,
Vous calmez les monſtres ſauvages,
Fléchiſſez les cruels humains.

LES BERGERS *danſent.*

APOLLON.

Vole, Amour, dieu des dieux, embelli mon empire,
Déſarme la guerre en fureur:
D'un regard, d'un mot, d'un ſourire,
Tu calmes le trouble & l'horreur.
Tu peux changer un cœur,
Je ne peux que l'inſtruire.
Vole, Amour, Dieu des Dieux, embelli mon empire,
Déſarme la guerre en fureur.

BÉLUS *rentre, ſuivi de ſes guerriers.*

Quoi, ce temple pour moi ne s'ouvre point encore ?
Quoi, cette gloire que j'adore,
Près de ces lieux prépara mes autels ;
Et je ne vois que de faibles mortels,
Et de faibles Dieux que j'ignore ?

CHŒUR DE BERGERS.

C'eſt aſſez vous faire craindre
Faites-vous enfin chérir.
Ah qu'un grand cœur eſt à plaindre,
Quand rien ne peut l'attendrir !

UNE BERGERE.

D'une beauté tendre & ſoumis,
Si tu trahis les appas,
Cruel vainqueur, n'eſpère pas
Que la Gloire te favoriſe.

UN BERGER.

Quoi, vers la Gloire il a porté ſes pas,
Et ſon cœur ſerait infidelle ?
Ah, parmi nous, une honte éternelle
Eſt le ſupplice des ingrats.

BÉLUS.

Qu'entends-je ! Il eſt au monde un peuple qui m'offenſe ?
Quelle eſt la faible voix qui murmure en ces lieux,
Quand la terre tremble en ſilence ;
Soldats, délivrez-moi de ce peuple odieux.

LE CHŒUR DES MUSES.

Arrêtez, reſpectez les Dieux
Qui protégent l'innocence.

BÉLUS.

Des Dieux ! Oſeraient-ils ſuſpendre ma vengeance ?

APOLLON *& les Muſes.*

Ciel, couvrez-vous de feux ; tonnerres, éclatez ;
Tremble, fui les Dieux irrités.

On entend le tonnerre, & des éclairs partent du char où ſont les muſes avec APOLLON.

APOLLON *ſeul.*

Loin du temple de la Gloire,
Cours au temple de la Fureur.
On gardera de toi l'éternelle mémoire,
Avec un éternelle horreur.

LE CHŒUR *d'Apollon & des Muſes.*

Cœur implacable,
Apprends à trembler.
La mort te ſuit, la mort doit immoler
Ce fortuné coupable.
Cœur implacable.
Apprends à trembler.

BÉLUS.

Non, je ne tremble point, je brave le tonnerre ;
Je mépriſe ce temple, & je hais les humains :
J'embraſerai de mes puiſſantes mains
Les triſtes reſtes de la terre.

CHŒUR.

Cœur implacable,
Apprends à trembler.
La mort te ſuit, la mort doit immoler
Ce fortuné coupable.

Cœur implacable,
Apprends à trembler.

APOLLON & *les Muſes à* LIDIE.

Toi qui gémis d'un amour déplorable,
Étein ſes feux, briſe ſes traits,
Goûte par nos bienfaits
Un calme inaltérable.

Les bergers & les bergère emmènent Lidie.

Fin du ſecond acte.

ACTEURS CHANTANS au troiſième acte.

Le grand-prêtre de la Gloire.

Une prêtreſſe.

Chœur de prêtres & de prêtreſſes de la Gloire.

Un guerrier, ſuivant de Bacchus.

Une Bacchante.

BACCHUS.

ÉRIGONE.

Guerriers Égipans, Bacchantes, & Satyres de la ſuite de Bacchus.

ACTEURS DANSANS au troiſième acte.

PREMIER DIVERTISSEMENT.

Cinq prêtreſſes de la Gloire.

Quatre héros.

SECOND DIVERTISSEMENT.

Neuf Bacchantes.

Six Égipans.

Huit Satyres.

ACTE III.

Le théâtre repréſente l'avenue & le frontiſpice du TEMPLE DE LA GLOIRE. *Le trône que la Gloire a préparé pour celui qu'elle doit nommer le plus grands des hommes, eſt vu dans l'arrière théâtre ; il eſt ſupporté par des Vertus, & l'on y monte par pluſieurs degrés.*

LE GRAND-PRETRE de la Gloire, *couronné de l'aurier, une palme à la main, entouré des prêtres & des prêtreſſes de la Gloire.*

UNE PRÊTRESSE.

GLOIRE enchantereſſe,
Superbe maîtreſſe
Des rois, des vainqueurs ;
L'ardente jeuneſſe,
La froide vieilleſſe.
Briguent tes faveurs.

LE CHŒUR.

Gloire enchantereſſe, &c.

LA PRÊTRESSE.

Le prétendu ſage
Croit avoir briſé
Ton noble eſclavage :

Il s'eſt abuſé :
C'eſt un amant mépriſé.
Son dépît eſt un hommage.

LE GRAND-PRÊTRE.

Déeſſe des héros, du vrai ſage & des rois,
Source noble & féconde
Et des vertus & des exploits :
O Gloire, c'eſt ici que ta puiſſante voix
Doit nommer par un juſte choix,
Le premier des maîtres du monde.
Venez, volez, accourez tous,
Arbitres de la paix, & foudres de la guerre,
Vous qui domtez, vous qui calmez la terre ;
Nous allons couronner le plus digne de vous.

Danſe de héros, avec les prêtreſſes de la Gloire.

Les ſuivans de BACCHUS *arrivent avec des Bacchantes & des Menades, couronnés de lierre, le thyrſe à la main.*

UN GUERRIER, *ſuivant de Bacchus.*

BACCHUS eſt en tout lieux notre guide invincible ;
Ce héros fier & bienfaiſant
Eſt toujours aimable & terrible :
Préparez le prix qui l'attend.

UNE BACCHANTE ET LE CHŒUR.

Le Dieu des plaiſirs va paraître,
Nous annonçons notre maître,

Ses douces fureurs
Dévorent nos cœurs.

Pendant ce chœur, les prêtres de la Gloire rentrent dans le temple, dont les portes se ferment.

LE GUERRIER.

Les tigres enchaînes conduiſent ſur la terre,
Érigone & Bacchus ;
Les victorieux, les vaincus,
Tous les dieux des plaiſirs, tous les dieux de la guerre,
Marchent enſemble confondus.

On entend le bruit des trompettes, des haut-bois & des flutes, alternativement.

LA BACCHANTE.

Je vois la tendre volupté
Sur le char ſanglant de Bellonne,
Je vois l'Amour qui couronne
La valeur & la beauté.

BACCHUS & ÉRIGONE *paraiſſent ſur un char traîné par des tigres, entouré de guerriers, de Bacchantes, d'Egipans & de Satyres.*

BACCHUS.

Érigonne, objet plein de charmes,
Objet de ma brûlante ardeur,
Je n'ai point inventé dans les horreur des armes
Ce nectar des humains, néceſſaire au bonheur,
Pour conſoler la terre, & pour ſécher ſes larmes ;
C'était pour enflammer ton cœur.

Banniſſons la raiſon de nos brillantes fêtes.
Non, je ne la connus jamais,
Dans mes plaiſirs, dans mes conquêtes,
Non, je t'adore, & je la hais.
Banniſſons la raiſon de nos brillantes fêtes.

ERIGONE.

Conſervez-la plutôt pour augmenter vos feux;
Banniſſez ſeulement le bruit & le ravage:
Si par vous le monde eſt heureux,
Je vous aimerai davantage.

BACCHUS.

Les faibles ſentimens offenſent mon amour;
Je veux qu'une éternelle ivreſſe
De gloire, de grandeur, de plaiſirs, de tendreſſe,
Règne ſur mes ſens tour à tour.

ERIGONE.

Vous alarmez mon cœur, il tremble de ſe rendre;
De vos emportemens il eſt épouvanté:
Il ſerait plus tranſporté,
Si le vôtre était plus tendre.

BACCHUS.

Partagez mes tranſports divins;
Sur mon char de victoire, au ſein de la molleſſe,
Rendez le ciel jaloux, enchaînez les humains;
Un Dieu plus fort que moi nous entraîne & nous preſſe.
Que le thyrſe règne toujours
Dans les plaiſirs & dans la guerre,
Qu'il tienne lieu du tonnerre,
Et des fléches des Amours.

LE CHŒUR.

Que le thyrſe règne toujours
Dans les plaiſirs & dans la guerre ;
Qu'il tienne lieu du tonnerre,
Et des fléches des Amours.

ERIGONE.

Quel Dieu de mon ame s'empare !
Quel déſordre impétueux !
Il trouble mon cœur, il l'égare.

BACCHUS.

Mais quel eſt, dans ces lieux, ce temple ſolitaire ?
A quels Dieux eſt-il conſacré ?
Je ſuis vainqueur, j'ai ſu vous plaire ;
Si Bacchus eſt connu, Bacchus eſt adoré.

UN DES SUIVANS *de Bacchus.*

La Gloire eſt, dans ces lieux, le ſeul Dieu qu'on adore,
Elle doit aujourd'hui placer ſur ſes autels,
Le plus auguſte des mortels.
Le vainqueur bienfaiſant des peuples de l'aurore
Aura ces honneurs ſolennels.

ERIGONE.

Un ſi brillant hommage
Ne ſe refuſe pas.
L'Amour ſeul me guidait ſur cet heureux rivage ;
Mais on peut détourner ſes pas.
Quand la Gloire eſt ſur le paſſage.

Enſemble.

La Gloire eſt une vaine erreur ;
Mais, avec vous, c'eſt le bonheur ſuprême

C'eſt vous que j'aime,
C'eſt vous qui rempliſſez mon cœur.

BACCHUS.

Le temple s'ouvre,
La Gloire ſe découvre,
L'objet de mon ardeur y ſera couronné;
Suivez-moi.

Le temple de la Gloire paroît ouvert.

LE GRAND-PRETRE *de la Gloire*

Téméraiee arrête;
Ce laurier ſerait profané,
S'il avoit couronné ta tête.
Bacchus qu'on célébre en tous lieux,
N'a point ici la préférence;
Il eſt une vaſte diſtance
Entre lés noms connus & les noms glorieux.

ÉRIGONE.

Eh quoi! De ſes préſens la Gloire eſt-elle avare
Pour ſes plus brillans favoris?

BACCHUS.

J'ai verſé des bienfaits ſur l'univers ſoumis.
Pour qui ſont ces lauriers que votre main prépare?

LE GRAND-PRETRE.

Pour des vertus d'un plus haut prix.
Contentez-vous, Bacchus, de règner dans vos fêtes,
D'y noyer tous les maux que vos fureurs ont faits.
Laiſſez-nous couronner de plus belles conquêtes,
Et de plus grands bienfaits.

BACCHUS.

BACCHUS.

Peuples vains, peuples fiers, enfans de la triſteſſe,
Vous ne méritez pas des dons ſi précieux.
Bacchus vous abandonne à la froide ſageſſe,
Il ne ſaurait vous punir mieux.
Volez, ſuivez-moi, troupe aimable,
Venez embellir d'autres lieux.
Par la main des plaiſirs, des amours & des jeux,
Verſez ce nectar délectable,
Vainqueur des mortels & des Dieux.
Volez, ſuivez-moi, troupe aimable,
Venez embellir d'autres lieux.

BACCHUS ET ÉRIGONE.

Parcourons la terre
Au gré de nos deſirs,
Du temple de la guerre,
Au temple des plaiſirs.

On danſe.

UNE BACCHANTE *avec le Chœur.*

Bacchus fier & doux vainqueur,
Conduis mes pas, règne en mon cœur;
La Gloire promet le bonheur,
Et c'eſt Bacchus qui nous le donne.
Raiſon, tu n'es qu'une erreur,
Et le chagrin t'environne.
Plaiſir, tu n'es point trompeur,
Mon ame à toi s'abandonne.
Bacchus fier & doux vainqueur, &c.

Fin du troiſième Acte.

ACTEURS CHANTANS *au quatrième Acte.*

PLAUTINE.

JUNIE, } confidentes de Plautine.
FANIE, }

Prêtres de Mars, & Prêtreſſes de Vénus.

TRAJAN.

Guerriers de la ſuite de Trajan.

Six rois vaincus à la ſuite de Trajan.

Romains & Romaines.

La GLOIRE.

Suivans de la Gloire.

ACTEURS DANSANS *au quatrième acte.*

PREMIER DIVERTISSEMENT.

Quatre Prêtres de Mars.

Cinq Prêtres de Vénus.

SECOND DIVERTISSEMENT.

Suivaas de la Gloire, cinq hommes & quatre femmes.

ACTE IV.

Le théâtre repréſente la ville d'Artaxate à demi ruinée au millieu de laquelle eſt une place publique ornée d'arcs de triomphe, chargés de trophées.

PLAUTINE, JUNIE, FANIE.

PLAUTINE,

REVIEN, divin Trajan, vainqueur doux & terrible :
Le monde eſt mon rival, tous les cœurs ſont à toi ;
Mais eſt-il un cœur plus ſenſible,
Et qui t'adore plus que moi ?
Les Parthes ſont tombés ſous ta main foudroyante ;
Tu punis, tu venges les rois.
Rome eſt heureuſe & triomphante ;
Tes bienfaits paſſent tes exploits.
Revien, divin Trajan, vainqueur doux & terrible,
Le monde eſt mon rival, tous les cœurs ſont à toi ;
Mais, eſt-il un cœur plus ſenſible,
Et qui t'adore plus que moi ?

FANIE.

Dans ce climat barbare, au ſein de l'Arménie,

Oſez-vous affronter les horreurs des combats ?

PLAUTINE.

Nous étions protégés par ſon puiſſant génie,
Et l'amour conduiſait mes pas.

JUNIE.

L'Europe reverra ſon vengeur & ſon maître ;
Sous ces arcs triomphaux, on dit qu'il va paraître.

PLAUTINE.

Ils ſont élevés par mes mains.
Quel doux plaiſir ſuccède à ma douleur profonde !
Nous allons contempler dans le maître du monde,
Le plus aimable des humains,

JUNIE.

Nos ſoldats triomphans, enrichis, pleins de gloire,
Font voler ſon nom juſqu'aux cieux.
Il ſe dérobe à leurs chants de victoire,
Seuls, ſans pompe, & ſans ſuite, il vient orner ces lieux.

PLAUTINE.

Il faut à des héros vulgaires
La pompe & l'éclat des honneurs ;
Ces vains appuis ſont néceſſaires
Pour les vaines grandeurs.
Trajan ſeul eſt ſuivi de ſa gloire immortelle ;
On croit voir près de lui l'univers à genoux ;
Et c'eſt pour moi qu'il vient ! Ce héros m'eſt fidelle !
Grands dieux, vous habitez dans cette ame ſi belle,

Et je la partage avec vous.

TRAJAN, PLAUTINE, ſuite.

PLAUTINE *courant au-devant de* TRAJAN.

ENFIN, je vous revois, le charme de ma vie
M'eſt rendu pour jamais.

TRAJAN.

Le ciel me vend cher ſes bienfaits,
Ma félicité m'eſt ravie.
Je reviens un moment pour m'arracher à vous,
Pour m'animer d'une vertu nouvelle,
Pour mériter, quand Mars m'appelle,
D'être empereur de Rome, & d'être votre époux.

PLAUTINE.

Que dites-vous? Quel mot funeſte!
Un moment! Vous, ô ciel! Un ſeul moment me reſte,
Quand mes jours dépendaient de vous revoir toujours.

TRAJAN.

Le ciel en tout les temps m'accorda ſon ſecours;
Il me rendra bientôt aux charmes que j'adore.
C'eſt pour vous qu'il a fait mon cœur.
Je vous ai vue, & je ſerai vainqueur.

PLAUTINE.

Quoi, ne l'êtes-vous pas? Quoi, ſerait-il encore
Un roi que votre main n'aurait pas déſarmé?
Tout n'eſt-il pas ſoumis, du couchant à l'aurore?
L'univers n'eſt-il pas calmé?

TRAJAN.

On oſe me trahir.

PLAUTINE.

Non, je ne puis vous croire;
On ne peut vous manquer de foi.

TRAJAN.

Des Parthes terraſſés l'inexorable roi
S'irrite de ſa chûte & brave ma victoire;
Cinq rois qu'il a ſéduits ſont armés contre moi;
Ils ont joint l'artifice aux excès de la rage,
Ils ſont au pied de ces remparts;
Mais j'ai pour moi les dieux, les Romains, mon courage,
Et mon amour & vos regards.

PLAUTINE.

Mes regards vous ſuivront, je veux que ſur ma tête
Le ciel épuiſe ſon courroux.
Je ne vous quitte pas, je braverai leurs coups;
J'écarterai la mort qu'on vous apprête.
Je mourrai du moins près de vous.

TRAJAN.

Ah, ne m'accablez point, mon cœur eſt trop ſenſible;
Ah, laiſſez-moi vous mériter.
Vous m'aimez, il ſuffit, rien ne m'eſt impoſſible;
Rien ne pourra me réſiſter.

PLAUTINE.

Cruel, pouvez-vous m'arrêter?
J'entends déjà les cris d'un ennemi perfide,

TRAJAN.

J'entends la voix du devoir qui me guide.
Je vole; demeurez; la victoire me ſuit.
Je vole; attendez tout de mon peuple intrépide.
Et de l'amour qui me conduit.

Enſemble.

Je vais / Allez } punir un barbare,

Terraſſer ſous { mes / vos } coups.

L'ennemi qui nous ſépare,
Qui m'arrache un moment à vous.

PLAUTINE.

Il m'abandonne à ma douleur mortelle.
Cher amant, arrêtez; ah! détournez les yeux.
Voyez encore les miens.

TRAJAN *au fonds du théâtre.*

O Dieu! ô juſtes Dieux!
Veillez ſur l'empire & ſur elle.

PLAUTINE.

Il eſt déjà loin de ces lieux.
Devoir, es-tu content? Je meurs, & je l'admire.
Miniſtres du Dieu des combats,
Prêtreſſes de Vénus, qui veillez ſur l'empire,
Percez le ciel de cris, accompagnez mes pas,
Secondez l'amour qui m'inſpire.

CHŒUR DES PRÊTRES DE MARS.

Fier Dieu des alarmes,
Protège nos armes,
Conduis nos étendarts.

CHŒUR DES PRÊTRESSES DE VÉNUS.

Déesſes des Graces,
Vole ſus ſes traces,
Enchaîne le dieu Mars.

On denſe.

CHŒUR DE PRETRESSES.

Mère de Rome & des amours paiſibles,
Viens tout ranger ſous ta charmante loi,
Viens couronner nos Romains invincibles,
Ils ſont tous nés pour l'amour & pour toi.

PLAUTINE.

Dieux puiſſans, protégez votre vivante image;
Vous êtiez autrefois des mortels comme lui
C'eſt pour avoir régné comme il règne aujourd'hui
Que le ciel eſt votre partage.

On danſe.

On entend un CHŒUR *de Romains qui avancent lentement ſur le théâtre.*

Charmant héros qui pourra croire
Des exploits ſi prompts & ſi grands?
Tu te fais en peu de temps,
La plus durable mémoire.

JUNIE.

Entendez-vous ces cris, & ces chants de victoire?

FANIE.

Trajan revient vainqueur.

PLAUTINE.

En pouviez-vous douter ?
Je vois ces captifs, ornemens de sa gloire ;
Il vient de les combattre, il vient de les dompter.

JUNIE.

Avant de les punir par ses loix légitimes,
Avant de frapper ses victimes,
A vos genoux il veut les présenter.

TRAJAN *paraît entouré des aigles Romaines & de faisceaux ; les rois vaincus sont enchaînés à sa suite.*

TRAJAN.

Rois, qui redoutez ma vengeance,
Qui craignez les affronts aux vaincus destinés,
Soyez désormais enchaînés
Par la seule reconnaissance.
Plautine est en ces lieux, il faut qu'en sa présence
Il ne soit point d'infortunés.

LES ROIS *se relevant, chantent avec le chœur.*

O grandeur ! ô clémence !
Vainqueur égal aux Dieux,
Vous avez leur puissance,
Vous pardonnez comme eux.

PLAUTINE.

Vos vertus ont passé mon espérance même ;
Mon cœur est plus touché que celui de ces rois.

TRAJAN.

Ah, s'il eſt des vertus dans ce cœur qui vous aime;
Vous ſavez à qui je les dois.
J'ai voulu des humains mériter le ſuffrage,
Dompter les rois, briſer leurs fers,
Et vous apporter mon hommage,
Avec les vœux de l'univers.
Ciel! que vois-je en ces lieux!

LA GLOIRE *deſcend d'un vol précipité, une couronne de laurier à la main.*

LA GLOIRE.

Tu vois ta récompenſe
Le prix de tes exploits, ſur-tout de ta clémence;
Mon trône eſt à tes pieds, tu règnes avec moi.

Le théâtre change & repréſente LE TEMPLE DE LA GLOIRE.

Elle continue.

PLUS d'un héros, plus d'un grand roi,
Jaloux en vain de ſa mémoire,
Vola toujours après la Gloire,
Et la Gloire vole après toi.

LES SUIVANS de la Gloire, *mêlés aux Romains & aux Romaines, forment des danſes.*

UN ROMAIN.

Régnez en paix après tant d'orages,
Triomphez dans nos cœurs ſatisfaits.

Le ſort préſide aux combats, aux ravages;
La Gloire eſt dans les bienfaits.
Tonnere, écarte-toi de nos heureux rivages;
Calme heureux, reviens pour jamais.
Régner en paix, &c.

CHŒUR.

Le ciel nous ſeconde,
Célébrons ſon choix:
Exemple des rois,
Délices du monde,
Vivons ſous tes loix.

JUNIE.

Tendre Vénus à qui Rome eſt ſoumiſe;
A nos exploits joins tes tendres appas;
Ordonne à Mars enchanté dans tes bras,
Que pour Trajan ſa faveur s'éterniſe.

LE CHŒUR.

Le Ciel nous ſeconde,
Célébrons ſon choix;
Exemple des rois,
Délices du monde,
Vivons ſous tes loix.

TRAJAN.

Des honneurs ſi brillans ſont trop pour mon partage.
Dieux dont j'éprouve la faveur,
Dieux de mon peuple, achevez votre ouvrage;
Changez ce temple auguſte en celui du bonheur.
Qu'il ſerve à jamais aux fêtes
Des fortunés humains:
Qu'il dure autant que les conquêtes;

Et que la gloire des Romains.

LA GLOIRE.

Les Dieux ne refuſent rien
Aux héros qui leur reſſemble :
Volez, Plaiſirs que ſa vertu raſſemble ;
Le temple du bonheur ſera toujours le mien.

Fin du quatrième Acte.

ACTEURS CHANTANS au cinquième Acte.

Une Romaine.
Une Bergere.
Bergers & Bergeres.
Un Romain.
Jeunes Romains & Romaines.
Tous les acteurs du quatrième Acte.

ACTEURS DANSANS au cinquième Acte.

Romains & Romaines de différens états.

PREMIERE QUADRILLE.

Trois hommes & deux femmes.

DEUXIÈME QUADRILLE.

Trois hommes & deux femmes.

TROISIÈME QUADRILLE.

Trois femmes & deux hommes.

QUATRIÈME QUADRILLE.

Trois femmes & deux hommes.

ACTE V.

Le théâtre change & repréſente LE TEMPLE DU BONHEUR : *il eſt formé de pavillons d'une architecture légere, de périſtiles, de jardins, de fontaines,* &c. *Ce lieux délicieux eſt rempli de Romains & de Romaines de tous les états.*

CHŒUR.

CHANTONS en ce jour ſolenn
Et que la terre nous réponde :
Un mortel, un ſeul mortel,
A fait le bonheur du monde.

On danſe.

UNE ROMAINE.

Tout rang, tout ſexe, tout âge
Doit aſpirer au bonheur.

LE CHŒUR.

Tout rang, tout ſexe, tout âge
Doit aſpirer au bonheur.

LA ROMAINE.

Le printems volage
L'été plein d'ardeur,
L'automne plus ſage,
Raiſon, badinage.

Retraite, grandeur,
Tout rang, tout ſexe, tout âge
Doit aſpirer au bonheur.

LE CHŒUR.

Tout rang, &c.

Des Bergers & des Bergeres entrent en danſant.

UNE BERGERE.

Ici les plus brillantes fleurs
N'effacent point les violettes;
Les étendars & les houlettes
Sont ornés des mêmes couleurs.
Les chants de nos tendres paſteurs
Se mêlent au bruit des trompettes;
L'amour anime en ces retraites,
Tous les regards & tous les cœurs.
Ici les plus brillantes fleurs
N'effacent point les violettes;
Les étandars & les houlettes.
Sont ornés des mêmes couleurs.

Les Seigneurs & les Dames Romaines ſe joignent en danſant aux Bergers & aux Bergeres.

UN ROMAIN.

Dans un jour ſi beau,
Il n'eſt point d'alarmes;
Mars eſt ſans armes,
L'Amour ſans bandeau.

LE CHŒUR.

Dans un jour ſi beau, &c.

LE ROMAIN.

La Gloire & les Amours de ces lieux n'ont des ailes
Que pour voler dans nos bras.
La Gloire aux ennemis préſentait nos ſoldats,
Et l'Amour les préſente aux belles.

LE CHŒUR.

Dans un jour ſi beau,
Il n'eſt point d'alarmes ;
Mars eſt ſans armes.
L'Amour ſans bandeau.

On danſe.

TRAJAN *paraît avec* PLAUTINE, *& tous les Romains ſe rangent autour de lui.*

LE CHŒUR.

Toi que la victoire
Couronne en ce jour,
La plus belle gloire
Vient du tendre amour

TRAJAN.

O peuple de héros, qui m'aimez & que j'aime,
Vous faites mes grandeurs ;
Je veux régner ſur vos cœurs,
Sur tant d'appas (1) & ſur moi-même.
Montez au haut du Ciel, encens que je reçois,

(1) *Montrant Plautine.*

Retournez vers les Dieux, hommages que j'attire :
Dieux, protégez toujours ce formidable empire,
Inſpirez toujours ſes Rois.

Toutes les différentes troupes recommencent leurs danſes autour de TRAJAN *&* PLAUTINE, *& terminent la fête par un ballet général.*

Fin du cinquième & dernier Acte.

PANDORE,

OPÉRA.

ACTEURS.

PROMÉTHÉE, fils du Ciel & de la Terre, demi-Dieu.

PANDORE.

JUPITER.

MERCURE.

NÉMÉSIS.

Nymphes.

Titans.

Divinités céleſtes.

Divinités infernales.

PANDORE,

OPÉRA.

ACTE PREMIER.

(Le théâtre repréſente une campagne, & des montagnes dans le fond.)

SCÈNE PREMIERE.

PROMÉTHÉE *ſeul*, Chœur, PANDORE *(dans l'enfoncement couchée ſur une eſtrade.)*

PROMÉTHÉE.

PRODIGE de mes mains, charmes que j'ai fait naître,
Je vous appelle en vain, vous ne m'entendez pas.
Pandore, tu ne peux connaître
Ni mon amour, ni tes appas.

Quoi ! j'ai formé ton cœur, & tu n'es pas ſenſible !
Tes beaux yeux ne peuvent me voir !
Un impitoyable pouvoir
Oppoſe à tous mes vœux un obſtacle invincible,
Ta beauté fait mon déſeſpoir.
Quoi ! toute la nature autour de toi reſpire !
Oiſeaux, tendres oiſeaux, vous chantez, vous aimez,
Et je vois ſes appas languir inanimés ;
La mort les tient ſous ſon empire.

SCÈNE II.

PROMÉTHÉE, les Titans, ENCELADE & TYPHON, &c.

ENCELADE & TYPHON.

ENFANT de la terre & des cieux,
Tes plaintes & tes crimes ont ému ce bocage.
Parle, quel eſt celui des Dieux
Qui t'oſe faire quelque outrage ?

PROMÉTHÉE (*en montrant Pendore.*)

Jupiter eſt jaloux de mon divin ouvrage ;
Il craint que cet objet n'ait un jour des autels ;
Il ne peut ſans courroux voir la terre embellie ;
Jupiter à Pandore a refuſé la vie !
Il rend mes chagrins éternels.

TYPHON.

Jupiter ? quoi ! c'eſt lui qui formerait nos ames ?
L'uſurpateur des cieux peut être notre appui ?
Non, je ſens que la vie & ſes divines flammes
Ne viennent point de lui.

ENCELADE (*en montrant Typhon ſon frère.*)

Nous avons pour aïeux la Nuit & le Tartare.
Invoquons l'éternelle nuit ;
Elle eſt avant le jour qui luit.
Que l'Olympe céde au Tenare.

TYPHON.

Que l'enfer, que mes Dieux, répandent parmi nous
Le germe éternel de la vie :
Que Jupiter en frémiſſe d'envie,
Et qu'il ſoit vainement jaloux.

PROMETHÉE & LES DEUX TITANS.

Écoutez-nous, Dieux de la nuit profonde,
De nos aſtres nouveaux contemplez la clarté ;
Accourez du centre du monde :
Rendez féconde
La terre qui m'a porté ;
Animez la beauté ;
Que votre pouvoir ſeconde
Mon heureuſe témérité.

PROMETHÉE.

Au ſéjour de la nuit nos voix ont éclaté.
Le jour pâlit, la terre tremble.

Le monde eſt ébranlé, l'Erèbe ſe raſſemble.

(*Le théâtre change, & repréſente le chaos. Tous les Dieux de l'enfer viennent ſur la ſcène.*)

CHŒUR DES DIEUX INFERNAUX.

Nous déteſtons
La lumière éternelle ;
Nous attendons
Dans nos gouffres profonds
La race faible & criminelle,
Qui n'eſt pas née encor, & que nous haïſſons.

NÉMÉSIS.

Les ondes du Léthé, les flammes du Tartare,
Doivent tout ravager !
Parlez, qui voulez-vous plonger
Dans les profondeurs du Tenare ?

PROMÉTHÉE.

Je veux ſervir la terre, & non pas l'opprimer.
Hélas ! à cet objet j'ai donné la naiſſance,
Et je demande en vain, qu'il s'anime, qu'il penſe,
Qu'il ſoit heureux, qu'il ſache aimer.

LES TROIS PARQUES.

Notre gloire eſt de détruire,
Notre pouvoir eſt de nuire ;
Tel eſt l'arrêt du ſort.
Le ciel donne la vie, & nous donnons la mort.

PROMETHÉE.

Fuyez donc à jamais ce beau jour qui m'éclaire ;
Vous êtes malfaisans, vous n'êtes point mes Dieux.
Fuyez, destructeurs odieux
De tout le bien que je veux faire ;
Dieux des malheurs, Dieux des forfaits,
Ennemis funèbres,
Replongez-vous dans les ténèbres,
Ennemis funèbres,
Laissez le monde en paix.

NÉMÉSIS.

Tremble, tremble pour toi-même.
Crains notre retour,
Crains Pandore & l'amour.
Le moment suprême
Vole sur tes pas.
Nous allons déchaîner les démons des combats ;
Nous ouvrirons les portes du trépas.
Tremble, tremble pour toi-même.

(*Les Dieux des enfers disparaissent. On revoit la campagne éclairée & riante. Les Nymphes des bois & des campagnes sont de chaque côté du théâtre.*)

PROMÉTHÉE.

Ah ! trop cruels amis ! pourquoi déchaîniez-vous
Du fond de cette nuit obscure
Dans ces champs fortunés, & sous un ciel si doux,

Ces ennemis de la nature ?
Que l'éternel chaos élève entre eux & nous
Une barrière impénétrable
L'enfer implacable
Doit-il animer
Ce prodige aimable
Que j'ai su former ?
Un Dieu favorable
Le doit enflammer.

ENCELADE.

Puisque tu mets ainsi la grandeur de ton être
A verser des bienfaits sur ce nouveau séjour,
Tu méritais d'en être le seul maître.
Monte au ciel, dont tu tiens le jour.
Va ravir la céleste flamme :
Ose former une ame,
Et sois créateur à ton tour.

PROMÉTHÉE.

L'Amour est dans les cieux : c'est là qu'il faut me rendre :
L'Amour y règne sur les Dieux.
Je lancerai ses traits ; j'allumerai ses feux.
C'est le Dieu de mon cœur, & j'en dois tout attendre.
Je vole à son trône éternel :
Sur des ailes des vents l'amour m'enlève au ciel.
(*Il s'envole.*)

CHŒUR DES NYMPHES.

Volez, fondez les airs, & pénétrez l'enceinte
Des

Des palais éternels ;
Ramenez les plaiſirs du ſéjour de la crainte ;
En répandant des biens, méritez des autels.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

(Le théâtre repréſente la même campagne. Pandore *inanimée eſt ſur un eſtrade. Un char brillant de lumière deſcend du ciel.)*

PROMÉTHÉE, PANDORE, Nymphes, Titans, Chœurs, &c.

UNE DRYADE.

CHANTEZ, Nymphes des bois, chantez l'heureux retour
Du demi-Dieu, qui commande à la terre :
Il vous apporte un nouveau jour :
Il revient dans ce doux ſéjour
Du ſéjour brillant du tonnerre ;
Il revolte en ces lieux ſur le char de l'amour.

CHŒUR DES NYMPHES.

Quelle douce aurore
Se lève ſur nous ?
Terre, jeune encore,
Embelliſſez-vous.
Brillantes fleurs, qui parez nos campagnes,

Sommet des ſuperbes montagnes,
Qui diviſez les airs, & qui portez les cieux;
ô nature naiſſante,
Devenez plus charmante,
Plus digne de ſes yeux.

PROMÉTHÉE (*deſcendant du char le flambeau à la main.*)

Je le ravis aux cieux, je l'apporte à la terre,
Ce feu ſacré du tendre amour,
Plus puiſſant mille fois que celui du tonnerre,
Et que les feux du Dieu du jour.

LE CHŒUR DES NYMPHES.

Fille du ciel, ame du monde,
Paſſez dans tous les cœurs.
L'air, la terre & l'onde
Attendent vos faveurs.

PROMÉTHÉE (*approchant de l'eſtrade où eſt Pandore.*

Que ce feu précieux, l'aſtre de la nature,
Que cette flamme pure
Te mette au nombre des vivans.
Terre, ſois attentive à ces heureux inſtans:
Lève-toi, cher objet, c'eſt l'Amour qui l'ordonne;
A ſa voix obéis toujours;
Lève-toi, l'Amour te donne
La vie, un cœur, & de beaux jours.

(*Pandore ſe lève ſur ſon eſtrade & marche ſur la ſcène.*

CHŒUR.

Ciel! ô ciel! elle reſpire!
Dieu d'amour, quel eſt ton empire

PANDORE.

Où ſuis-je ? & qu'eſt-ce que je voi ?
Je n'ai jamais été ; quel pouvoir m'a fait naître ?
J'ai paſſé du néant à l'être ;
Quels objets raviſſans ſemblent nés avec moi !
(On entend une ſymphonie.)
Ces ſons harmonieux enchantent mes oreilles ;
Mes yeux ſont éblouis de l'amas des merveilles
Que l'auteur de mes jours prodigue ſur mes pas ?
De moment en moment je penſe & je m'éclaire.
Terre, qui me portez, vous n'êtes point ma mère,
Un Dieu ſans doute eſt mon auteur ;
Je le ſens, il me parle, il reſpire en mon cœur.
(Elle s'aſſied au bord d'une fontaine.)
Ciel ! eſt-ce moi que j'enviſage,
Le cryſtal de cette onde eſt le miroir des cieux.
La nature s'y peint : plus j'y vois mon image,
Plus je dois rendre grace aux Dieux.

NYMPHES & TITANS.

(On danſe autour d'elle.)

Pandore, fille de l'amour,
Charmes naiſſans, beauté nouvelle,
Inſpirez à jamais, ſentez à votre tour
Cette flamme immortelle,
Dont vous tenez le jour.
(On danſe.)

PANDORE *(appercevant Prométhée au milieu des Nymphes)*

Quel objet attire mes yeux ?
De tout ce que je vois, dans ces aimables lieux,
C'eſt vous, c'eſt vous, ſans doute, à qui je doſs la vie.

Du feu de vos regards que mon ame eſt remplie ?
Vous ſemblez encor m'animer.

PROMÉTHÉE.

Vos beaux yeux ont ſu m'enflammer
Lorſqu'ils ne s'ouvraient pas encore.
Vous ne pouviez répondre, & j'oſais vous aimer:
Vous parlez, & je vous adore.

PANDORE.

Vous m'aimez ! cher auteur de mes jours commencés
Vous m'aimez ! & je vous dois l'être.
La terre m'enchantait, que vous l'embelliſſez !
Mon cœur vole vers vous, il ſe rend à ſon maître,
Et je ne puis connaître,
Si ma bouche en dit trop, ou n'en dit pas aſſez.

PROMÉTHÉE.

Vous n'en ſauriez trop dire, & la ſimple nature
Parle ſans feinte & ſans détour.
Que toujours la race future
Prononce ainſi le nom d'amour.

(Enſemble.)

Charmant Amour, éternelle puiſſance,
Premier dieu de mon cœur,
Amour, ton empire commence,
C'eſt l'empire du bonheur.

PROMÉTHÉE.

Ciel, quelle épaiſſe nuit, quels éclats de tonnerre
Détruiſent les premiers inſtans
Des innocens plaiſirs que poſſédait la terre !

Quelle horreur a troublé mes ſens !
(*Enſemble.*)
La terre frémit, le ciel gronde,
Des éclairs menaçans
Ont percé la voûte profonde
De ces aſtres naiſſans.
Quel pouvoir ébranle le monde
Juſqu'en ſes fondemens ?

(*On voit deſcendre un char, ſur lequel ſon Mercure, la Diſcorde, & Néméſis, &c.*)

MERCURE.

Un téméraire a pris le feu céléſte ;
Pour expier ce vol audacieux,
Montez, Pandore, au ſein des Dieux.

PROMÉTHÉE.

Tyrans cruels !

PANDORE.

Ordre funeſte !
Larmes que j'ignorais, vous coulez de mes yeux.

MERCURE.

Obéiſſez, montez aux cieux.

PANDORE.

Ah ! j'étais dans le ciel en voyant ce que j'aime.

PROMÉTHÉE.

Cruel, ayez pitié de ma douleur extrême.

PANDORE & PROMÉTHÉE.

Barbares, arrêtez.

MERCURE.

Venez, montez aux cieux, partez,
Jupiter commande ;

Il faut qu'on ſe rende
A ſes volontés.
Venez, montez aux cieux, partez.
Vents, obéiſſez-vous, & déployez vos ailes;
Vents, conduiſez Pandore aux voûtes éternelles.

(*Le char diſparaît.*)

PROMETHÉE

On l'enlève! tyrans jaloux!
Dieux, vous m'arrachez mon partage;
Il était plus divin que vous;
Vous étiez malheureux, vous éties en courroux
Du bonheur qui fut mon ouvrage;
Je ne devais qu'à moi ce bonheur précieux!
J'ai fait plus que Jupiter même.
Je me ſuis fait aimer. J'animais ces beaux yeux.
Ils m'ont dit en s'ouvrant, vous m'aimez, je vous aime.
Elle vivait par moi, je vivais dans ſon cœur.
Dieu jaloux, reſpecte nos chaînes.
O Jupiter! ô fureurs inhumaines!
Eternel preſécuteur
De l'infortuné créateur,
Tu ſentiras toutes mes peines.
Je braverai ton pouvoir:
Ta foudre épouvantable
Sera moins redoutable
Que mon amour au déſeſpoir.

Fin du ſecond acte.

ACTE III.

(Le théâtre repréſente le palais de Jupiter *brillant d'or & de lumiere.)*

JUPITER, MERCURE.

JUPITER.

JE l'ai vu cet objet ſur la terre animé,
Je l'ai vu, j'ai ſenti des tranſports qui m'étonnent;
Le ciel eſt dans ſes yeux, les graces l'environnent;
Je ſens que l'Amour l'a formé.

MERCURE.

Vous régnez, vous plairez, vous la rendrez ſenſible,
Vous allez éblouir ſes yeux à peine ouverts.

JUPITER.

Non, je ne fus jamais que puiſſant & terrible.
Je commande à l'Olympe, à la terre, aux enfers.
Les cœurs ſont à l'Amour. Ah! que le ſort m'outrage!
Quand il donna les cieux, quand il donna les mers,
Quand il diviſa l'univers,
L'Amour eut le plus beau partage.

MERCURE.

Que craignez-vous ? Pandore à peine a vu le jour ;
Et d'elle-même encor à peine a connaiſſance ;
Aurait-elle ſenti l'amour
Dès le moment de ſa naiſſance ?

JUPITER.

L'Amour inſtruit trop aiſément.
Que ne peut point Pandore ? Elle eſt femme ; elle eſt belle.
La voilà, jouiſſons de ſon étonnement,
Retirons-nous pour un moment,
Sous les arcs lumineux de la voûte éternelle.
Cieux, enchantez ſes yeux, & parlez à ſon cœur !
Vous déploîrez en vain ma gloire & ma ſplendeur ;
Vous n'avez rien de ſi beau qu'elle.

(*Il ſe retire.*)

PANDORE *ſeule.*

A peine j'ai goûté l'aurore de la vie,
Mes yeux s'ouvraient au jour, mon cœur à mon amant,
Je n'ai reſpiré qu'un moment.
Douce félicité, pourquoi m'es-tu ravie ?
On m'avait fait craindre la mort ;
Je l'ai connue, hélas ! cette mort menaçante :
N'eſt-ce pas mourir, quand le ſort
Nous ravit ce qui nous enchante ?
Dieux, rendez-moi la terre, & mon obſcurité,
Ce bocage, où j'ai vu l'amant qui ma fait naître ;
Il m'avait donné deux fois l'être.
Je reſpirais, j'aimais, quelle félicité !

A peine j'ai goûté l'aurore de la vie, &c.

(*Tous les dieux avec toute leurs attributs entrent ſur le ſcène.*)

CHŒUR DES DIEUX.

Que les aſtres ſe réjouiſſent,
Que tous les Dieux applaudiſſent
Au Dieu de l'univers.
Devant lui les ſoleils pâliſſent.

NEPTUNE.

Que le ſein des mers,

PLUTON.

Le fond des enfers,

CHŒUR DES DIEUX.

Les mondes divers
Retentiſſent
D'éternels concerts.
Que les aſtres, &c.

PANDORE.

Que tout ce que j'entends conſpire à m'effrayer !
Je crains, je hais, je fuis cette grandeur ſuprême.
Qu'il eſt dur d'entendre louer
Un autre Dieu que ce que j'aime !

LES TROIS GRACES.

Fille du charmant amour,
Règnez dans ſon empire ;
La terre vous deſire,
Le ciel eſt votre cour.

PANDORE.

Mes yeux ſont offenſés du jour qui m'environne,

Rien ne me plaît, & tout m'étonne.
Mes déſerts avoient plus d'appas.
Diſparaiſſez, ô ſplendeur infinie;
Mon amant ne vous voit pas :
(*On entend une ſymphonie.*)
Ceſſez, inutile harmonie,
Il ne vous entend pas.

(*Ce chœur recommence. Jupiter ſort d'un nuage.*)

JUPITER.

Nouveau charme de la nature,
Digne d'être éternel,
Vous tenez de la terre un corps faible & mortel,
Et vous devez cette ame inaltérable & pure
Au feu ſacré du ciel.
C'eſt pour les Dieux que vous venez de naître!
Commencez à jouir de la divinité :
Goûtez auprès de votre maître
L'heureuſe immortalité.

PANDORE.

Le néant, d'où je ſors à peine,
Eſt cent fois préférable à ce préſent cruel;
Votre immortalité, ſans l'objet qui m'enchaîne,
N'eſt rien qu'un ſupplice immortel.

JUPITER.

Quoi! méconnaiſſez-vous le maître du tonnere?
Dans les palais des Dieux regrettez-vous la terre?

PANDORE.

La terre était mon vrai ſéjour;
C'eſt-là que j'ai ſenti l'amour.

JUPITER.

Non, vous n'en connaiſſez qu'une image infidelle ;
Dans un monde indigne de lui.
Que l'Amour tout entier, que ſa flamme éternelle,
Dont vous ſentiez une étincelle,
De tous ſes traits de feu nous embraſe aujourd'hui

PANDORE.

Je les ai tous ſentis, du moins j'oſe le croire ;
Ils ont égalé me tourmens.
Ah ! vous avez pour vous la grandeur & la gloire ;
Laiſſez les plaiſirs aux amans.
Vous êtes Dieu, l'encens doit vous ſuffire ;
Vous êtes Dieu, comblez mes vœux.
Conſolez tout ce qui reſpire ;
Un Dieu doit faire des heureux.

JUPITER.

Je veux vous rendre heureuſe, & par vous je veux l'être.
Plaiſirs, qui ſuivez votre maître,
Miniſtres plus puiſſans que tous les autres Dieux ;
Déployez vos attraits ; enchantez ſes beaux yeux.
Plaiſirs, vous triomphez dès qu'on peut vous connaître.

(Les Plaiſirs danſent autour de Pandore en chantant ce qui ſuit.)

CHŒUR.

Aimez, aimez, & régnez avec nous ;
Le Dieu des Dieux eſt ſeul digne de vous.

UNE VOIX.

Sur la terre on pourſuit avec peine
Des plaiſirs l'ombre légère & vaine ;

Elle échappe & le dégoût la ſuit.
Si Zéphyre un moment plaît à Flore:
Il flétrit les fleurs qu'il fait éclore;
Un ſeul jour les forme & les détruits.

CHŒUR.

Aimez, aimez, & régnez avec nous;
Le Dieu des Dieu eſt ſeul digne de vous.

UNE VOIX.

Les fleurs immortelles
Ne ſont qu'en nos champs.
L'amour & le temps.
Ici n'ont point d'aîles.

CHŒUR.

Aimez, aimez, & régnez avec nous;
Le Dieu des Dieux eſt ſeul digne de vous.

PANDORE.

Oui, j'aime, oui, doux plaiſirs, vous redoublez ma flamme;
Mais vous redoublez ma douleur.
Dieux charmans, ſi c'eſt vous qui faites le bonheur
Allez au maître de mon ame.

JUPITER.

Ciel! ô ciel! quoi mes ſoins ont ce ſuccès fatal?
Quoi! j'attendris ſon ame, & c'eſt pour mon rival?

MERCURE (*arrivant ſur la ſcène.*)

Jupiter, arme-toi du foudre;
Prends tes feux, va réduire en poudre
Tes ennemis audacieux.
Prométhée eſt armé, les Titans furieux
Menaçent.

Menaçent les voûtes des cieux ;
Ils entaſſent des monts la maſſe épouvantable.
Déjà leur foule impitoyable
Approche de ces lieux.

JUPITER.

Je les punirai tous.... Seul je ſuffis contre eux.

PANDORE.

Quoi, vous le punirez, vous qui cauſez ſa peine ?
Vous n'êtes qu'un tyran jaloux & tout-puiſſant.
Aimez-moi d'un amour encor plus violant,
Je vous punirai par ma haine.

JUPITER.

Marchons, & que la foudre éclate devant moi.

PANDORE.

Cruel ! ayez pitié de mon mortel effroi ;
Jugez de mon amour, puiſque je vous implore.

JUPITER (*A Mercure.*)

Prends ſoin de conduire Pandore.
Dieux, que mon cœur eſt déſolé !
J'éprouve les horreurs qui menacent le monde,
L'univers repoſait dans une paix profonde,
Une beauté paraît : l'univers eſt troublé.

(*Il ſort*)

PANDORE *ſeule.*

O jour de ma naiſſance ! ô charmes trop funeſtes !
Deſirs naiſſans, que vous étiez trompeurs !
Quoi ? la beauté, l'amour, & les faveurs céleſtes,
Tous les biens ont fait mes malheurs ?
Amour, qui m'as fait naître, apaiſe tant d'allarmes ;

N'es-tu pas ſouverain des Dieux?
Viens ſécher mes larmes,
Enchaîne & déſarme
La terre & les cieux.

Fin du troiſième Acte.

ACTE IV.

(Le théâtre repréſente les Titans armés, & des montagnes dans le fond; pluſieurs Géans ſont ſur les montagnes, & entaſſent des rochers.)

PROMÉTHÉE, ENCELADE, TITANS.

OUI, nos frères & nous & toute la nature,
Ont ſenti ta cruelle injure,
La terrible vengeance eſt déjà dans nos mains;
Vois-tu ces monts pendans en précipices?
Vois-tu ces rochers entaſſés?
Ils ſeront bientôt renverſés
Sur les barbares dieux qui nous ont offenſés.
Nous punirons les injuſtices
De ces tyrans jaloux, par nos mains terraſſés.

PROMÉTHÉE.

Terre, contre le ciel apprends à te défendre.
Trompettes & tambours, organes des combats,
Pour la premiere fois vos ſons ſe ſont entendre;
Eclatez, guidez nos pas.

(*On marche au ſon des trompettes.*)

Le ciel ſera le prix de votre heureux courage.
Amis, je ne prétends que Pandore & ſa foi.
Laiſſez-moi ce juſte partage ;
Marchez, Titans, & ſuivez-moi.

CHŒUR DE TITANS.

Courons aux armes
Contre ces Dieux cruels ;
Répandons les alarmes
Dans les cœurs immortels.
Courons aux armes,
Vengeons l'univers.

PROMÉTHÉE.

Le tonnerre en éclats répond à nos trompettes.
(*Un char, qui porte les Dieux, deſcend ſur les montagnes au bruit du tonnerre. Pandore eſt auprès de Jupiter. Prométhée continue.*)
Jupiter quitte ſes retraites ;
La foudre a donné le ſignal :
Commençons ce combat fatal.

(*Les Géans montent.*)

CHŒUR DE NYMPHES *qui bordent le théâtre.*

Tambours, trompettes & tonnere,
Dieux & Titans, que faites-vous ?
Vous confondez, par vos terribles coups,
Les enfers, le ciel & la terre.

(*Bruit du tonnerre & des trompettes.*)

LES TITANS.

Cédez, tyrans de l'univers ;
Soyez punis de vos fureurs cruelles.
Tombez, tyrans.

LES DIEUX.

Mourez, rebelles.

LES TITANS.

Tombez, descendez dans nos fers.

LES DIEUX.

Précipitez-vous aux enfers

PANDORE.

Terre, ciel, ô douleur profonde!
Dieux, Titans, calmez mon effroi.
J'ai causé les malheurs du monde;
Terre, ciel, tout périt pour moi.

LES TITANS.

Lançons nos traits.

LES DIEUX,

Frappez, tonnerre.

LES TITANS.

Renversons les Dieux.

LES DIEUX.

Détruisons la terre.

Ensemble. } Tombez, descendez dans nos fers,
Precipitez-vous aux enfers.

(*Il se fait un grand silence. Un nuage brillant descend. Le Destin paraît au milieu de ce nuage.*),

LE DESTIN.

Arrêtez, le Destin qui vous commande à tous
Veut suspendre vos coups.

(*Il se fait encor un silence.*)

PROMÉTHÉE.

Être inaltérable,

Souverain des tems,
Dicte à nos tyrans
Ton ordre irrévocable.

CHŒUR.

O Deſtin, parle, explique-toi.
Les Dieux fléchiront ſous ta loi.

LE DESTIN *au milieu des Dieux, qui ſe raſſemblent autour de lui.*

Ceſſez, ceſſez, guerre funeſte,
Ce jour forme un autre univers
Souverains du ſéjour céleſte,
Randez Pandore à ſes déſerts.
Dieux, comblez cet objet de tous vos dons divers.
Titans, qui juſqu'au ciel avez porté la guerre,
Malheureux, ſoyez terraſſés;
A jamais gémiſſez
Sous ces monts renverſés,
Qui vont retomber ſur la terre.

(*Les rochers ſe détachent & retombent. Le char des Dieux deſcend ſur la terre, On remet* Pandore *à* Prométhée.)

JUPITER.

O Deſtin, le maître des Dieux
Eſt l'eſclave de ta puiſſance.
Eh bien! ſois obéi; mais que ce jour commence
Le divorce éternel de la terre & des cieux.
Néméſis, ſors des ſombres lieux.

(*Néméſis ſort du fond du théâtre, & Jupiter continue.*)

Séduis le cœur, trompe les yeux
De la beauté qui m'offenſe.
Pandore, connais ma vengeance,
Juſque dans mes dons précieux.
Que cet inſtant commence.
Le divorce éternel de la terre & des cieux

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

(*Le théâtre repréſente un bocage, à travers lequel on voit les débris des rochers.*

PROMÉTHÉE, PANDORE.

PANDORE (*tenant la boîte.*)

EH quoi, vous me quittez, cher amant que j'adore
Etes-vous ſoumis ou vainqueur ?

PROMÉTHÉE.

La victoire eſt à moi, ſi vous m'aimez encore.
L'Amour & le Deſtin parlent en ma faveur.

PANDORE.

Eh quoi, vous me quittez, cher amant que j'adore.

PROMÉTHÉE.

Les Titans ſont tombés, plaignez leur ſort affreux.

Je dois ſoulager leur chaîne.
Apprenons à la race humaine
A ſecourir les malheureux.

PANDORE.

Demeurez un moment. Voyez votre victoire :
Ouvrons ce don charmant du ſouverain des Dieux.

PROMETHE'E.

Que faites-vous ? Hélas ! daignez me croire.
Je crains tout d'un rival, & ces ſoins curieux
Sont des piégés nouveaux que vous tendent les Dieux.

PANDORE.

Quoi ! vous penſez ? ...

PROMETHE'E.

Songez à ma prière ;
Songez à l'intérêt de la nature entière,
Et du moins attendez mon retour en ces lieux.

PANDORE.

Eh bien, vous le voulez, il faut vous ſatisfaire.
Je ſoumets ma raiſon ; je ne veux que vous plaire
Je jure, je promets à mes tendres amours
De vous croire toujours.

PROMETHE'E.

Vous me promettez !

PANDORE.

J'en jure par vous-même ;
On obéit dès qu'on aime.

PROMETHE'E.

C'en eſt aſſez, je pars & je ſuis raſſuré.
Nymphes des bois, redoublez votre zèle,

Chantez cet univers détruit & réparé.
Que tout s'embelliſſe à ſon gré,
Puiſque tout eſt formé pour elle.
(*Il ſort.*)

UNE NYMPHE.

Voici le ſiècle d'or, voici le tems de plaire.
Doux loiſir! Ciel peur, heureux jours,
Tendres Amours,
La Nature eſt votre mère,
Comme elle durez toujours.

UNE AUTRE NYMPHE.

La diſcorde, la triſte guerre
Ne viendront plus nous affliger:
Le bonheur eſt né ſur la terre;
Le malheur était étranger.
Les fleurs commencent à paraître;
Quelle main pourrait les flétrir!
Les plaiſirs s'empreſſent de naître
Quels tyrans les feraient périr!

LE CHŒUR *répète.*

Voici le ſiècle d'or, &c.

UNE NYMPHE.

Vous voyez l'éloquent Mercure;
Il eſt avec Pandore, il confirme en ces lieux,
De la part du maître des Dieux,
La paix de la nature.

(*Les Nymphes ſe retirent.* Pandore *s'avance avec* Némeſis, *qui paraît ſous la figure de* Mercure.)

NE'ME'SIS.

Je vous l'ai déjà dit, Prométhée eſt jaloux;

Il abuſe de ſa puiſſance.

PANDORE.

Il eſt l'auteur de ma naiſſance,
Mon roi, mon amant, mon époux.

NEMESIS.

Il porte à trop d'excès les droits qu'il a ſur vous.
Devait-il jamais vous défendre
De voir ce don charmant que vous tenez des Dieux?

PANDORE.

Il craint tout; ſon amour eſt tendre,
Et j'aime à complaire à ſes vœux.

NEMESIS.

Il en exige trop, adorable Pandore:
Il n'a point fait pour vous ce que vous méritez.
Il put en vous formant vous donner des beautés,
Dont vous manquez peut-être encore.

PANDORE.

Il m'a fait un cœur tendre, il me charme, il m'adore,
Pouvoit-il mieux m'embellir?

NEMESIS.

Vos charmes périront.

PANDORE.

Vous me faites frémir.

NEMESIS.

Cette boite myſtérieuſe
Immortaliſe la beauté.
Vous ſerez, en ouvrant ce tréſor enchanté,
Toujours belle, toujours heureuſe.

Vous régnerez ſur votre époux;
Il ſera ſoumis & facile.
Craignez un tyran jaloux,
Formez un ſujet docile.

PANDORE.

Non, il eſt mon amant, il doit l'être à jamais;
Il eſt mon roi, mon dieu, pourvu qu'il ſoit fidèle,
C'eſt pour l'aimer toujours qu'il faut être immortelle;
C'eſt pour le mieux charmer, que je veux plus d'attraits.

NEMESIS.

Je viens des cieux pour vous apprendre
L'art de plaire & d'aimer toujours.
J'éterniſe vos amours,
Et vous craignez de m'entendre?

PANDORE.

Quoi! lui déſobéir!

NEMESIS.

Vous ferez ſon bonheur.

PANDORE.

Hélas! vous ſéduiſez mon cœur.
Mais n'abuſez-vous pas de ma ſimple innocence!
Auriez-vous tant de cruauté!

NEMESIS.

Ah! qui pourrait tromper une jeune beauté?
Tout prendrait votre défenſe.

PANDORE.

Hélas! je mourrais de douleur,
Si je méritais ſa colère,

Si je pouvais déplaire
Au maître de mon cœur.

NEMESIS.

Au nom de la nature entière,
Au nom de votre époux, rendez-vous à ma voix.

PANDORE.

Ce nom l'emporte, & je vous crois;
Ouvrons.

(Elle ouvre la boîte. La nuit se répand sur le théâtre, & on entend un bruit souterrain.)

Quelle vapeur épaisse, épouvantable,
M'a dérobé le jour, & troublé tous mes sens?
Dieu trompeur! Ministre implacable!
Ah! quels maux affreux je ressens!
Je me vois punie & coupable.

NEMESIS.

Fuyons de la terre & des airs.
Jupiter est vengé, rentrons dans les enfers.

(Némésis s'abîme. Pandore *est évanouie sur un lit de gazon.)*

PROMETHE'E *arrive du fond du théâtre.*

O surprise, ô douleur profonde!
Fatale absence! horribles changemens!
Quels astres malfaisans
Ont flétri la face du monde?
Je ne vois point Pandore, elle ne répond pas
Aux accens de ma voix plaintive.
Pandore! mais, hélas! de l'infernale rive
Les monstres déchaînés volent dans ces climats.

LES FURIES ET LES DEMONS *accourant ſur le théâtre.*

Les tems ſont remplis ;
Voici notre empire ;
Tout ce qui reſpire
Nous ſera ſoumis.
La triſte froidure
Glace la nature
Dans les flancs du nord.
La crainte tremblante,
L'injure arrogante,
Le ſombre remord,
La guerre ſanglante,
Arbitre du ſort,
Toutes les furies
Vont avec tranſport
Dans ces lieux impies
Apporter la mort.

PROMÉTHÉE.

Quoi ! la mort en ces lieux s'eſt donc fait un paſſage ?
Quoi, la terre a perdu ſon éternel printems,
Et ſes malheureux habitans
Sont tombés en partage
A la fureur des Dieux, de l'enfer & du tems ?
Ces Nymphes de leurs pleurs arroſent ce rivage,
Pandore ! cher objet, ma vie & mon image,
Chef-d'œuvre de mes mains, idole de mon cœur,
Répondez à ma douleur.
Je la vois, de ſes ſens elle a perdu l'uſage.

PANDORE.

PANDORE.

Ah ! je ſuis indigne de vous ;
J'ai perdu l'univers. J'ai trahi mon époux.
Puniſſez-moi : nos maux ſont mon ouvrage.
Frappez !

PROMÉTHÉE.

Moi la punir !

PANDORE.

Frappez, arrachez-moi
Cette vie odieuſe,
Que vous rendiez heureuſe,
Ce jour que je vous dois.

CHŒUR DE NYMPHES.

Tendre époux, eſſuyez ſes larmes,
Faites grace à tant de beauté,
L'excès de ſa fragilité
Ne ſaurait égaler ſes charmes.

PROMÉTHÉE.

Quoi ! malgré ma priere, & malgré vos ſermens
Vous avez donc ouvert cette boîte odieuſe ?

PANDORE.

Un Dieu cruel, par ſes enchantemens,
A ſéduit ma raiſon faible & trop curieuſe.
O fatale crédulité !
Tous les maux ſont ſortis de ce don déteſté :
Tous les maux ſont venus de la triſte Pandore.

L'AMOUR *deſcendant du ciel.*

Tous les biens ſont à vous, l'Amour vous reſte encore

(*Le théâtre change, & repréſente le palais de l'Amour.*)

L'AMOUR *continue.*

Combattrai pour vous le deſtin rigoureux.

Aux humains j'ai donné l'être ;
Ils ne ſeront point malheureux ,
Quand ils n'auraient que moi pour maître.

PANDORE.

Conſolateur charmant, Dieu digne de mes vœux,
Vous qui vivez dans moi, vous l'ame de mon ame
Puniſſez Jupiter en redoublant la flamme ;
Dont vous nous embraſez tous deux.

PROMÉTHÉE ET PANDORE.

Le ciel en vain ſur nous raſſemble,
Les maux, la crainte & l'horreur de mourir.
Nous ſouffrirons enſemble ,
Et c'eſt ne point ſouffrir.

L'AMOUR.

Deſcendez , douce eſpérance ,
Venez , deſirs flatteurs ,
Habitez dans tous les cœurs,
Vous ſerez leur jouiſſance ,
Fuſſiez-vous trompeurs :
C'eſt vous qu'on implore ,
Par vous on jouit ,
Au moment qui paſſe & qui fuit,
Du moment qui n'eſt pas encore.

PANDORE,

Des deſtins la chaîne redoutable
Nous entraîne à d'éternels malheurs :
Mais l'eſpoir , à jamais ſecourable ,
De ſes mains viendra ſécher nos pleurs.
Dans nos maux il ſera des délices ,
Nous aurons de charmantes erreurs ,
Nous ſerons au bord des précipices ,
Mais l'amour les couvrira de fleurs.

Fin du cinquième & dernier Acte.

LA PRUDE,

OU

L'HOMME

AU FRANC PROCÉDÉ,

COMÉDIE

EN CINQ ACTES.

En vers de dix ſyllabes;

Imitée de l'Anglais.

PRÉFACE.

CETTE pièce eſt bien moins une traduction qu'une eſquiſſe légère de la fameuſe comédie de Wicherley, intitulée le *Plain déaler*, l'homme au franc procédé. Cette pièce a encore en Angleterre la même réputation que le Miſantrope en France. L'intrigue eſt infiniment plus compliquée, plus intéreſſante, plus chargée d'incidens; la ſatyre y eſt beaucoup plus forte & plus inſultante. Les mœurs y ſont d'une telle hardieſſe qu'on pourrait placer la ſcène dans un mauvais lieu attenant un corps de garde. La licence du tems de Charles II, étoit auſſi débordée que le fanatiſme avait été ſombre & barbare du tems de l'infortuné Charles I.

Wicherley ne fit aucune difficulté de dédier ſon *Plain déaler* à la plus fammeuſe appareilleuſe de Londres. On peut juger par la protectrice du caractère des protégés.

Croira-t-on que, chez les nations polies, le ter-

mes de gueuſe, de putain, de bordel, de rufien, de maquereau, de vérole, & de tous leurs accompagnemens, ſont prodigués dans une commédie où toute une cour très-ſpirituelle allait en foule ?

Croira-t-on que la connoiſſance la plus approfondie du cœur humain, les peintures les plus vraies & les plus brillantes, les traits d'eſprit les plus fins, ſe trouvent dans le même ouvrage ? Rien n'eſt cependant plus vrai, je ne connais point de comédie, chez les anciens ni chez les mordenes, où il y ait autant d'eſprit; mais c'eſt une ſorte d'eſprit qui s'évapore dès qu'il paſſe chez l'étranger.

Nos bienſéances qui ſont quelquefois un peu fades, ne m'ont pas permis d'imiter cette pièce dans toutes ſes parties ; il a fallu en retrancher des rôles tout entiers.

Je n'ai donc donné ici qu'une très-légere idée de la hardieſſe Anglaiſe ; & cette imitation, quoique partout voilée de gaze, eſt encore ſi forte, qu'on n'oſerait pas la repréſenter ſur la ſcène de Paris. Nous ſommes entre deux théâtres bien différens l'un de

l'autre, l'Eſpagnol & l'Anglais. Dans le premier, on repréſente Jeſus-Chriſt, des poſſédés & des diables; dans le ſecond, des cabarets, & quelque choſe de pis.

ACTEURS.

Mad. DORFISE, veuve.

Mad. BURLET, ſa couſine.

COLETTE, ſuivante de Dorfiſe.

BLANFORD, Capitaine de vaiſſeau.

DARMIN, ſon ami.

BARTOLIN, caiſſier.

Le Chevalier MONDOR.

ADINE, nièce de Darmin, déguiſée en jeune Grec.

La Scène eſt à Marſeille.

LA PRUDE

OU

LA GARDEUSE DE CASSETTE;

COMÉDIE.

ACTE PREMIER

SCENE PREMIERE.

DARMIN, ADINE.

ADINE, *habillée en Turc.* (*)

AH! mon cher oncle! ah! quel cruel voyage!
Que de dangers! quel étrange équipage!
Faut-il encor cacher ſous un turban
Mon nom, mon cœur, mon ſexe, & mon tourment?

DARMIN.

Nous arrivons : je te plains ; mais, ma nièce,

(*) Dans la pièce Anglaiſe, cette jeune perſonne s'appelle Fidelia ; elle s'eſt déguiſée en garçon, & a ſervi de page à Manly, Capitaine de vaiſſeau.

Lorſque ton père eſt mort conſul en Grèce,
Quand nous étions tous deux après ſa mort
Privés d'amis, de biens & de ſupport,
Que ta beauté, tes graces, ton jeune âge,
N'étaient pour toi qu'un funeſte avantage;
Pour comble enfin, quand un maudit Pacha
Si vivement de toi s'amouracha,
Que faire alors? ne fus-tu pas réduite
A te cacher, te maſquer, partir vîte?

ADINE.

D'autres dangers ſont préparés pour moi.

DARMIN.

Ne rougis point, ma nièce, calme toi;
Car à la hâte avec nous embarquée,
Vêtue en homme, en jeune Turc maſquée,
Tu ne pouvais, ma nièce, honnêtement
Te dépêtrer de cet accoutrement,
Prendre du ſexe & l'habit & la mine,
Devant les yeux de vingt gardes marine,
Qui tous étaient plus dangereux pour toi,
Qu'un vieux Pacha n'ayant ni foi, ni loi.
Mais par bonheur, tout s'arrange à merveille
Et nous voici débarqués dans Marſeille,
Loin des Pachas, & près de tes parens,
Chez des Français, tous fort honnêtes gens.

ADINE.

Ah! Blanfort eſt honnête homme ſans doute,
Mais que de maux tant de vertu me coûte!
Fallait-il donc avec lui revenir!

DARMIN.

Ton défunt père à lui devait t'unir ;
Et cet hymen, dans ta plus tendre enfance,
Fit autrefois sa plus douce espérance.

ADINE.

Qu'il se trompait !

DARMIN.

Blanfort à tes beaux yeux
Rendra justice en te connoissant mieux.
Peut-il long-tems se coiffer d'une prude,
Qui de tromper fait son unique étude ?

ADINE.

On la dit belle ; il l'aimera toujours ;
Il est constant.

DARMIN.

Bon ! qui l'est en amour ?

ADINE.

Je crains Dorfise.

DARMIN.

Elle est trop intrigante ;
Sa pruderie est, dit-on, trop galante ;
Son cœur est faux, ses propos médisans.
Ne crains rien d'elle ; on ne trompe qu'un tems.

ADINE.

Ce tems est long, ce tems me désespère.
Dorfise trompe ! & Dorfise a su plaire !

DARMIN.

Mais après tout, Blanfort t'est-il si cher !

ADINE.

Oui ; de ce jour, où deux vaiſſeaux d'Alger *(a)*.
Si vivement ſur les flots l'attaquèrent,
Ah ! que pour lui tous mes ſens ſe troublèrent !
Dans mes frayeurs, un ſentiment bien doux
M'intéreſſant pour lui comme pour vous ;
Et courageuſe en devenant ſi tendre,
Je ſouhaitais être homme, & le défendre.
Songez-vous bien que lui ſeul me ſauva,
Quand ſur les eaux notre vaiſſeau brûla ?
Ciel ! que j'aimai ſes vertus, ſon courage,
Qui dans mon cœur ont gravé ſon image !

DARMIN.

Oui, je conçois qu'un cœur reconnaiſſant
Pour la vertu peut avoir du penchant.
Trente ans à peine, une taille légère,
Beaux yeux, air noble, oui, ſa vertu peut plaire ;
Mais ſon humeur, & ſon auſtérité,
Ont-ils pu plaire à ta ſimplicité ?

ADINE.

Mon caractère eſt ſérieux, & j'aime
Peut-être en lui juſqu'à mes défauts même.

DARMIN.

Il hait le monde.

ADINE.

Il a, dit-on, raiſon.

(*a*) Dans l'Anglais, ce n'eſt point contre des vaiſſeaux d'Alger que le capitaine a combattu, mais contre des Hollandais.

DARMIN,

DARMIN.

Il eſt ſouvent trop confiant, trop bon ;
Et ſon humeur gâte encor ſa franchiſe.

ADINE.

De ſes défauts, le plus grand c'eſt Dorfiſe.

DARMIN.

Il eſt trop vrai. Pourquoi donc refuſer
D'ouvrir ſes yeux, de les déſabuſer,
Et de briller dans ton vrai caractère ?

ADINE.

Peut-on briller, lorſqu'on ne ſaurait plaire ?
Hélas ! du jour, que par un ſort heureux,
Deſſus ſon bord il nous reçut tous deux,
J'ai bien tremblé qu'il n'apperçût ma feinte ;
En arrivant je ſens la même crainte.

DARMIN.

Je prétendois te découvrir à lui.

ADINE.

Gardez-vous-en. Menagez mon ennui ;
Sacrifiée à Dorfiſe adorée,
Dans mon malheur, je veux être ignorée ;
Je ne veux pas qu'il connaiſſe en ce jour,
Quelle victime il immole à l'amour.

DARMIN.

Que veux-tu donc ?

ADINE.

Je veux, dès ce ſoir même,
Dans un couvent, fuir un ingrat que j'aime.

DARMIN.

Lorſque ſi vîte on ſe met en couvent,

Tout à loiſir, ma nièce, on s'en repent.
Avec le tems tout ſe fera, te dis-je.
Un ſoin plus triſte à préſent nous afflige;
Car dans l'inſtant où ce Du Gué (q) nouveau
Si noblement fit ſauter ſon vaiſſeau,
Je vis ſauter ſes biens & ma fortune:
A tous les deux la misère eſt commune.
Et cependant à Marſeille arrivés,
Remplis d'eſpoir, d'argent comptant privés,
Il faut chercher un ſecours néceſſaire.
L'amour n'eſt pas toujours la ſeule affaire.

ADINE.

Quoi, lorſqu'on aime, on pourra faire mieux?
Je n'en crois rien.

DARMIN.

Le tems ouvre les yeux.
L'amour, ma nièce, eſt aveugle à ton âge,
Non pas au mien. L'amour ſans héritage,
Triſte & confus, n'a pas l'art de charmer.
Il n'appartient qu'aux gens heureux d'aimer?

ADINE.

Vous penſez donc que dans votre détreſſe,
Pour vous, mon oncle, il n'eſt plus de maîtreſſe;
Et que d'abord votre veuve Burlet,
En vous voyant vous quittera tout net?

(a) Alluſion au célèbre *du Gué-Trouin*, l'un des grands hommes de mer qu'ait eu la Franc e

DARMIN.

Mon triſte état lui ſervirait d'excuſe.
Souvent, hélas ! c'eſt ainſi qu'on en uſe.
Mais d'autres ſoins je ſuis embarraſſé ;
L'argent me manque, & c'eſt le plus preſſé.

SCÈNE II.

BLANFORD, DARMIN, ADINE.

BLANFORD

BON de l'argent ! dans le ſiècle où nous ſommes,
C'eſt bien cela que l'on obtient des hommes.
Vive embraſſade, & fades complimens,
Propos joyeux, vains baiſers, faux ſermens,
J'en ai reçu de cette ville entière ;
Mais auſſi-tôt qu'on a ſu ma misère,
D'auprès de moi la foule a diſparu ;
Voilà le monde.

DARMIN.

Il eſt très-corrompu ;
Mais vos amis vous ont cherché peut-être ?

BLANFORD.

Oui ! des amis ! en as tu pu connaître ?
J'en ai cherché, j'ai vu force fripons,
De tous les rangs, de toutes les façons,
D'honnêtes gens, dont la molle indolence
Tranquillement nage dans l'opulence,

Blasés en tout, aussi durs que polis,
Toujours hors d'eux, ou d'eux seuls tout remplis,
Mais des cœurs droits, des ames élevées,
Que les destins n'ont jamais captivées,
Et qui se font un plaisir généreux
De rechercher un ami malheureux,
J'en connais peu; par-tout le vice abonde.
Un coffre-fort est le dieu de ce monde;
Et je voudrais, qu'ainsi que mon vaisseau,
Le genre humain fût abîmé dans l'eau.

DARMIN.

Exceptez-nous du moins de la sentence.

ADINE.

Le monde est faux, je le crois; mais je pense
Qu'il est encor un cœur digne de vous,
Fier, mais sensible, & ferme, quoique doux,
De vos destins bravant l'indigne outrage,
Vous en aimant, s'il se peut davantage.
Tendre en ses vœux, & constant dans sa foi.

BLANFORD.

Le beau présent! où le trouver?

ADINE.

Dans moi.

BLANFORD.

Dans vous! allez, jeune homme que vous êtes,
Suis-je en état d'entendre vos sornettes?
Pour plaisanter, prenez mieux votre tems.
Oui, dans ce monde, & parmi les méchans,
Je sais qu'il est encor des ames pures,
Que chériront mes tristes aventures.
Je suis heureux, dans mon sort abattu;

Dorfiſe au moins ſait aimer la vertu.

ADINE.

Ainſi, Monſieur, c'eſt de cette Dorfiſe
Que pour toujours je vois votre ame épriſe ?

BLANFORD.

Aſſurément

ADINE.

Et vous avez trouvé
En ſa conduite un mérite éprouvé ?

BLANFORD.

Oui.

DARMIN.

Feu mon frère, avant d'aller en Grèce ;
S'il m'en ſouvient, vous deſtinait ma nièce.

BLANFORD.

Feu votre frère a très-mal deſtiné ;
J'ai mieux choiſi : je ſuis déterminé
Pour la vertu, qui du monde exilée,
Chez ma Dorfiſe eſt ici rappelée.

ADINE.

Un tel mérite eſt rare, il me ſurprend,
Mais ſon bonheur me ſemble encor plus grand.

BLANFORD.

Ce jeune enfant a du bon ; & je l'aime ;
Il prend parti pour moi contre vous-même.

DARMIN.

Pas tant, peut-être. Après tout, dites-moi
Comment Dorfiſe, avec ſa bonne foi,
Avec ce goût, qui pour vous ſeul l'attire,
Depuis un an ceſſa de vous écrire ?

BLANFORD.

Voudriez-vous qu'on m'écrivit par l'air,
Et que la poſte allât en pleine mer ?
Avant ce tems, j'ai vingt fois reçu d'elle
De gros paquets, mais écrits d'un modèle....
D'un air ſi vrai, d'un eſprit ſi ſenſé ;....
Rien d'affecté, d'obſcur, d'embarraſſé :
Point d'eſprit faux ; la nature elle-même,
Le cœur y parle ; & voilà comme on aime.

DARMIN *à Adine.*

Vous pâliſſez.

BLANFORD *avec empreſſement à Adine.*

Qu'avez-vous ?

ADINE.

Moi, Monſieur ?
Un mal cruel qui me perce le cœur.

BLANFORD *à Darmin.*

Le cœur ! quel ton ! une fille à ſon âge
Serait plus forte, aurait plus de courage.
Je l'aime fort, mais je ſuis étonné,
Qu'à cet excès il ſoit efféminé.
Était-il fait pour un pareil voyage ?
Il craint la mer, les ennemis, l'orage.
Je l'ai trouvé près d'un miroir aſſis ;
Il était né pour aller à Paris,
Nous étaler ſur les bancs du théâtre
Son beau minois, dont il eſt idolâtre.
C'eſt un Narciſſe.

DARMIN.

Il en a la beauté.

BLANFORD.

Oui, mais il faut en fuir la vanité.

ADINE.

Ne craignez rien, ce n'eſt pas moi que j'aime.
Je ſuis plus près de me haïr moi-même ;
Je n'aime rien qui me reſſemble.

BLANFORD.

Enfin
C'eſt à Dorſiſe à régler mon deſtin.
Bien convaincu de ſa haute ſageſſe,
De l'épouſer je lui paſſai promeſſe ;
Je lui laiſſai mon bien même en partant.
Joyaux, billets, contrats, argent comptant.
J'ai grace au ciel ! par ma juſte franchiſe,
Confié tout, à ma chère Dorſiſe.
J'ai confié Dorſiſe & ſon deſtin,
A la vertu de monſieur Bartolin.

DARMIN.

De Bartolin, le caiſſier ?

BLANFORD.

De lui-même,
D'un bon ami, qui me chérit, que j'aime.

DARMIN, *d'un ton ironique.*

Ah, vous avez ſans doute bien choiſi ;
Toujours heureux en maîtreſſe, en ami,
Point prévenu.

BLANFORD.

Sans doute, & leur abſence
Me fait ici ſêcher d'impatience.

ADINE.

Je n'en peux plus, je sors.

BLANFORD.

Mais, qu'avez-vous ?

ADINE.

De ses malheurs chacun ressent les coups.
Les miens sont grands ; leurs traits s'appesantissent ;
Ils cesseront.... si les vôtres finissent.

(*Elle sort.*)

BLANFORD.

Je ne sais.... mais son chagrin m'a touché.

DARMIN.

Il est aimable, il vous est attaché.

BLANFORD.

J'ai le cœur bon ; & la moindre fortune
Qui me viendra, sera pour lui commune.
Dès que Dorfise avec sa bonne foi,
M'aura remis l'argent qu'elle a de moi,
J'en ferai part à votre jeune Adine.
Je lui voudrais la voix moins féminine,
Un air plus fait ; mais les soins & le tems
Forment le cœur, & l'air des jeunes gens :
Il a des mœurs, il est modeste, sage.
J'ai remarqué toujours dans le voyage,
Qu'il rougissait aux propos indécens,
Que sur mon bord tenaient nos jeunes gens.
Je vous promets de lui servir de père.

DARMIN.

Ce n'est pas là pourtant ce qu'il espère.

Mais, allons donc chez Dorfiſe à l'inſtant,
Et recevez d'elle au moins votre argent.

BLANFORD.

Bon ! le démon, qui toujours m'accompagne,
La fait reſter encor à la campagne.

DARMIN.

Et le caiſſier ?

BLANFORD.

Et le caiſſier auſſi.
Tous deux viendront, puiſque je ſuis ici.

DARMIN.

Vous penſez donc que madame Dorfiſe
Vous eſt toujours très-humblement ſoumiſe ?

BLANFORD.

Et pourquoi non ? ſi je garde ma foi.
Elle peut bien en faire autant pour moi.
Je n'ai pas eu comme vous la folie
De courtiſer une franche étourdie.

DARMIN.

Il ſe pourra que j'en ſois mépriſé ;
Et c'eſt à quoi tout homme eſt expoſé.
Et j'avoûrai qu'en ſon humeur badine,
Elle eſt bien loin de ſa ſage couſine.

BLANFORD.

Mais de ſon cœur ainſi déſemparé,
Que ferez-vous ?

DARMIN.

Moi rien ; je me tairai.
En attendant qu'à Marſeille ſe rendent

Les deux beautés de qui nos cœurs dépendent.
Fort à propos je vois venir vers nous
L'ami Mondor.

BLANFORD.

Notre ami ! dites-vous ?
Lui ? notre ami ?

DARMIN.

Sa tête eſt fort légère ;
Mais dans le fond c'eſt un bon caractère,

BLANFORD.

Détrompez-vous, cher Darmin, ſoyez ſûr
Que l'amitié veut un eſprit plus mûr ;
Allez, les fous n'aiment rien.

DARMIN.

Mais le ſage
Aime-t-il tant ?... Tirons quelque avantage
De ce fou-ci. Dans notre cas urgent,
On peut ſans doute emprunter ſon argent.

SCÈNE III.

BLANFORD, DARMIN, le Chevalier MONDOR.

Le Chevalier MONDOR,

BON JOUR, très-chers ; vous voilà donc en vie ?
C'eſt fort bien fait, j'en ai l'ame ravie.

Bon jour ! dis-moi, quel eſt ce bel enfant
Que j'ai vu là dans cet appartement ?
D'où vient-il ? était-il du voyage ?
Eſt-il Grec, Turc ? eſt-il ton fils, ton page ?
Qu'en faites-vous ? Où ſoupez-vous ce ſoir ?
A quels appas jetez-vous le mouchoir,
N'allez-vous pas vîte en poſte à Verſailles,
Faire aux commis des récits des batailles ?
Dans ce pays avez-vous un patron ?

BLANFORD.

Non.

Le Chevalier MONDOR.

Quoi, tu n'as jamais fait ta cour ?

BLANFORD.

Non.

J'ai fait ma cour ſur mer; & mes ſervices
Sont mes patrons, ſont mes ſeuls artifices;
Dans l'antichambre on ne m'a jamais vu.

Le Chevalier MONDOR.

Tu n'as auſſi jamais rien obtenu.

BLANFORD.

Rien demandé. J'attends que l'œil du maître
Sache en ſon tems tout voir, tout reconnaître.

Le Chevalier MONDOR.

Va, dans ſon tems ces nobles ſentimens
A l'hôpital mènent tout droit les gens.

DARMIN.

Nous en ſommes fort près; & notre gloire
N'a pas le ſou.

Le Chevalier MONDOR.

Je ſuis prêt à t'en croire.

DARMIN.

Le Chevalier MONDOR.

En quatre mots je dois vous confier,

DARMIN.

Que notre ami vient de faire une perte

Le Chevalier MONDOR.

Que j'ai, mon cher, fait une découverte,

DARMIN

De tout le bien,

Le Chevalier MONDOR.

D'une honnête beauté,

DARMIN.

Que ſur la mer

Le Chevalier MONDOR.

A qui ſans vanité,

DARMIN.

Il rapportait

Le Chevalier MONDOR.

Après bien du myſtère,

DARMIN.

Dans ſon vaiſſeau.

Le Chevalier MONDOR.

J'ai le bonheur de plaire!

DARMIN.

C'eſt un malheur.

Le Chevalier MONDOR.

C'eſt un plaiſir bien vif,

De

De ſubjuguer ce ſcrupule exceſſif,
Cette pudeur & ſi fière & ſi pure,
Ce précepteur, qui gronde la nature.
J'avais du goût pour la dame Burlet,
Pour ſa gaîté, ſon air bruſque & follet;
Mais c'eſt un goût plus léger qu'elle-même.

DARMIN.

J'en ſuis ravi.

Le Chevalier MONDOR.

C'eſt la prude que j'aime,
Encouragé par la difficulté,
J'ai préſenté la pomme à la fierté.

DARMIN.

La prude enfin, dont votre ame eſt épriſe;
Cette beauté ſi fière?

Le Chevalier MONDOR.

C'eſt Dorfiſe.

BLANFORD *en riant.*

Dorfiſe!.. ah! bon. Sais-tu bien devant qui
Tu parles, là?

Le Chevalier MONDOR.

Devant toi, mon ami.

BLANFORD.

Va, j'ai pitié de ton extravagance,
Cette beauté n'aura plus l'indulgence,
Je t'en réponds, de recevoir chez ſoi
Des chevaliers évantés comme toi.

Le Chevalier MONDOR.

Si fait, mon cher: la femme la moins folle

Ne ſe plaint point lorſqu'un fou la cajolle.

BLANFORD.

Cajollez moins, mon très-cher ; apprenez
Qu'à ſes vertus mes jours ſont deſtinés,
Qu'elle eſt à moi, que ſa juſte tendreſſe
De m'épouſer m'avait paſſé promeſſe,
Qu'elle m'attend pour m'unir à ſon ſort.

Le Chevalier MONDOR *en riant.*

Le beau billet qu'a là l'ami Blanford !
(*A Darmin.*)
Il a, dis-tu, beſoin dans ſa détreſſe,
D'autres billets payables en eſpèce !
Tiens, cher Darmin.

(*Il veut lui donner un porte-feuille.*)

BLANFORD, *l'arrêtant.*

Non, gardez-vous-en bien.

DARMIN.

Quoi, vous voulez ?

BLANFORD.

De lui je ne veux rien.
Quand d'emprunter on fait la grace inſigne,
C'eſt à quelqu'un qu'on daigne en croire digne ;
C'eſt d'un ami qu'on emprunte l'argent.

Le Chevalier MONDOR.

Ne ſuis-je pas ton ami ?

BLANFORD.

Non vraiment.
Plaiſant ami, dont la frivole flamme,
S'il ſe pouvoit, m'enleverait ma femme ;
Qui dès ce ſoir, avec vingt fainéans,

Va s'égayer à table à mes dépens !
Je les connois ces beaux amis du monde.

Le Chevalier MONDOR.

Ce monde-là, que ton rare esprit fronde,
Crois-moi, vaut mieux que ta mauvaise humeur.
Adieu. Je vais, du meilleur de mon cœur,
Dans le moment, chez la belle Dorfise,
Aux grands éclats rire de ta sottise.

(*Il veut s'en aller.*)

BLANFORD *l'arrêtant.*

Que dis-tu là ? mon cher Darmin ? comment ?
Elle est ici, Dorfise ?

Le Chevalier MONDOR.

Assurément.

BLANFORD.

O juste ciel !

Le Chevalier MONDOR.

Eh bien ! quelle merveille !

BLANFORD.

Dans sa maison ?

Le Chevalier MONDOR.

Oui, te dis-je, à Marseille.
Je l'ai trouvée à l'instant qui rentrait,
Et qui des champs avec hâte accourait.

BLANFORD (*à part.*)

Pour me revoir ! O ciel ! je te rends grace :
A ce seul trait tout mon malheur s'efface.
Entrons chez elle.

Le Chevalier MONDOR.

Entrons, c'est fort bien dit ;

Car plus on eſt de fous, & plus on rit.

BLANFORD. (*Il va à la porte.*)
Heurtons.

Le Chevalier MONDOR.
Frappons.

COLETTE (*en dedans de la maiſon.*)
Qui va là ?

BLANFORD.
Moi.

Le Chevalier MONDOR.
Moi-même.

SCÈNE IV.

BLANFORD, DARMIN, COLETTE, le Chevalier MONDOR.

COLETTE (*ſortant de la maiſon.*)

BLANFORD ! Darmin ! quelle ſurpriſe extrême !
Monſieur !

BLANFORD.
Colette !

COLETTE.
Hélas ! je vous ai cru
Noyé cent fois. Soyez le bien venu.

BLANFORD.
Le juſte ciel, propice à ma tendreſſe,
M'a conſervé pour revoir ta maîtreſſe.

COLETTE.
Elle ſortait tout à l'inſtant d'ici.

DARMIN.
Et ſa couſine ?

COLETTE.

Et ſa couſine auſſi.

BLANFORD.

Eh ! mais, de grace, où donc eſt-elle allée ?
Où la trouver ?

COLETTE (*faiſant une révérence de prude.*)

Elle eſt à l'aſſemblée.

BLANFORD.

Quelle aſſemblée ?

COLETTE.

Eh ! vous ne ſavez rien ?
Apprenez donc que vingt femmes de bien
Sont dans Marſeille étroitement unies,
Pour corriger nos jeunes étourdies,
Pour réformer tout le train d'aujourd'hui,
Mettre à ſa place un noble & digne ennui,
Et hautement par des ſages cabales,
De leur prochain réprimer les ſcandales ;
Et Dorfiſe eſt en tête du parti.

BLANFORD *à Darmin.*

Mais comment donc un ſi grand étourdi
Eſt-il ſouffert d'une beauté ſévère ?

DARMIN.

Chez une prude un étourdi peut plaire.

BLANFORD.

De l'aſſemblée où va-t-elle ?

COLETTE.

On ne ſait
Faire du bien ſourdement.

BLANFORD.

En ſecret!

C'eſt-là le comble. Eh ! puis-je en ſa demeure,
Pour lui parler, avoir auſſi mon heure ?

Le Chevalier MONDOR.

Va, c'eſt à moi, qu'il le faut demander;
Sans riſquer rien, je peux te l'accorder.
Tu la verras tout comme à l'ordinaire.

BLANFORD.

Reſpectez-la ; c'eſt ce qu'il vous faut faire ;
Et gardez-vous de la déſaprouver.

DARMIN.

Et ſa couſine, où peut-on la trouver ?
On m'avait dit qu'elles vivaient enſemble.

COLETTE.

Oui, mais leur goût rarement les raſſemble ;
Et la couſine, avec dix jeunes gens,
Et dix beautés, ſe donne du bon temps ;
Et d'une table, & propre & bien ſervie,
Preſque toujours vole à la comédie.
Enſuite on danſe ; ou l'on ſe met au jeu ;
Toujours chez elle & grand'chère & beau feu,
De longs ſoupers & des chanſons nouvelles,
Et des bons mots, encor plus plaiſans qu'elles ;
Glaces, liqueurs, vins vieux, gris, rouges, blancs,
Amas nouveaux de boîtes, de rubans,
Magots de Saxe, & riches bagatelles,
Qu'Hebert (*a*) invente à Paris pour les belles ;

(1) Fameux marchand de curioſités.

Le jour, la nuit, cent plaiſirs renaiſſans,
Et de médire à peine a-t-on le tems.

Le Chevalier MONDOR.

Oui, mon ami, c'eſt ainſi qu'il faut vivre.

DARMIN.

Mais pour la voir, où faudra-t-il la ſuivre?

COLETTE.

Partout, Monſieur. Car du matin au ſoir,
Dès qu'elle ſort! elle court, veut tout voir.
Il lui faudrait que le ciel par miracle
Exprès pour elle aſſemblât en ſpectacle,
Jeu, bal, toilette, & muſique & ſoupé;
Son cœur toujours eſt de tout occupé.
Vous la verrez, & ſa joyeuſe troupe,
Fort tard chez elle, & vers l'heure où l'on ſoupe.

BLANFORD.

Si vous l'aimez après ce que j'entends,
Moins qu'elle encor vous avez de bon ſens.
Peut-on chérir ce bruyant aſſemblage
De tous les goûts, qu'eut le ſexe en partage?
Il vous ſied bien dans vos triſtes ſoupirs,
De ſuivre en pleurs le char de ſes plaiſirs,
Et d'étaler les regrets d'une dupe,
Qu'un fol amour dans ſa miſère occupe.

DARMIN.

Je crois encor, duſſé-je être en erreur,
Qu'on peut unir les plaiſirs & l'honneur.
Je crois auſſi, ſoit dit ſans vous déplaire,
Que femme prude en ſa vertu ſévère,
Peut en public faire beaucoup de bien,

Mais en ſecret ſouvent ne valoir rien.

BLANFORD.

Eh bien ! tantôt nous viendrons l'un & l'autre,
Et vous verrez mon choix, & moi le vôtre.

Le Chevalier MONDOR.

Oui, revenez, & vous verrez, ma foi,
La place priſe.

BLANFORD.

Et par qui donc ?

Le Chevalier MONDOR.

Par moi.

BLANFORD.

Par toi ?

Le Chevalier MONDOR.

J'ai mis à profit ton abſence,
Et je n'ai pas à craindre ta préſence.
Va, tu verras. . . . Adieu.

SCÈNE V.

BLANFORD, DARMIN.

BLANFORD

ÇA, penſez-vous
Que d'un tel homme on puiſſe être jaloux ?

DARMIN.

Le ridicule, & la bonne fortune,
Vont bien enſemble, & la choſe eſt commune.

BLANFORD.

Quoi ? vous penſez ?

DARMIN.

Oui, ces femmes de bien
Aiment par fois les grands diſeurs de rien.
Mais permettez que j'aille un peu moi-même,
Chercher mon ſort, & ſavoir ſi l'on m'aime.

(Il ſort.)

BLANFORD *ſeul.*

Oui, hâtez-vous d'être congédié.
Hom ! le pauvre homme ! il me fait grand'pitié.
Que je te loue, ô deſtin favorable,
Qui me fais prendre une femme eſtimable !
Que dans mes maux je bénis mon retour !
Que ma raiſon augmente mon amour !
Oh ! je fuirai, je l'ai mis dans ma tête,
Le monde entier pour une femme honnête.
C'eſt trop long-tems courir, craindre, eſpérer,
Voilà le port, où je veux demeurer.
Près d'un tel bien qu'eſt-ce que tout le reſte ?
Le monde eſt fou, ridicule ou funeſte ;
Ai-je grand tort d'en être l'ennemi ?
Non, dans ce monde il n'eſt pas un ami.
Perſonne au fond à nous ne s'intéreſſe.
On eſt aimé, mais c'eſt de ſa maîtreſſe.
Tout le ſecret eſt de ſavoir choiſir.
Une coquette eſt un vrai monſtre à fuir ;
Mais une femme, & tendre, & belle, & ſage,
De la nature eſt le plus digne ouvrage.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

DORFISE, Madame BURLET, le Chevalier MONDOR.

DORFISE.

A DOUCISSEZ, Monſieur le Chevalier,
De vos diſcours l'excès trop familier.
La pureté de mes chaſtes oreilles
Ne peut ſouffrir des libertés pareilles.

Le Chevalier MONDOR (*en riant*)

Vous les aimez pourtant ces libertés ;
Vous me grondez ; mais vous les écoutez ;
Et vous n'avez, comme je puis comprendre,
Cheveux ſi courts, que pour les mieux entendre.

DORFISE.

Encor. ?

Mad. BURLET.

Eh bien, je ſuis de ſon côté ;
Vous affectez trop de ſévérité
La liberté n'eſt pas toujours licence.
On peut, je crois, entendre avec décence
De la gaîté les innocens éclats,
Ou bien ſembler ne les entendre pas.
Votre vertu, toujours un peu farouche,
Veut nous fermer & l'oreille & la bouche.

DORFISE.

Oui, l'une & l'autre ; & fermez, croyez-moi,
Votre maiſon à tous ceux que j'y voi.
Je vous l'ai dit, ils vous perdront, couſine ;
Comment ſouffrir leur troupe libertine,
Le beau Cléon, qui brillant ſans eſprit,
Rit des bons mots qu'il prétend avoir dit !
Damon, qui fait, pour vingt beautés qu'il aime ;
Vingt madrigaux plus fades que lui-même ?
Et ce robin parlant toujours de lui ?
Et ce pédant portant par-tout l'ennui ?
Et mon couſin, qui. . . . .

Le Chevalier MONDOR.

C'en eſt trop, Madame,
Chacun ſon tour ; & ſi votre belle ame
Parle du monde avec tant de bonté,
J'aurai du moins autant de charité.
Je veux ici vous tracer de mon ſtyle
En quatre mots un portrait de la ville ;
A commencer par. . . .

DORFISE.

Ah ! n'en faites rien ;
Il n'appartient qu'aux perſonnes de bien,
Me châtier, de gourmander le vice.
C'eſt à mes yeux une horrible injuſtice,
Qu'un libertin ſatyriſe aujourd'hui
D'autres mondains, moins vicieux que lui.
Lorſque j'en veux à l'humaine nature,
C'eſt zèle, honneur, & vertu toute pure,
Dégoût du monde. Ah Dieu ! que je le hais,
Ce monde infame !

Mad. BURLET.

Il a quelques attraits.

DORFISE.

Pour vous, hélas ! & pour votre ruine.

Mad. BURLET.

N'en a-t-il point un peu pour vous, couſine ?
Haïſſez-vous ce monde ?

DORFISE.

Horriblement.

Le Chevalier MONDOR.

Tous les plaiſirs ?

DORFISE.

Épouvantablement.

Mad. BURLET.

Le jeu ? le bal ?

Le Chevalier MONDOR.

La muſique ? la table ;

DORFISE.

Ce ſont, ma chère, inventions du diable.

Mad. BURLET.

Mais la parure & les ajuſtemens ?
Vous m'avoûrez.....

DORFISE.

Ah ! quels vains ornemens !
Si vous ſaviez à quel point je regrette
Tous les inſtans perdus à ma toilette !
Je fuis toujours le plaiſir de me voir :
Mon œil bleſſé craint l'aſpect d'un miroir.

Mad. BURLET.

Mais cependant, ma ſévère Dorfiſe,

Vous

Vous me ſemblez bien coiffée & bien miſe :

DORFISE.

Bien ?

Le Chevalier MONDOR

Du grand bien.

DORFISE.

Avec ſimplicité.

Le Chevalier MONDOR.

Mais avec goût.

Mad. BURLET.

Votre ſage beauté,

Quoiqu'elle en diſe, eſt fort aiſe de plaire.

DORFISE.

Moi ? juſte ciel !

Mad. BURLET.

Parlez-moi ſans myſtère.

Je crois, ma foi, que ta ſévérité

A quelque goût pour ce jeune éventé.

Il n'eſt pas mal fait,

(En montrant Mondor.)

Le Chevalier MONDOR.

Ah!

Mad. BURLET.

C'eſt un jeune homme ;

Fort beau, fort riche.

Le Chevalier MONDOR.

Ah !

DORFISE.

Ce diſcours m'aſſomme.

Vous propoſez l'abomination !

Un beau jeune homme eſt mon averſion,
Un beau jeune homme ! ah ! fi !

Le Chevalier MONDOR.

Ma foi, Madame,
Pour vous & moi j'en ſuis fâché dans l'ame.
Mais ce Blanford, qui revient ſans vaiſſeau,
Eſt-il ſi riche, & ſi jeune, & ſi beau ?

DORFISE.

Il eſt ici ? quoi Blanford ?

Le Chevalier MONDOR.

Oui, ſans doute,

COLETTE *(entrant avec précipitation.)*

Hélas ! je viens pour vous apprendre....

DORFISE *(à Colette à l'oreille.)*

Écoute.

Mad. BURLET.

Comment ?

DORFISE *(au Chevalier Mondor.)*

Depuis qu'il prit de moi congé,
De ſes défauts je l'ai cru corrigé,
Je l'ai cru mort.

Le Chevalier MONDOR.

Il vit ; & le corſaire
Veut me couler à fond, & croit vous plaire.

DORFISE *(en ſe retournant vers Colette.)*

Colette, hélas ?

COLETTE.

Hélas !

DORFISE.

Ah ! Chevalier,

Pourriez-vous point ſur mer le renvoyer?

Le Chevalier MONDOR.

De tout mon cœur.

Mad. BURLET.

Sait-on quelque nouvelle
De ce Darmin, ſon ami ſi fidelle?
Viendra-t-il point?

Le Chevalier MONDOR.

Il eſt venu; Blanford
L'a raccroché dans je ne ſais quel port.
Ils ont ſur mer donné, je crois, bataille,
Et ſont ici n'ayant ni ſou ni maille.
Mais avec lui Blanford a ramené
Un petit Grec plus joli, mieux tourné....

DORFISE.

Eh! oui, vraiment. Je penſe tout à l'heure,
Que je l'ai vu tout près de ma démeure:
De grand. yeux noirs?

Le Chevalier MONDOR.

Oui.

DORFISE.

Doux, tendres, touchans?
Un teint de roſe?

Le Chevalier MONDOR.

Oui.

DORFISE (*en s'animant un peu.*)

Des cheveux, des dents,
L'air noble, fin?

Le Chevalier MONDOR.

C'eſt une créature,

Qu'à ſon plaiſir façonna la nature.

DORFISE.

S'il a des mœurs, s'il eſt ſage, bien né,
Je veux par vous qu'il me ſoit amené....
Quoiqu'il ſoit jeune.

Mad. BURLET.

Et moi, je veux ſur l'heure;
Que de Darmin l'on cherche la demeure.
Allez, la Fleur; trouvez-le, & lui portez
Trois cens louis, que je crois bien comptés;
(*Elle donne une bourſe à la Fleur, qui eſt derriere elle.*)
Et qu'à ſouper Blanford & lui ſe rendent.
Depuis long-tems tous nos amis l'attendent,
Et moi plus qu'eux. Je n'ai jamais connu
De naturel plus doux, plus ingénu:
J'aime ſur-tout ſa complaiſance aimable,
Et ſa vertu liante & ſociable.

DORFISE.

Eh bien, Blanford n'eſt pas de cette humeur;
Il eſt ſi ſérieux!

Le Chevalier MONDOR.

Si plein d'aigreur!

DORFISE.

Oui, ſi jaloux....

Le Chevalier MONDOR (*interrompant bruſquement.*)

Cauſtique.

DORFISE.

Il eſt....

Le Chevalier MONDOR.

Sans doute.

DORFISE.

Laiſſez-moi donc parler ; il eſt....

Le Chevalier MONDOR.

J'écoute.

DORFISE.

Il eſt enfin fort dangereux pour moi.

Mad. BURLET.

On dit qu'il a très-bien ſervi le roi,
Qu'il s'eſt ſur mer diſtingué dans la guerre.

DORFISE.

Oui, mais qu'il eſt incommode ſur terre ! (a)

Le Chevalier MONDOR.

Il eſt encor....

DORFISE.

Oui.

Le Chevalier MONDOR.

Ces marins d'ailleurs
Ont preſque tous de ſi vilaines mœurs.

(a) Il y a dans l'anglais.

Vous m'avouerez qu'il a une belle phyſionomie. un air mâle. Oui, il reſſemble à un Sarrazin peint ſur l'enſeigne d'un cabaret.

Il a du courage. Comme le bourreau, il tuera un homme qui aura les mains liées, il n'a que de la cruauté, ce qui ne reſſemble pas plus au courage que ſa médiſance continuelle ne reſſemble à de l'eſprit.

DORFISE.

Oui.

Mad. BURLET.

Mais on dit qu'autrefois vos promeſſes
De quelque eſpoir ont flatté ſes tendreſſes ?

DORFISE.

Depuis ce tems j'ai par excès d'ennui,
Quitté le monde à commencer par lui.
Le monde & lui me rendent ſi craintive.

SCÈNE II.

DORFISE, Mad. BURLET, le Chevalier MONDOR, COLETTE.

COLETTE.

MADAME!

DORFISE.

Eh bien!

COLETTE.

Monſieur Blanford arrive.

DORFISE.

Ciel!...

Mad. BURLET.

Darmin eſt avec lui ?

COLETTE.

Madame, oui.

Mad. BURLET.

J'en ai le cœur tout à fait réjoui.

DORFISE.

Et moi, je sens une douleur profonde ;
Je me retire, & je veux fuir le monde.

Le Chevalier MONDOR.

Avec moi donc ?

DORFISE.

Non, s'il vous plaît, sans vous.

(Elle sort.)

SCÈNE III.

Mad. BURLET, BLANFORD, DARMIN, le Chevalier MONDOR, ADINE.

DARMIN *(à Mad. Burlet.)*

MADAME, enfin, souffrez qu'à vos genoux....

Mad. BURLET *(courant au devant de Darmin.)*

Mon cher Darmin, venez, j'ai fait partie
D'aller au bal après la comédie ;
Nous causerons ; mon carosse est là-bas.
(A Blanford.)
Et vous, Rigris, y viendrez-vous ?

BLANFORD.

Non pas.
Je viens ici pour chose sérieuse.
Allez, courez, troupe folle & joyeuse ;
Faites semblant d'avoir bien du plaisir,
Fatiguez bien votre inquiet loisir.
(Au jeune Adine.)

Et nous, jeune homme, allons trouver Dorfiſe.

(Mad. Burlet ſort avec le Chevalier & Darmin, qui lui donnent chacun la main, & Blanford continue.)

SCÈNE IV.

BLANFORD, ADINE, COLETTE.

BLANFORD.

VOYONS une ame au ſeul devoir ſoumiſe
Qui pour moi ſeul, par un ſage retour,
Renonce au monde en faveur de l'amour;
Et qui ſait joindre à cette ardeur flatteuſe
Une vertu modeſte & ſcrupuleuſe.
Méritez bien de lui plaire.

ADINE.

Avec ſoin
De ſa vertu je veux être témoin;
En la voyant je peux beaucoup m'inſtruire.

BLANFORD.

C'eſt très-bien dit; je prétends vous conduire.
En vous voyant du monde abandonné,
Je trouve un fils que le ſort m'a donné.
Sans vous aimer on ne peut vous connaître.
Vous êtes né trop flexible peut-être;
Rien ne ſera plus utile pour vous,
Que de hanter un eſprit ſage & doux,

Dont le commerce en votre ame affermiſſe
L'honnêteté, l'amour de la juſtice ;
Sans vous ôter certain charme flatteur,
Que je ſens bien qui manque à mon humeur.
Une beauté qui n'a rien de frivole,
Eſt pour votre âge une excellente école ;
L'eſprit s'y forme : on y règle ſon cœur ;
Sa maiſon eſt le temple de l'honneur.

ADINE.

Eh bien ! allons avec vous dans ce temple ;
Mais je ſuivrai bien mal ſon rare exemple,
Soyez-en sûr.

BLANFORD.

Et pourquoi ?

ADINE.

J'aurais pu
Auprès de vous mieux goûter la vertu ;
Quoique la forme en ſoit un peu ſévère,
Le fond m'en charme ; & vous m'avez ſu plaire ;
Mais pour Dorfiſe. . . .

BLANFORD (*en allant à la porte de Dorfiſe.*)

Ah ! c'eſt trop ſe flatter,
Que de vouloir tout d'un coup l'imiter ;
Mais croyez-moi, ſi l'honneur vous domine,
Voyez Dorfiſe & fuyez ſa couſine.

(*Il veut entrer.*)

COLETTE (*ſortant de la maiſon, & refermant la porte.*)

(*Il heurte.*)

On n'entre point, Monſieur.

BLANFORD.

Moi !

COLETTE.

Non.

BLANFORD.

Comment ?

Moi refuſé ?

COLETTE.

Dans ſon appartement
Pour quelque tems Madame eſt en retraite.

BLANFORD.

J'admire fort cette vertu parfaite ;
Mais j'entrerai.

COLETTE.

Mais, Monſieur, écoutez.

BLANFORD.

Sans écouter, entrons vîte.

(*Il entre.*)

COLETTE.

Arrêtez.

ADINE.

Hélas ! ſuivons, & voyons quelle iſſue
Aura pour moi cette étrange entrevue.

SCÈNE V.

COLETTE *ſeule.*

IL va la voir : il va découvrir tout.
Je meurs de peur ; ma maîtreſſe eſt à bout.
Ah ! ma maîtreſſe, avoir eu le courage
De ſtipuler ce ſecret mariage !
De vous donner un caiſſier Bartolin !
Eh ! que dira notre public malin ?
O ! que la femme eſt d'une étrange eſpèce !
Et l'homme auſſi... Quel excès de faibleſſe ?
Madame eſt folle, avec ſon air calin ;
Elle ſe trompe, & trompe ſon prochain,
Paſſe ſon tems, après mille mépriſes,
A réparer avec art ſes ſottiſes
Le goût l'emporte, & puis on voudrait bien
Ménager tout, & l'on ne garde rien.
Maudit retour, & maudite aventure
Comment Blanford prendra-t-il ſon injure ?
Dans la maiſon voici donc trois maris ;
Deux ſont promis, & l'autre eſt, je crois, pris.
Femme en tel cas ne ſait auquel entendre.

SCÈNE VI.

DORFISE, COLETTE.

COLETTE.

MADAME, eh bien ! quel parti faut-il prendre ?

DORFISE.

Va, ne crains rien ; on ſait l'art d'éblouir,
De differer, pour ſe faire chérir.
L'homme ſe mène aiſément ; ſes faibleſſes
Font notre force, & ſervent nos adreſſes.
On s'eſt tiré du pas plus dangereux.
J'ai fait finir cet entretien fâcheux.
Adroitement je fais à la campagne
Courir notre homme (& le Ciel l'accompagne !)
Chez Bartholin ſon ancien confident,
Qui pourra bien lui compter quelque argent.
J'aurai du temps, il ſuffit.

COLETTE.

Ah ! le diable
Vous fit ſigner ce contrat déteſtable !
Qui vous, Madame, avoir un Bartholin ?

DORFISE.

Eh ! mon enfant ! le diable eſt bien malin.
Ce gros caiſſier m'a tant perſécutée.
Le cœur ſe gagne ; on tente, on eſt tentée.
Tu ſais qu'un jour on nous dit que Blanford
Ne viendrait plus.

COLETTE.

COLETTE.

Parce qu'il était mort.

DORFISE.

Je me voyais ſans appui, ſans richeſſe,
Faible ſur-tout ; car tout vient de faibleſſe.
L'étoile eſt forte, & c'eſt ſouvent le lot
De la beauté, d'épouſer un magot.
Mon cœur était à des épreuves rudes.

COLETTE.

Il eſt des tems dangereux pour les prudes.
Mais à l'amour devant ſacrifier,
Vous auriez dû prendre le Chevalier ;
Il eſt joli.

DORFISE.

Je voulais du myſtère :
Je n'aime pas d'ailleurs ſon caractère ;
Je le ménage ; il eſt mon complaiſant,
Mon émiſſaire, & c'eſt lui qui répand,
Par ſon habit & ſa folie utile ;
Les bruits qu'il faut qu'on ſème par la ville.

COLETTE.

Mais Bartolin eſt ſi vilain.

DORFISE.

Oui, mais.....

COLETTE.

Et ſon eſprit n'a guère plus d'attraits.

DORFISE.

Oui, mais ....

COLETTE.

Quoi, mais !

DORFISE.

Le deſtin, le caprice.
Mon triſte état, quelque peu d'avarice,
L'occaſion, je . . . je me réſignai,
Je devins folle ; en un mot je ſignai.
Du bon Blanford je gardais la caſſette.
D'un peu d'argent mon amitié diſcrette
Fit quelques dons par charité pour lui
Eh ! qui croyait que Blanford aujourd'hui,
Après deux ans gardant ſa vieille flamme,
Viendrait chercher ſa caſſette & ſa femme ?

COLETTE.

Chacun diſait ici qu'il était mort ;
Il ne l'eſt point ; lui ſeul eſt dans ſon tort.

DORFISE (*reprenant l'air de prude.*)

Ah ! puiſqu'il vit, je lui rendrai ſans peine
Tous ſes bijoux, hélas ! qu'il les reprenne.
Mais Bartolin, qui les croyait à moi,
Me les garda, les prit de bonne foi,
Les croit à lui, les conſerve, les aime,
En eſt jaloux autant que de moi-même.

COLETTE.

Je le crois bien.

DORFISE.

Maris, vertu, bijoux,
J'ai dans l'eſprit de vous accorder tous.

SCÈNE VII.

Le Chevalier MONDOR, ADINE, DORFISE.

Le Chevalier MONDOR.

CHASSERONS-NOUS ce rival plein de gloire,
Qui me mépriſe, & s'en fait tant accroire ?

ADINE (*arrivant dans le fond à pas lents, tandis que le Chevalier entrait bruſquement*)

Écoutons bien.

Le Chevalier MONDOR.

Il faut me rendre heureux ;
Il faut punir ſon air avantageux.
Je ſuis à vous, avec plaiſir je laiſſe
Au vieux Darmin ſa petite maîtreſſe.
A le troubler on n'a que de l'ennui ;
On perd ſa peine à ſe mocquer de lui.
C'eſt ce Blanford, c'eſt ſa vertu ſévère,
Sa gravité, qu'il faut qu'on déſeſpère.
Il croit qu'on doit ne lui refuſer rien,
Par la raiſon qu'il eſt homme de bien.
Ces gens de bien me mettent à la gêne.
Ils vous feront périr d'ennui, ma reine.

DORFISE (*d'un air modeſte & ſévère, après avoir regardé Adine.*)

Vous vous mocquez ! J'ai pour Monſieur Blanford
Un vrai reſpect, & je l'eſtime fort.

Le Chevalier MONDOR.

Il eſt de ceux qu'on eſtime & qu'on berne,
Eſt-il pas vrai ?

ADINE (*à part.*)

Que ceci me conſterne !
Elle eſt conſtante, elle a de la vertu !
Tout me confond ; elle aime, ah ! qui l'eût cru ?

DORFISE.

Que dit-il là ?

ADINE (*à part.*)

Quoi Dorfiſe eſt fidelle ?
Et pour combler mon malheur, elle eſt belle.

DORFISE (*au Chevalier, après avoir regardé Adine.*)

Il dit que je ſuis belle.

Le Chevalier MONDOR.

Il n'a pas tort ;
Mais il commence à m'importuner fort.
Allez ; l'enfant, j'ai des ſecrets à dire
A cette dame.

ADINE.

Hélas, je me retire.

DORFISE (*au Chevalier.*)

Vous vous moquez.
(*A Adine.*)
Reſtez, reſtez ici.
(*Au Chevalier.*)
Oſez-vous bien le renvoyer ainſi :
(*A Adine.*)
Approchez-vous : peu s'en faut qu'il ne pleure :

'aimable enfant ! je prétends qu'il demeure.
Avec Blanford il eſt chez moi venu ;
Dès ce moment ſon naturel m'a plu.

Le Chevalier MONDOR.

Eh ! laiſſez là ſon naturel, Madame.
De ce Blanford vous haïſſez la flamme ;
Vous m'avez dit qu'il eſt brutal, jaloux.

DORFISE (*fiérement.*)

Je n'ai rien dit.

(*A Adine.*)

Çà, quel âge avez-vous ?

ADINE.

J'ai dix-huit ans.

DORFISE.

Cette tendre jeuneſſe
A grand beſoin du frein de la ſageſſe.
L'exemple entraîne ; & le vice eſt charmant ;
L'occaſion s'offre ſi fréquemment !
Un ſeul coup d'œil perd de ſi belles ames !
Défiez-vous de vous-même, & des femmes ;
Prenez bien garde au ſouffle empoiſonneur,
Qui des vertus flétrit l'aimable fleur.

Le Chevalier MONDOR.

Que ſa fleur ſoit, ou ne ſoit pas flétrie,
Mêlez-vous moins de ſa fleur, je vous prie
Et m'écoutez.

DORFISE.

Mon Dieu ! point de courroux ;
Son innocence a des charmes ſi doux !

Le Chevalier MONDOR.

C'eſt un enfant.

DORFISE (*s'approchant d'Adine.*)

Çà, dites-moi, jeune homme,
D'où vous venez, & comment on vous nomme?

ADINE.

J'ai nom Adine; en Grèce je ſuis né;
Avec Darmin Blanford m'a ramené.

DORFISE.

Qu'il a bien fait!

Le Chevalier MONDOR.

Quelle humeur curieuſe!
Quoi! je vous peins mon ardeur amoureuſe,
Et vous parlez encor à cet enfant?
Vous m'oubliez pour lui.

DORFISE (*doucement.*)

Paix, imprudent.

SCÈNE VIII.

DORFISE, le Chevalier MONDOR, ADINE, COLETTE.

COLETTE.

MADAME.

DORFISE.

Eh bien?

COLETTE.

Vous êtes attendue
A l'aſſemblée.

DORFISE.

Oui, j'y ſerai rendue
Dans peu de tems.

Le Chevalier MONDOR.

Quel meſſage ennuyeux !
Quand nous ſerons aſſemblés tous les deux,
Nous caſſerons pour jamais, je vous prie,
Ces rendez-vous de fade pruderie,
Ces comités, ces conſpirations
Contre les goûts, contre les paſſions.
Il vous ſied mal, jeune encor, belle, & fraîche,
D'aller crier d'un ton de pigrièche,
Contre les ris, les jeux & les amours,
De blaſphêmer ces dieux de vos beaux jours.
Dans des réduits peuplés de vieilles ombres,
Que vous voyez, dans leurs cabales ſombres,
Se lamenter ſans goſier & ſans dents,
Dans leurs tombeaux, des plaiſirs des vivants.
Je vais, je vais de ces ſempiternelles
Tout de ce pas égayer les cervelles;
En leur donnant à toutes leur paquet,
Par cent bons mots étouffer leur caquet.

DORFISE.

Gardez-vous bien d'aller me compromettre,
Cher Chevalier, je ne puis le permettre.
N'allez point là.

Le Chevalier MONDOR.

Mais j'y cours à l'inſtant,
Vous annoncer.

(Il ſort.)

DORFISE.

Ah quel extravagant

(*Au jeune Adine.*)

Allez, mon fils, gardez-vous, à votre âge,
D'un pareil fou; soyez discret & sage.
Mes complimens à Blanford.... l'œil touchant!

ADINE (*se retournant.*)

Quoi?

DORFISE.

Le beau teint! l'air ingénieu, charmant,
Et vertueux!... Je veux que par la suite
Dans mon loisir vous me rendiez visite.

ADINE.

Je vous ferai ma cour assidûment.
Adieu, Madame.

DORFISE.

Adieu, mon bel enfant.

ADINE.

Hélas! j'éprouve un embarras extrême.
Le trahit-on? je l'ignore, mais j'aime.

SCÈNE IX.

DORFISE, COLETTE.

DORFISE (*revenant, conduisant de l'œil Adine qui la regarde*)

J'AIME, dit-il, quel mot! Ce beau garçon
Déjà pour moi sent de la passion:
Il parle seul, me regarde, s'arrête;
Et je crains fort d'avoir tourné sa tête.

COLETTE.

Avec tendreſſe il lorgne vos appas.

DORFISE.

Eſt-ce ma faute ? ah ! je n'y conſens pas.

COLETTE.

Je le crois bien ; le péril eſt trop proche :
Du bon Blanford je crains pour vous l'approche,
Je crains ſur-tout le courroux impoli
De Bartolin.

DORFISE *(en ſoupirant.)*

Que ce Turc eſt joli !
Le crois-tu Turc ? crois-tu qu'un infidelle
Ait l'air ſi doux, la figure ſi belle ?
Je crois, pour moi, qu'il ſe convertira.

COLETTE.

Je crois, pour moi, que dès qu'on apprendra
Qu'à Bartolin vous êtes mariée,
Votre vertu ſera fort décriée ;
Ce petit Turc de peu vous ſervira ;
Terriblement Blanford éclatera.

DORFISE.

Va, ne crains rien.

COLETTE.

J'ai dans votre prudence
Depuis long-tems entière confiance :
Mais Bartolin eſt un brutal jaloux ;
Et c'eſt bien pis, Madame, il eſt époux.
Le cas eſt triſte, il a peu de ſemblables.
Ces deux rivaux ſeraient fort intraitables.

DORFISE

Je prétends bien les éviter tous deux,
J'aime la paix, c'eſt l'objet de mes vœux,
C'eſt mon devoir, il faut en conſcience
Prévoir le mal, fuir toute violence,
Et prévenir le mal qui ſurviendrait,
Si mon état trop tôt ſe découvrait.
J'ai des amis, gens de bien, de mérite.

COLETTE.

Prenez conſeil d'eux.

DORFISE.

Ah oui, prenons vîte.

COLETTE

Et bien de qui !

DORFISE

Mais...de cet étranger,
De ce petit.... là.... tu m'y fais ſonger,

COLETTE.

Lui, des conſeils ? Lui, Madame, à ſon âge ?
Sans barbe encor ?

DORFISE

Il me paraît fort ſage.
Et s'il eſt tel, il le faut écouter.
Les jeunes gens ſont bons à conſulter.
Il me pourrait procurer des lumières,
Qui donneraient du jour à mes affaires.
Et tu ſens bien, qu'il faut parler d'abord
Au jeune ami du bon monſieur Blanford.

COLETTE.

Oui, lui parler parait fort néceſſaire.

DORFISE (*tendrement & d'un air embarrassé.*)
Et comme à table on parle mieux d'affaires,
Conviendrait-il qu'avec discretion,
Il vint dîner avec moi ?

COLETTE.

Tout de bon !
Vous, qui craignez si fort la médisance ?

DORFISE (*d'un air fier.*)
Je ne crains rien ; je fais comme je pense.
Quand on a fait sa réputation,
On est tranquille à l'abri de son nom.
Tout le parti prend en main notre cause,
Crie avec nous.

COLETTE.

Oui, mais le monde cause.

DORFISE.

Eh bien, cédons à ce monde méchant ;
Sacrifions un dîner innocent ;
N'aiguisons point leur langue libertine.
Je ne veux plus parler au jeune Adine :
Je ne veux point le revoir. . . . Cependant
Que peut-on dire, après tout, d'un enfant ?
A la sagesse ajoutons l'apparence,
Le décorum, l'exacte bienséance.
De ma cousine il faut prendre le nom,
Et le prier de sa part....

COLETTE.

Pourquoi non ?
C'est très-bien dit ; une femme mondaine
N'a rien à perdre ; on peut, sans être en peine ;

Deſſous ſon nom mettre dix billets doux,
Autant d'amans, autant de rendez-vous.
Quand on la cite, on n'offenſe perſonne;
Nul n'en rougit, & nul ne s'en étonne.
Mais par haſard, quand des femmes de bien
Font une chûte, il faut la cacher bien.

DORFISE.

Des chûtes? moi? Je n'ai dans cette affaire,
Graces au ciel, nul reproche à me faire.
J'ai ſigné; mais je ne ſuis point enfin
Abſolument medame Bartolin.
On a des droits; & c'eſt tout: & peut-être
On va bientôt ſe délivrer d'un maître.
J'ai dans ma tête un deſſein très-prudent,
Si ce beau Turc a pour moi du penchant,
C'en eſt aſſez; tout ira bien, s'il m'aime.
Je ſuis encor maîtreſſe de moi-même;
Heureuſement, je puis tout terminer.
Va-t'en prier ce jeune homme à dîner.
Eſt-ce un grand mal que d'avoir à ſa table
Avec décence un jeune homme eſtimable,
Un cœur tout neuf, un air frais & vermeil,
Et qui nous peut donner un bon conſeil.

COLETTE.

Un bon conſeil! eh rien n'eſt plus louable;
Accompliſſons cette œuvre charitable.

Fin du ſecond Acte.

ACTE

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

DORFISE, COLETTE.

DORFISE.

Est-ce point lui ! Que je ſuis inquiette !
On frappe, il vient. Colette, hola ! Colette,
C'eſt lui ; c'eſt lui.

COLETTE.

Non, c'eſt le Chevalier,
Que loin d'ici je viens de renvoyer ;
Cet étourdi, qui court, ſaute, ſemille,
Sort, rentre, va, vient, rit, parle, frétille ;
Il veut dîner tête à tête avec vous ;
Je l'ai chaſſé d'un air entre aigre & doux.

DORFISE.

A ma couſine il faut qu'on le renvoie,
Ah ! que je hais leur inſipide joie !
Que leur babil eſt un trouble importun !
Chaſſez-les moi.

COLETTE.

Chut, chut, j'entends quelqu'un.

DORFISE.

Ah ! C'eſt mon Grec.

J'admire en vous un si beau naturel.

ADINE.

C'eſt un penchant bien doux, mais bien cruel.

DORFISE.

Que dites-vous? La charmante jeuneſſe
Doit éprouver une honnête tendreſſe.
Par de ſaints nœuds il faut qu'on ſoit lié;
Et la vertu n'eſt rien ſans l'amitié.

ADINE.

Ah! s'il eſt vrai qu'un naturel ſenſible
De la vertu ſoit la marque infaillible,
J'oſe vous dire ici, ſans vanité,
Que je me pique un peu de probité.

DORFISE.

Mon bel enfant, je me crois deſtinée
A cultiver une ame ſi bien née.
Plus d'une femme a cherché vainement
Un ami tendre, auſſi vif que prudent,
Qui poſſédât les graces du jeune âge,
Sans en avoir l'empreſſement volage;
Et je me trompe; à votre air tendre & doux,
Ou tout cela paraît uni dans vous.
Par quel bonheur une telle merveille
Se trouve-t-elle aujourd'hui dans Marſeille?

(*Elle approche ſon fauteuil.*)

ADINE.

J'étais en Grèce, & le brave Blanford
En ce pays me paſſa ſur ſon bord.
Je vous l'ai dit deux fois.

DORFISE.

Une troisième
A mon oreille est un plaisir extrême.
Mais dites-moi, pourquoi ce front charmant,
Et si Français, est coiffé d'un turban ?
Seriez-vous Turc ?

ADINE.

La Grèce est ma patrie.

DORFISE.

Qui l'aurait cru ? la Grèce est en Turquie ?
Que votre accent, que ce ton grec est doux
Que je voudrais parler Grec avec vous !
Que vous avez la mine aimable & vive
D'un vrai Français, & sa grace naïve !
Que la nature entre nous se méprit,
Quand par malheur un Grec elle vous fit !
Que je bénis, Monsieur, la Providence,
Qui vous a fait aborder en Provence !

ADINE.

Hélas ! j'y suis, & c'est pour mon malheur.

DORFISE.

Vous malheureux !

ADINE.

Je le suis par mon cœur.

DORFISE.

Ah ! c'est le cœur qui fait tout dans le monde ;
Le bien, le mal, sur le cœur tout se fonde ;
Et c'est aussi ce qui fait mon tourment.
Vous avez donc pris quelque engagement ?

ADINE.

Eh ! oui, Madame. Une femme intriguante
A désolé ma jeuneſſe imprudente :
Comme ſon teint, ſon cœur eſt plein de fard ;
Elle eſt hardie, & pourtant pleine d'art ;
Et j'ai ſenti d'autant plus ſes malices,
Que la vertu ſert de maſque à ſes vices.
Ah ! que je ſouffre, & qu'il me ſemble dur,
Qu'un cœur ſi faux gouverne un cœur trop pur !

DORFISE.

Voyez la maſque ! une femme infidelle !
Puniſſons-la, mon fils ; ça quelle eſt-elle ?
De quel pays ? quel eſt ſon ſang ? ſon nom ?

ADINE.

Ah ! je ne puis le dire.

DORFISE.

Comment donc ?
Vous poſſédez auſſi l'art de vous taire !
Ah ! vous avez tous les talens de plaire.
Jeune & diſcret ! je vais moi m'expliquer.
Si quelque jour, pour vous bien dépiquer
De la guenon qui fit votre conquête,
On vous offrait une perſonne honnête,
Riche, eſtimée, & ſur-tout poſſédant
Un cœur tout neuf, mais ſolide & conſtant,
Tel qu'il en eſt très-peu dans la Turquie,
Et moins encor, je crois, dans ma patrie ;
Que diriez-vous ? que vous en ſemblerait ?

ADINE.

Mais.... je dirais que l'on me tromperait.

DORFISE.

Ah ! c'eſt trop loin pouſſer la défiance.
Ayez, mon fils, un peu plus d'aſſurance.

ADINE.

Pardonnez-moi ; mais les cœurs malheureux
Vous le ſavez, ſont un peu ſoupçonneux.

DORFISE.

Eh ! quels ſoupçons avez-vous par exemple ;
Quand je vous parle, & que je vous contemple ?

ADINE.

J'ai des ſoupçons, que vous avez deſſein
De m'éprouver.

DORFISE (*en s'écriant.*)

Ah le petit malin !
Qu'il eſt ruſé ſous cet air d'innocence !
C'eſt l'amour même au ſortir de l'enfance.
Allez-vous-en. Le danger eſt trop grand.
Je ne veux plus vous voir abſolument.

ADINE.

Vous me chaſſez ; il faut que je vous quitte.

DORFISE.

C'eſt obéir à mon ordre un peu vîte.
Là, revenez. Mon eſtime eſt au point,
Que contre vous je ne me fâche point.
N'abuſez pas de mon eſtime extrême.

ADINE.

Vous eſtimez monſieur Blanford de même.
Eſtime-t-on deux hommes à la fois ?

DORFISE.

Oh ! non, jamais ; & les aimables loix

De la raiſon, de la tendreſſe ſage,
Font qu'on ſuccede, & non pas qu'on partage.
Vous apprendrez à vivre auprès de moi.

ADINE.

J'apprends beaucoup par tout ce que je vois.

DORFISE.

Lorſque le ciel, mon fils, forme une belle,
Il fait d'abord un homme exprès pour elle;
Nous le cherchons long-tems avec raiſon;
On fait vingt choix avant d'en faire un bon.
On ſuit une ombre; au haſard on s'éprouve;
Toujours on cherche, & rarement on trouve.
L'inſtinct ſécret vole après le vrai bien.....
(*Vivement & tendrement.*)
Quand on vous trouve, il ne faut chercher rien.

ADINE.

Si vous ſaviez ce que j'ai l'honneur d'être,
Vous changeriez d'opinion peut-être.

DORFISE.

Eh! point du tout.

ADINE.

Peu digne de vos ſoins,
Connu de vous, vous m'eſtimeriez moins,
Et nous ſerions attrapés l'un & l'autre.

DORFISE.

Attrapés! vous! quelle idée eſt la vôtre?
Mon bel enfant, je prétends..... Ah! pourquoi
Venir ſi-tôt m'interrompre? .. Eh, c'eſt toi!

SCÈNE III.

COLETTE, DORFISE, ADINE.

COLETTE (*avec empreſſement.*)

TRÈS-IMPORTUNE, & très-triſte de l'être ;
Mais un quidam plus importun peut-être,
S'en va venir ; c'eſt monſieur Bartholin.

DORFISE.

Le prétendu ? je l'attendais demain ;
Il m'a trompée ; il revient, le barbare ?

COLETTE.

Le contre-tems eſt encor plus biſarre.
Ce chevalier, le roi des étourdis,
Méconnoiſſant le patron du logis,
Cauſe avec lui, plaiſante, s'évertue,
Et le retient malgré lui dans la rue.

DORFISE.

Tant mieux, ô ciel !

COLETTE.

Point, Madame, tant pis ;
Car l'indiſcret, comme je vous le dis,
Ne ſachant pas quel eſt le perſonnage,
Crie hautement, lui riant au viſage,
Que nul chez vous n'entrera d'aujourd'hui,
Que tout le monde eſt exclus comme lui,
Que Bartolin n'eſt rien qu'un trouble-fête,

Et qu'à préſent, dans un doux tête à tête,
Madame au fond de ſon appartement,
Loin du grand monde, eſt vertueuſement.
Le Bartolin, que le dépit tranſporte,
Prétend qu'il va faire enfoncer la porte.
Le chevalier, toujours d'un ton railleur,
Crêve de rire, & l'autre de douleur.

DORFISE.

Et moi de crainte. Ah! Colette, que faire?
Où nous fourrer?

ADINE.

Quel eſt donc ce myſtère?

DORFISE.

Ce myſtère eſt que vous êtes perdu,
Que je ſuis morte. Eh! Colette, où vas-tu?

ADINE.

Que deviendrai-je?

DORFISE (*à Colette.*)

Ecoute, toi, demeure.
Quel tems il prend! revenir à cette heure!
(*A Adine.*)
Dans ce réduit cachez-vous tout le ſoir;
Vous trouverez un ample manteau noir,
Fourrez-vous-y. Mon Dieu! c'eſt lui ſans doute.

ADINE (*allant dans le cabinet.*)

Hélas! voilà ce que l'amour me coûte!

DORFISE.

Ce pauvre enfant! qu'il m'aime!

COLETTE.

Eh! taiſez-vous,

On vient. Hélas ! C'eſt le futur époux.

SCÈNE IV.

BARTOLIN, DORFISE, COLETTE.

DORFISE (*allant au-devant de Bartolin.*)

MON cher Monſieur, le ciel vous accompagne !...
Vous venez bien tard de la campagne !...
Vous m'avez fait un ſi grand déplaiſir,
Que je ſuis prête à m'en évanouir.

BARTOLIN.

Le chevalier diſait, tout au contraire....

DORFISE.

Tout ce qu'il dit eſt faux ; je ſuis ſincère ;
Il faut me croire ; il m'aime à la fureur ;
Il eſt au vif piqué de ma rigueur ;
Son vain caquet m'étourdit & m'aſſomme ;
Et je ne veux jamais revoir cet homme.

BARTOLIN.

Mais cependant de bon ſens il parlait

DORFISE.

Ne croyez rien de tout ce qu'il diſait.

BARTOLIN.

Soit, mais il faut pour finir nos affaires,
Prendre en ce lieu les choſes néceſſaires.

DORFISE (*d'un ton careſſant.*)

Que faites-vous ; arrêtez-vous ; holà !

N'entrez donc point dans ce cabinet-là.

BARTOLIN

Comment ! pourquoi ?

DORFISE (*après avoir rêvé.*

Du même esprit poussée,
J'ai, comme vous, eu, mon cher, en pensée...
De mettre ici nos papier en état....
J'ai fait venir notre vieil avocat. ...
Nous consultions ; une grande faiblesse
L'a pris soudain.

BARTOLIN.

C'est excès de vieillesse.

COLETTE

On va donner au bon petit vieillard
Un....

BARTOLIN.

Oui, j'entends.

DORFISE;

On l'a mis à l'écart;
De mon syrop il a pris une dose,
Et maintenant je pense qu'il repose.

BARTOLIN.

Il ne repose point, car je l'entends,
Qui marche encor, & tousse là-dedans.

COLETTE.

Eh bien ? faut-il, lorsqu'un avocat tousse,
L'importuner ?

BARTOLIN.

Tout cela me courrouce ;
Je veux entrer.

(*Il entre dans le cabinet.*)

DORFISE.

O ciel ! fais donc si bien,
Qu'il cherche tout sans pouvoir trouver rien.
Hélas ! qu'entends-je ? on s'écrie, il dit, tue ;
Mon avocat est mort, je suis perdue.
Où suis-je ? hélas ! de quel côté courir ?
Dans quel couvent m'aller ensevelir ?
Où me noyer ?

BARTOLIN (*revenant, & tenant Adine par le bras.*)

Ah ! ah ! notre future,
Vos avocats sont d'aimable figure !
Dans le barreau vous choisissez très-bien.
Venez, venez, notre vieux praticien,
D'ici sans bruit il vous faut disparaître ;
Et vous irez plaider par la fenêtre ;
Allons, & vîte.

DORFISE.

Ecoutez-moi ; pardon,
Mon cher mari.

ADINE.

Lui, son mari !

BARTOLIN (*à Adine.*)

Frippon !
Il faut d'abord commencer ma vengeance,
Par l'étriller à ses yeux d'importance.

ADINE.

Hélas ! Monsieur, je tombe à vos genoux,
Je ne saurais mériter ce courroux.
Vous me plaindrez, si je me fais connaître ;

Je ne ſuis point ce que je peux paraître.

BARTOLIN.

Tu me parais un vaurien, mon ami,
Fort dangereux, & tu ſeras puni.
Viens, çà, viens çà!

ADINE.

Ciel! au ſecours, à l'aide?
De grace? hélas!

DORFISE.

La rage le poſsède.
A mon ſecours, tous mes voiſins!

BARTOLIN.

Tais-toi.

DORFISE, COLETTE, ADINE.

A mon ſecours!

BARTOLIN *(emmenant Adine.)*

Allons, ſors de chez moi.

SCÈNE V.

DORFISE, COLETTE.

DORFISE.

IL va tuer ce pauvre enfant, Colette!
En quel état cet accident me jette!
Il me tûra moi-même.

COLETTE.

Le malin
Vous fit ſigner avec ce Bartolin.

DORFISE *(en criant.)*

Ah l'indigne homme! ah! comment s'en défaire?

Va-t'en chercher, Colette, un commiſſaire;
Va l'accuſer.

COLETTE.

De quoi ?

DORFISE.

De tout.

COLETTE.

Fort bien.

Où courez-vous ?

DORFISE.

Hélas ! je n'en ſais rien.

SCÈNE VI.

Mad. BURLET, DORFISE, COLETTE.

Mad. BURLET.

EH bien, qu'eſt-ce, couſine ?

DORFISE.

Ah ! ma couſine !

Mad. BURLET.

Il ſemblerait que l'on vous aſſaſſine,
Ou qu'on vous vole, ou qu'on vous bat, ou que
Dans le logis vous avez mis le feu.
Mon Dieu, quels cris ! quel bruit ! quel train,
ma chère !

DORFISE.

Couſine, hélas ! apprenez mon affaire,
Mais gardez-moi le ſecret pour jamais.

Mad. BURLET (*toujours gaiement & avec vivacité*)

Je n'ai pas l'air de garder des ſecrets ;
Je ſuis pourtant diſcrète comme un autre.

Couſine, eh bien, quelle affaire eſt la vôtre ?

DORFISE.

Mon affaire eſt terrible ; c'eſt d'abord,
Que je ſuis. . . .

Mad. BURLET.

Quoi ?

DORFISE.

Fiancée.

Mad. BURLET.

A Blanford ?
Eh bien, tant mieux, c'eſt bien fait ; & j'approuve
Cet hymen là, ſi le bonheur s'y trouve ;
Je veux danſer à votre noce.

DORFISE.

Hélas !
Ce Bartolin, qui jure tant là-bas,
Qui de ſes cris ſcandaliſe le monde,
C'eſt le futur.

Mad. BURLET.

Et bien, tant pis ! je fronde
Ce mariage avec cet homme-là ;
Mais s'il eſt fait, le public s'y fera.
Eſt-il mari tout-à-fait ?

DORFISE *(d'un ton modeſte.)*

Pas encore ;
C'eſt un ſecret que tout le monde ignore ;
Notra contrat eſt dreſſé dès long-tems.

Mad. BURLET.

Fais-moi caſſer ce contrat.

SCÈNE VII.

BARTOLIN, DORFISE, Mad. BURLET.

Mad. BURLET *(à Bartolin.)*

QUEL vacarme ?
Quoi ! pour un rien votre eſprit ſe gendarme,
Faut-il ainſi ſur un petit ſoupçon
Faire pleurer ſes amis ?

BARTOLIN.

Ah ! pardon.
Je l'avoûrai, je ſuis honteux, meſdames,
D'avoir conçu de ces ſoupçons infames ;
Mais l'apparence enfin dut m'alarmer.
En vérité, pouvais-je, préſumer
Que ce jeune homme, à ma vue abuſée,
Fût une fille en garçon déguiſée ? (1)

DORFISE *(à part.)*

En voici bien d'une autre.

Mad. BURLET.

Tout de bon ?
Madame a pris fille pour un garçon ?

(1) Dans la pièce anglaiſe, le mari prend les tetons de cette fille, déguiſée en garçon : Bon, dit-il, c'éteit moi qui allais être cocu, & c'eſt ma femme qui va l'être.

On peut juger s'il eut été décent de traduire exactement la pièce, que les comédiens comptaient jouer alors.

BARTOLIN.

La pauvre enfant eſt encor toute en larmes :
En vérité, j'ai pitié ds ſes charmes.
Mais pourquoi donc ne pas avertir
De ce qu'elle eſt ? pourquoi prendre plaiſir
A m'éprouver, à me mettre en colère ?

DORFISE (*à part.*)

Oh ! oh ! le drôle a-t-il pu ſi bien faire,
Qu'à Bartolin il ait perſuadé
Qu'il était fille, & ſe ſoit évadé ?
Le tour eſt bon. Mon Dieu, l'enfant aimable !
(*A Bartolin.*)
Que l'amour a d'eſprit ! Homme haïſſable,
Eh bien, méchant, réponds, oſeras-tu
Faire un affront encor à la vertu ?
La pauvre fille, avec pleine aſſurance,
Me confiait ſon aimable innocence ;
Madame ſait avec combien d'ardeur
Je me chargeais du ſoin de ſon honneur.
Il te faudrait une franche coquette,
Je te l'avoue, & je te la ſouhaite.
J'éclaterai, je me perds, je le ſai ;
Mais mon contrat ſera ma foi caſſé.

BARTOLIN.

Je ſais qu'il faut qu'en pareil cas on crie.
(*A Dorfiſe.*)
Mais criez donc un peu moins, je vous prie.
(*A Mad. Burlet.*)
Accordons-nous..... Et vous, par charité,
Que tout ceci ne ſoit point éventé.

J'ai cent raiſons pour cacher ce myſtère.

DORFISE (*à Mad. Burlet.*)

Vous me ſauvez, ſi vous ſavez vous taire;
N'en parlez pas au bon monſieur Blanford.

Mad. BURLET.

Moi? volontiers.

BARTOLIN.

Vous m'obligerez fort.

SCÈNE VIII.

DORFISE, Mad. BURLET, BARTOLIN, COLETTE.

COLETTE.

BLANFORD eſt là, qui dit, qu'il faut qu'il monte.

DORFISE.

O contre-tems, qui toujours me démonte!
(*A Bartolin.*)
Laiſſez-moi ſeule, allez le recevoir.

BARTOLIN.

Mais....

DORFISE.

Mais, après ce que l'on vient de voir,
Après l'éclat d'une telle injuſtice,
Il vous ſied bien de montrer du caprice.
Obéiſſez. Faites-vous cet effort.

SCÈNE IX.

DORFISE, Mad. BURLET.

Mad. BURLET.

En vérité, je me réjouis fort
De voir qu'ainſi la choſe ſoit tournée.
Du prétendu la viſière eſt bornée.
Je m'étonnais, ma couſine, entre nous,
Que ta cervelle eût choiſi cet époux;
Mais ce cas-ci me ſurprend davantage.
Prendre pour fille un garçon! à ſon âge!
Ah! les maris ſeront toujours bernés,
Jaloux & ſots, & conduits par les nez.

DORFISE.

Je n'entends rien, Madame, à ce langage;
Je n'avais pas mérité cet outrage.
Quoi, vous penſez qu'un jeune homme, en effet,
Se ſoit caché là, dans ce cabinet?

Mad. BURLET.

Aſſurément, je le penſe, ma chère.

DORFISE.

Quand mon mari vous a dit le contraire?

Mad. BURLET.

Apparemment que ton mari futur
A cru la choſe, & n'a pas l'œil bien ſûr?
N'avez-vous pas ici conté vous-même,
Qu'un beau garçon. . . .

DORFISE.

L'extravagance extrême
Qui ? moi ? jamais ; moi, je vous aurais dit. . . .
A ce point là j'aurais perdu l'eſprit ?
Ah ! ma couſine, écoutez, prenez garde ;
Quand de léger la langue ſe haſarde
A débiter des diſcours médiſans,
Calomnieux, inventés, outrageans,
On s'en répent bien ſouvent dans la vie.

Mad. BURLET.

Il eſt bon là ! . . . . Moi, je te calomnie ?

DORFISE

Aſſurement, & je vous jure ici. . . .

Mad. BURLET.

Ne jure pas.

DORFISE.

Si fait, je jure.

Mad. BURLET.

Eh ſi !
Va, mon enfant, de toute cette hiſtoire
Je ne croirai que ce qu'il faudra croire.
Prends un mari, deux même, ſi tu veux,
Et trompe-les bien ou mal, tous les deux.
Fais-moi paſſer des garçons pour des filles ;
Avec cela gouverne vingt familles,
Et donne-toi pour perſonne de bien ;
Tiens ; tout cela ne m'embarraſſe en rien.
J'admire fort ta ſageſſe profonde :
Tu mets ta gloire à tromper tout le monde :
Je mets la mienne à m'en bien divertir ;

Et ſans tromper, je vis pour mon plaiſir.
Adieu, mon cœur, ma mondaine faibleſſe
Baiſe les mains à ta haute ſageſſe.

SCÈNE X.

DORFISE, COLETTE.

DORFISE.

LA folle va me décrier par-tout.
Ah! mon honneur, mon eſprit ſont à bout.
A mes dépêns les libertins vont rire.
Je vois Dorfiſe un plaſtron de ſatire.
Mon nom niché dans cent couplets malins,
Aux chanſonniers va fournir des refrains.
Monſieur Blanford croira la médiſance;
L'autre futur en va prendre vengeance.
Comment plâtrer ce ſcandale affligeant!
En un ſeul jour deux époux, un amant!
Ah que de trouble, & que d'inquiétude!
Qu'il faut ſouffrir quand on veut être prude!
Et que, ſans craindre & ſans affecter rien,
Il vaudrait mieux être femme de bien!
Allons; un jour nous tâcherons de l'être.

COLETTE.

Allons; tâchons du moins de le paraître.
C'eſt bien aſſez, quand on fait ce qu'on peut.
N'eſt pas toujours femme de bien qui veut.

Fin du troiſième Acte.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIERE

DORFISE, COLETTE.

DORFISE.

SANS doute on a conjuré ma ruine.
Si je pouvais revoir ce jeune Adine !
Il eſt ſi doux, ſi ſage, ſi diſcret !
Il me dirait ce qu'on dit, & ce qu'on fait :
On pourroit prendre avec lui des meſures,
Qui rendraient bien mes affaires plus ſûres,
Hélas que faire ?

COLETTE

Eh bien, il le faut voir,
Honnêtement lui parler.

DORFISE.

Vers le ſoir.
Chère Colette, ah ! s'il ſe pouvait faire,
Qu'un bon ſuccès couronnât ce myſtère !
Si je pouvais conſerver prudemment
Toute ma gloire, & garder mon amant !
Hélas ! qu'au moins un des deux me demeure.

COLETTE.

Un d'eux ſuffit.

DORFISE.

Mais as-tu tout à l'heure
Recommandé qu'ici le Chevalier
Avec grand bruit vînt en particulier ?

COLETTE.

Il va venir ; il eſt toujours le même,
Et prêt à tout ; car il croit qu'il vous aime.

DORFISE.

Il peut m'aider ; le ſage en ſes deſſeins
Se ſert des fous, pour aller à ſes fins.

SCENE II.

DORFISE, le Chevalier MONDOR, COLETTE

DORFISE.

VENEZ, venez ; j'ai deux mots à vous dire.

Le Chevalier MONDOR.

Je ſuis ſoumis, Madame, à votre empire,
Votre captif, & votre chevalier.
Faut-il pour vous batailler, ferrailler ?
Malgré votre ame à mes deſirs revêche,
Me voilà prêt ; parlez, je me dépêche.

DORFISE.

Eſt-il bien vrai que j'ai ſu vous charmer ?
Et m'aimez-vous, là, comme il faut aimer ?

Le Chevalier MONDOR.

Oui, mais ceſſez d'être ſi reſpectable.
La beauté plaît ; mais je la veux traitable.

Trop

Trop de vertu ſert à faire enrager ;
Et mon plaiſir c'eſt de vous corriger.

DORFISE.

Que penſez-vous de notre jeune Adine ?

Le Chevalier MONDOR.

Moi ! rien : je ſuis raſſuré par ſa mine.
Hercule & Mars n'ont jamais à vingt ans
Pu redouter des Adonis enfans.

DORFISE.

Vous me plaiſez par cette confiance ;
Vous en aurez la juſte récompenſe.
Peut-être on dit, qu'en un ſecret lien
Je ſuis entrée : il faut n'en croire rien.
De cent amans lorgnée, & fatiguée,
Vous ſeul enfin, vous m'avez ſubjuguée.

Le Chevalier MONDOR.

Je m'en doutais.

DORFISE.

Je veux par de ſaints nœuds,
Vous rendre ſage, & qui plus eſt, heureux.

Le Chevalier MONDOR.

Heureux ! Allons, c'eſt aſſez ; la ſageſſe
Ne me va pas ; mais notre bonheur preſſe.

DORFISE.

D'abord j'exige un ſervice de vous.

Le Chevalier MONDOR.

Fort bien, parlez franc à votre époux.

DORFISE.

Il faut ce ſoir, mon très-cher, faire en ſorte,

Que la cohue aille ailleurs qu'à ma porte ;
Que ce Blanford, ſi fier, & ſi chagrin,
Et ma couſine, & ſon fat de Darmin,
Et leurs parens, & leur folle ſequelle,
De tout le ſoir ne troublent ma cervelle ;
Puis à minuit un notaire ſera
Dans mon alcove, & notre hymen ſera :
Vous y viendrez par une fauſſe porte,
Mais point avant.

Le Chevalier MONDOR.

Le plaiſir me tranſporte.
Du ſieur Blanford que je me moquerai !
Qu'il ſera ſot ! Que je l'alterrerai !
Que de brocards !

DORFISE.

Au moins ſous ma fenêtre
Avant minuit gardez-vous de paraître.
Allez-vous en, partez, ſoyez diſcret.

Le Chevalier MONDOR.

Ah ! ſi Blanford ſavait ce grand ſecret !

DORFISE.

Mon Dieu ! fortez, on pourrait nous ſurprendre.

Le Chevalier MONDOR.

Adieu, ma femme.

DORFISE.

Adieu.

Le Chevalier MONDOR.

Je vais attendre
L'heure de voir par un charmant retour,

La pruderie immolée à l'amour.

SCÈNE III.

DORFISE, COLETTE.

COLETTE.

A VOS desseins je ne puis rien comprendre ;
C'est une énigme.

DORFISE.

Eh bien ! tu vas l'entendre.
J'ai fait promettre à ce beau chevalier
De taire tout, il va tout publier.
C'en est assez. Sa voix me justifie.
Blanford croira que tout est calomnie ;
Il ne verra rien de la vérité ;
Ce jour au moins, je suis en sûreté ;
Et dès demain, si le succès couronne
Mes bons desseins, je ne craindrai personne.

COLETTE.

Vous m'enchantez ; mais vous m'épouvantez ;
Ces piéges-là sont-ils bien ajustés ?
Craignez-vous point de vous laisser surprendre
Dans les filets que vos mains savent tendre ?
Prenez-y garde.

DORFISE.

Hélas ! Colette ! hélas !
Qu'un seul faux pas entraîne de faux pas !

De faute en faute on ſe fourvoie ; on gliſſe,
On ſe racroche, on tombe au précipice ;
La tête tourne ; on ne ſait où l'on va.
Mais j'ai toujours le jeune Adine là.
Pour l'obtenir, & pour que tout s'accorde,
Il reſte encore à mon arc une corde.
Le Chevalier à minuit croit venir,
Mon jeune amant le ſaura prévenir.
Il faut qu'il vienne à neuf heures, Colette ;
Entends-tu bien ?

COLETTE.

Vous ſerez ſatisfaite.

DORFISE.

On le croit fille, à ſon air, à ſon ton,
A ſon menton doux, liſſe & ſans coton.
Dis-lui qu'en fille il eſt bon qu'il s'habille,
Que décemment il s'introduiſe en fille.

COLETTE.

Puiſſe le Ciel bénir vos bons deſſeins !

DORFISE.

Cet enfant-là calmerait mes chagrins ;
Mais le grand point, c'eſt que l'on imagine,
Que tout le mal vient de notre couſine ;
C'eſt que Blanford ſoit par lui convaincu,
Qu'Adine ici pour un autre ſoit venu ;
Qu'il ſoit toujours dupe de l'apparence.

COLETTE.

Oh ! qu'il eſt bon à tromper ! car il penſe
Tout le mal d'elle, & de vous tout le bien.
Il croit tout voir bien clair, & ne voit rien.

J'ai confirmé que c'eſt notre rieuſe,
Qui du jeune homme eſt tombée amoureuſe.

DORFISE.

Ah! c'eſt mentir tant ſoit peu; j'en convien;
C'eſt un grand mal; mais il produit un bien.

SCÈNE IV.

BLANFORD, DORFISE.

BLANFORD.

O MŒURS! ô tems! corruption maudite!
Elle s'eſt fait déjà rendre viſite
Par cet enfant ſimple, ingénu, charmant;
Elle voulait en faire ſon amant;
Elle employait l'art des ſubtiles trames
De ces filets, où l'amour prend les ames.
Hom! la coquette!

DORFISE.

Ecoutez, après tout;
Je ne crois pas qu'elle ait juſques au bout
Oſé pouſſer cette tendre aventure;
Je ne veux point lui faire cette injure;
Il ne faut pas mal penſer du prochain.
Mais on était, me ſemble, en fort bon train.
Vous connaiſſez nos coquettes de France?

BLANFORD.

Tant!

DORFISE.

Plus qu'on penſe ; on m'en donne bien d'autres.
Si vous ſaviez, quels malheurs ſont les nôtres !
On dit encor, que je dois me lier
En mariage au fou de Chevalier,
Cette nuit même.

BLANFORD.

Ah ! ma chère Dorfiſe !
Plus contre vous la calomnie épuiſe
L'acier tranchant de ſes traits empeſtés,
Et plus mon cœur, épris de vos beautés,
Saura défendre une vertu ſi pure.

DORFISE.

Vous vous trompez bien fort, je vous le jure.

BLANFORD.

Non, croyez-moi, je m'y connais un peu ;
Et j'aurai mis ces quatre doigts au feu,
J'aurais juré, qu'aujourd'hui la couſine
Aurait lorgné notre petit Adine.
Pour être honnête, il faut de la raiſon ;
Quand on eſt fou, le cœur n'eſt jamais bon ;
Et la vertu n'eſt que le bon ſens même.
Je plains Darmin, je l'eſtime, je l'aime.
Mais il eſt fait pour être un peu moqué ;
C'eſt malgré moi qu'il s'était embarqué
Sur un vaiſſeau ſi frêle & ſi fragile.

SCÈNE V.

BLANFORD, DORFISE, DARMIN, Mad. BURLET.

Mad. BURLET.

QUOI ? toujours noir, ſombre, pétri de bile ;
Moraliſant, grondant dans ton dépit,
Le genre humain, qui l'ignore, où s'en rit ?
Vertueux fou, finis tes ſoliloques.
Suis-moi ; je viens d'acheter vingt breloques,
J'en ai pour toi. Viens chez le Chevalier,
Il nous attend, il doit nous fêtoyer.
J'ai demandé quelque peu de muſique,
Pour dérider ton front mélancolique.
Après cela, te prenant par la main,
Nous danſerons juſques au lendemain.
(*à Dorfiſe.*)
Tu danſeras, Madame la ſucrée.

DORFISE.

Modérez-vous, cervelle évaporée ;
Un tel propos ne peut me convenir ;
Et de tantôt il faut vous ſouvenir.

Mad. BURLET.

Bon ! laiſſe-là ton tantôt, tout s'oublie.
Point de mémoire eſt ma philoſophie.

DORFISE *à Blanford.*

Vous l'entendez, vous voyez ſi j'ai tort.

Adieu, Monſieur, le ſcandale eſt trop fort.
Je me retire.

BLANFORD.

Eh, demeurez, Madame!

DORFISE.

Non, voyez-vous? tout cela perce l'ame.
L'honneur....

Mad. BURLET.

Mon Dieu! parle-nous moins d'honneur,
Et ſois honnête.

(*Dorfiſe ſort.*)

DARMIN *à Mad. Burlet.*

Elle a de la douleur.
L'ami Blanford ſait déjà quelque choſe.

Mad. BURLET.

Oh, comme il faut que tout le monde cauſe;
Darmin & moi nous n'en avons dit rien,
Nous nous taiſions.

BLANFORD.

Vraiment, je le crois bien.
Oſeriez-vous me faire confidence
De tels excès, de telle extravagance?

DARMIN.

Non, ce ſerait vous navrer de douleur.

Mad. BURLET.

Nous connaiſſons trop bien ta belle humeur,
Sans en vouloir épaiſſir les nuages,
En te bridant le nez de tels outrages.

BLANFORD.

Mourez de honte, allez, & cachez-vous.

Mad. BURLET.

Comment ? pourquoi ? fallait-il, entre nous,
Venir troubler le repos de ta vie,
Couvrir tout haut Dorfiſe d'infamie,
Et préſenter aux railleurs dangereux
De ton affront le plaiſir ſcandaleux ?
Tien ; je ſuis vive & franche & familière ;
Mais je ſuis bonne & jamais tracaſſière.
Je te verrais par ton ami trompé,
Et comme il faut par ta femme dupé,
Je t'entendrais chanſonner par la ville,
J'aurais cent fois chanté ton vaudeville ;
Que rien par moi tu n'apprendrais jamais.
J'ai deux grands buts, le plaiſir & la paix.
Je fuis, je hais, preſque autant que je m'aime,
Les faux rapports & les vrais tout de même ;
Vivons pour nous ; va, bien ſot eſt celui
Qui fait ſon mal des ſottiſes d'autrui.

BLANFORD.

Et ce n'eſt pas d'autrui, tête légère,
Dont il s'agit, c'eſt votre propre affaire ;
C'eſt vous.

Mad. BURLET.

Moi ?

BLANFORD.

Vous, qui ſans reſpecter rien,
Avez ſéduit un jeune homme de bien ;
Vous, qui voulez mettre encor ſur Dorfiſe
Cette effroyable & honteuſe ſottiſe.

Mad. BURLET.

Le trait eſt bon ; je ne m'attendais pas ;
Je te l'avoue, à de pareils éclats.
Quoi ! c'eſt donc moi, qui tantôt ?

BLANFORD.

Oui, vous-même.

Mad. BURLET.

Avec Adine ? ....

BLANFORD.

Oui.

Mad. BURLET.

C'eſt donc moi qui l'aime ?

BLANFORD.

Aſſurément.

Mad. BURLET.

Qui dans mon cabinet
L'avais caché ?

BLANFORD.

Certes, le fait eſt net.

Mad. BURLET.

Fort bien ! voilà de très-belles penſées ;
Je les admire ; elles ſont fort ſenſées.
Ma foi, tu joins, mon cher homme entêté,
Le ridicule avec la probité.
Il me paraît que ta triſte cervelle
De Don-Quichote a ſuivi le modelle ;
Très-honnête homme, inſtruit, brave, ſavant,
Mais dans un point toujours extravagant.
Garde-toi bien de devenir plus ſage ;
On y perdrait, ce ſerait grand dommage ;

L'extravagance a ſon mérite. Adieu.
Venez, Darmin.

SCÈNE VI.

BLANFORD, DARMIN.

BLANFORD.

NON, demeurez, morbleu.
J'ai votre honneur à cœur, & j'en enrage.
Il faut quitter cette fourbe volage,
De ſes filets retirer votre foi,
La mépriſer, ou bien rompre avec moi.

DARMIN.

Le choix eſt triſte, & mon cœur vous confeſſe;
Qu'il aime fort ſon ami, ſa maîtreſſe.
Mais ſe peut-il que votre eſprit chagrin
Juge toujours ſi mal du cœur humain?
Voyez-vous pas qu'une femme hardie
Tiſſut le fil de cette perfidie,
Qu'elle vous trompe, & de ſon propre front
Veut à vos yeux flétrir un autre affront?

BLANFORD.

Voyez-vous pas, homme à cervelle creuſe,
Qu'une inſenſée, & fauſſe & ſcandaleuſe,
Vous a choiſi pour être ſon plaſtron;
Que vous gobez, comme un ſot, l'hameçon?
Qu'elle veut voir juſqu'où ſa tyrannie
Peut s'exercer ſur votre plat génie?

DARMIN.

Tout plat qu'il eſt, daignez interroger

Le

Le seul témoin par qui l'on peut juger.
J'ai fait venir ici le jeune Adine,
Il vous dira le fait.

BLANFORD.

Bon, je devine
Que la fripone aura, par son caquet,
Très-bien sifflé son jeune perroquet.
Qu'il vienne un peu, qu'il vienne me séduire;
Je ne croirai rien de ce qu'il va dire.
Je vois de loin, je vois que vous cherchez,
Avec le jeu de cent ressorts cachés,
A dénigrer, à perdre ma maîtresse,
Pour me donner je ne sais qu'elle nièce,
Dont vous m'avez tant vanté les attraits;
Mais touchez-là, j'y renonce à jamais.

DARMIN.

Soit, mais je plains votre excès d'imprudence.
D'une perfide essuyer l'inconstance;
N'est pas sans doute un cas bien affligeant;
Mais c'est un mal de perdre son argent.
C'est-là le point. Bartolin, ce brave homme,
A-t-il enfin restitué la somme?

BLANFORD.

Que vous importe?

DARMIN.

Ah! pardon, je croyais
Qu'il m'importait. J'ai tort, je me trompais,
Adine vient; pour moi je me retire;
Par lui du moins tâchez de vous instruire.
Si c'est de lui que vous vous défiez,

Vous avez tort plus que vous ne croyez,
C'eſt un cœur noble, & vous pourrez connaître
Qu'il n'était pas ce qu'il a pu paraître.

SCÈNE VII.

BLANFORD, ADINE.

BLANFORD

OUAIS ! les voilà fortement acharnés
A me vouloir conduire par le nez.
Oh que Dorfiſe eſt bien d'une autre eſpèce !
Elle ſe tait, en proie à ſa triſteſſe,
Sans affecter un air trop empreſſé,
Trop confiant, & trop embarraſſé ;
Elle me fuit, elle eſt dans ſa retraite ;
Et c'eſt ainſi que l'innocence eſt faite.
Or çà, jeune homme, avec ſincérité,
De point en point dites la vérité ;
Vous m'êtes cher, & la belle nature
Paraît en vous incorruptible & pure :
Mes vœux ne vont qu'à vous rendre parfait ;
N'abuſez point de ce penchant ſecret.
Si vous m'aimez, ſongez bien, je vous prie,
Qu'il s'agit là du bonheur de ma vie.

ADINE.

Oui, je vous aime ; oui, oui, je vous promets
Que je ne veux vous abuſer jamais.

BLANFORD.

J'en ſuis charmé. Mais dites-moi, de grace,
Ce qui s'eſt fait, & tout ce qui ſe paſſe.

ADINE.

D'abord Dorfiſe. . . .

BLANFORD.

Alte-là, mon mignon,
C'eſt ſa couſine; avouez-le moi.

ADINE.

Non.

BLANFORD.

Eh bien, voyons.

ADINE.

Dorfiſe, à ſa toilette,
M'a fait entrer par la porte ſecrette.

BLANFORD.

Mais ce n'eſt pas pour Dorfiſe.

ADINE.

Si fait.

BLANFORD.

C'eſt de la part de madame Burlet.

ADINE.

Eh non, Monſieur, je vous dis que Dorfiſe
S'était pour moi de bienveillance épriſe.

BLANFORD.

Petit frippon!

ADINE.

L'excès de ſes bontés
Était tout neuf à mes ſens agités.
Un tel amour n'eſt pas fait pour me plaire.
Je ne ſentais qu'une juſte colère;
Je m'indignais, Monſieur, avec raiſon,
Et de ſa flamme, & de ſa trahiſon;

Et je disais, que si j'étais comme elle,
Assurément je serais plus fidelle.

BLANFORD.

Ah le pendard! comme on a préparé
De ses discours le poison trop sucré!
Eh bien, après?

ADINE.

Eh bien, son éloquence
Déjà prenait un peu de véhémence.
Soudain, Monsieur, elle jette un grand cri:
On heurte, on entre, & c'était son mari.

BLANFORD.

Son mari? bon! quels sots contes j'écoute?
C'était ce fou de chevalier sans doute.

ADINE.

Oh non, c'était un véritable époux;
Car il était bien brutal, bien jaloux;
Il menaçait d'assassiner sa femme;
Il l'a nommait fausse, perfide, infame.
Il prétendait me tuer aussi moi,
Sans que je susse, hélas! trop bien pourquoi;
Il m'a fallu conjurer sa furie,
A deux genoux, de me sauver la vie;
J'en tremble encor de peur.

BLANFORD.

Eh le poltron!
Et ce mari, voyons, quel est son nom?

ADINE.

Oh! je l'ignore.

BLANFORD.

Oh la bonne impoſture !
Çà, peignez-moi, s'il ſe peut, ſa figure.

ADINE.

Mais il me ſemble, autant que l'a permis
L'horrible effroi qui troublait mes eſprits,
Que c'eſt un homme à fort méchante mine,
Gros, court, baſſet, nez camard, large échine,
Le dos en voûte, un teint jaune & tanné ;
Un ſourcils gris, un œil de vrai damné.

BLANFORD

Le beau portrait ! qui puis-je y reconnaître ?
Jaune, tanné, gris, gros, court, qui peut-ce être,
En vérité, vous vous moquez de moi.

ADINE.

Éprouvez donc, Monſieur, ma bonne foi.
Je vous apprends que la même perſonne
Ce ſoir chez elle un rendez-vous me donne.

BLANFORD.

Un rendez-vous chez madame Burlet ?

ADINE.

Eh non ; jamais ne ſerez-vous au fait ?

BLANFORD.

Quoi, chez Madame ?

ADINE.

Oui.

BLANFORD.

Chez elle ?

ADINE.

Oui, vous dis-je

BLANFORD.

Que cette intrigue, & m'étonne & m'afflige !
Un rendez-vous ! Dorfiſe, vous, ce ſoir ?

ADINE.

Si vous voulez, vous y pourrez me voir,
Ce même ſoir, ſous un habit de fille,
Qu'elle m'envoie, & duquel je m'habille.
Par l'huis ſecret je dois être introduit
Chez cet objet donc l'amour vous ſéduit,
Chez cet objet ſi fidelle, & ſi ſage.

BLANFORD.

Ceci commence à me remplir de rage ;
Et j'apperçois, d'un ou d'autre côté,
Toute l'horreur de la déloyauté.
Ne mens-tu point ?

ADINE.

Mon ame mal connue
Pour vous, Monſieur, ſe ſent trop prévenue,
Pour s'écarter de la ſincérité.
Votre cœur noble aime la vérité,
Je l'aime en vous, & je lui ſuis fidelle.

BLANFORD.

Ah le flatteur !

ADINE.

Doutez-vous de mon zèle !

BLANFORD.

Oui....

SCÈNE VIII.

BLANFORD, ADINE, le Chevalier MONDOR.

Le Chevalier MONDOR.

ALLONS donc ; peux-tu faire languir
Nos conviés, & l'heure du plaisir ?
Tu n'eus jamais, dans ta mélancolie,
Plus de besoin de bonne compagnie.
Console-toi ; tes affaires vont mal ;
Tu n'es pas fait pour être mon rival.
Je t'ai bien dit que j'aurais la victoire ;
Je l'ai, mon cher, & sans beaucoup de gloire.

BLANFORD.

Que penses-tu m'apprendre ?

Le Chevalier MONDOR.

Oh, presque rien !
Nous épousons ta maîtresse.

BLANFORD.

Ah fort bien !
Nous le savions.

Le Chevalier MONDOR.

Quoi, tu sais qu'un notaire.....

BLANFORD.

Oui, je le sais. Il ne m'importe guère.
Je connais tout le complot ; se peut-il
Qu'on en ait pu si mal ourdir le fil ?
(Au petit Adine.)
Ce rendez-vous, quand il serait possible

Avec le vôtre eſt tout incompatible.
Ai-je raiſon ? parle, en es-tu frappé ?
Tu me trompais, ou l'on t'avait trompé.
Je te crois bon ; ton cœur ſans artifice
Eſt apprenti dans l'école du vice.
Un eſprit ſimple, un cœur neuf & trop bon,
Eſt un outil dont ſe ſert un fripon.
N'es-tu venu, cruel, que pour me nuire ?

ADINE.

Ah ! c'en eſt trop, gardez-vous de détruire,
Par votre humeur, & votre vain courroux,
Cette pitié qui parle encor pour vous.
C'eſt elle ſeule à préſent qui m'arrête ;
N'écoutez rien, faites à votre tête.
Dans vos chagrins noblement affermi,
Soupçonnez bien quiconque eſt votre ami ;
Croyez ſur-tout quiconque vous abuſe ;
Que votre humeur & m'outrage, & m'accuſe ;
Mais apprenez à reſpecter un cœur,
Qui n'eſt pour vous ni trompé ni trompeur.

Le Chevalier MONDOR.

En tiens-tu ? là ! le dépit te ſuffoque ?
Juſqu'aux enfans, chacun de toi ſe moque.
Deviens plus ſage ; il faut tout oublier
Dans le vin Grec où je vais te noyer.
Viens, bel enfant.

SCENE IX.

BLANFORD, ADINE.

BLANFORD.

DEMEURE encore, Adine,
Tu m'as ému, ta douleur me chagrine.
Je ſais que j'ai ſouvent un peu d'humeur;
Mais tu connais tout le fond de mon cœur.
Il eſt né juſte, il n'eſt que trop ſenſible.
Tu vois quel eſt mon embarras horrible.
Aurais-tu bien le plaiſir malfaiſant,
De t'égayer à croître mon tourment?
Parle-moi vrai, mon fils, je t'en conjure.

ADINE.

Vous êtes bon, mon ame eſt auſſi pure.
Je n'ai jamais connu juſqu'à préſent,
Je l'avoûrai, qu'un ſeul déguiſement;
Mais ſi mon cœur en un point ſe déguiſe,
Je ne mens pas ſur vous & ſur Dorſiſe;
Je plains l'amour qui ſûr vos yeux diſtraits
Mit dès long-temps un bandeau trop épais;
Et je ſens bien que l'amour peut ſéduire.
Sur tout ceci tâchez de vous inſtruire;
C'eſt l'amour ſeul qui doit tout réparer;
Il vous aveugle, il doit vous éclairer.

(*Elle ſort.*)

BLANFORD *ſeul.*

Que veut-il dire, & quel eſt ce myſtère ?
Il faut, dit-il, que l'amour ſeul m'éclaire ;
Il ſe déguiſe ; il ne ment point ; ma foi,
C'eſt un complot, pour ſe moquer de moi.
Le chevalier, Darmin, & ma couſine,
Et Bartolin & le petit Adine,
Dorfiſe enfin, & Colette, & mon cœur,
Le monde entier redoublent mon humeur.
Monde maudit, qu'à bon droit je méprife,
Ramas confus de fourbe & de ſotiſe :
S'il faut opter, ſi dans ce tourbillon
Il faut choiſir d'être dupe ou fripon,
Mon choix eſt fait, je bénis mon partage ;
Ciel, rends-moi dupe, & rends moi juſte & ſage.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE

BLANFORD *ſeul.*

QUE devenir ? où ſera mon aſyle ?
Tous les chagrins m'arrivent à la file.
Je vais ſur mer, un pirate maudit
Livre combat, & mon vaiſſeau périt.
Je viens ſur terre, on me dit qu'une ingrate,

Que j'adorais, eſt cent fois plus pirate.
Une caſſette eſt mon unique eſpoir,
Un Bartolin doit la rendre ce ſoir;
Ce Bartolin promet, remet, diffère;
Serait-ce encore un troiſième corſaire?
J'attends Adine, afin de ſavoir tout;
Il ne vient point. Chacun me pouſſe à bout,
Chacun me fuit; voilà le fruit, peut-être,
De cette humeur dont je ne fus pas maître,
Qui me rendait difficile en amis,
Et confiant pour mes ſeuls ennemis.
S'il eſt ainſi, j'ai bien tort, je l'avoue;
Bien juſtement la fortune me joue.
A quoi me ſert ma triſte probité,
Qu'à mieux ſentir que j'ai tout mérité?
Quoi, cet enfant ne vient point?

SCENE II.

BLANFORD, Mad. BURLET *paſſant ſur le théâtre.*

BLANFORD *l'arrêtant.*

AH? Madame,
Daignez calmer l'orage de mon ame,
Un mot, de grace, un moment de loiſir.
Où courez-vous?

Mad. BURLET.

Souper, me réjouir ;
Je ſuis preſſée.

BLANFORD.

Ah ! j'ai dû vous déplaire ;
Mais oubliez votre juſte colère.
Pardonnez.

Mad. BURLET *en riant.*

Bon ! loin de me courroucer,
J'ai pardonné déjà ſans y penſer.

BLANFORD.

Elle eſt trop bonne. En bien qu'à ma triſteſſe
Votre humeur gaie, un moment s'intéreſſe.

Mad. BURLET.

Va, j'ai gaiement pour toi de l'amitié,
Beaucoup d'eſtime & beaucoup de pitié.

BLANFORD.

Vous plaindriez le deſtin qui m'outrage ?

Mad. BURLET

Ton deſtin, oui ; ton humeur davantage.

BLANFORD.

Vous êtes vraie, au moins ; la bonne foi,
Vous le ſavez, a des charmes pour moi.
Parlez, Darmin n'aurait-il qu'un faux zéle ?
Me trompe-t-il ? eſt-il ami fidelle !

Mad. BURLET.

Tien, Darmin t'aime, & Darmin dans ſon cœur
A tes vertus avec plus de douceur.

BLANFORD.

Et Bartolin ?

Mad. BURLET.

Mad. BURLET.

Tu veux que je réponde
De Bartolin, du cœur de tout le monde ;
Il eſt, je penſe, un honnête caiſſier.
Pourquoi de lui veux-tu te défier ?
C'eſt ton ami, c'eſt l'ami de Dorfiſe.

BLANFORD.

Dorfiſe ! mais parlez avec franchiſe ;
Se pourrait-il que Dorfiſe en un jour,
Pour un enfant eût trahi tant d'amour ?
Avez-vous oui dans cette affaire,
Ce Chevalier qui parle de notaire ?
Le bruit public eſt qu'il va l'épouſer.

Mad. BURLET.

Les bruits publics doivent ſe mépriſer.

BLANFORD.

Je ſors encore à l'inſtant de chez elle ;
Elle m'a fait ſerment d'être fidelle.
Elle a pleuré. . . . l'amour & la douleur
Sont dans ſes yeux : démentent-ils ſon cœur ?
Eſt-elle fauſſe ? & notre jeune Adine. . . .
Quoi vous riez ?

Mad. BURLET.

Oui, je ris de ta mine ;
Raſſure-toi. Va, pour cet enfant-là,
Crois que jamais on ne te quittera,
Sois-en très-ſûr ; la choſe eſt impoſſible.

BLANFORD.

Ah ! vous calmez mon ame trop ſenſible ;

Le chevalier n'en trouble point la paix ;
Dorfiſe m'aime, & je l'aime à jamais.

Mad. BURLET.

A jamais ! c'eſt beaucoup.

BLANFORD.

Mais ſi l'on m'aime.
Adine eſt donc d'une impudence extrême.
Il calomnie, & le petit frippon
A donc le cœur le plus gâté. . . .

Mad. BURLET.

Lui ? non.
Il a le cœur charmant, & la nature
A mis dans lui la candeur la plus pure ;
Compte ſur lui.

BLANFORD.

Quels diſcours ſont-ce là ?
Vous vous moquez.

Mad. BURLET.

Je dis vrai.

BLANFORD.

Me voilà
Plus enfoncé dans mon incertitude ;
Vous vous jouez de mon inquiétude ;
Vous vous plaiſez à déchirer mon cœur.
Dorfiſe ou lui m'outrage avec noirceur ;
Convenez-en. L'un des deux eſt un traître.
Répondez-donc.

Mad. BURLET *en riant.*

Cela pourrait bien être.

BLANFORD.

S'il eſt ainſi, vous voyez quels éclats.

Mad. BURLET.

Oh! mais auſſi cela peut n'être pas ;
Je n'accuſe perſonne.

BLANFORD.

Hom! que j'enrage?

Mad. BURLET.

N'enrage point, ſois moins triſte & plus ſage.
Tiens, veux-tu prendre un parti qui ſoit ſûr?

BLANFORD.

Oui.

Mad. BURLET.

Laiſſe-là tout ce complot obſcur ;
Point d'examen, point de tracaſſerie ;
Tourne avec moi tout en plaiſanterie ;
Prends ton argent chez monſieur Bartolin,
Vis avec nous uniment, ſans chagrin.
N'approfondis jamais rien dans la vie,
Et gliſſe-moi ſur la ſuperficie ;
Connais le monde, & ſais le tolérer ;
Pour en jouir, il le faut effleurer.
Tu me traitais de cervelle légère :
Mais ſouviens-toi que la ſolide affaire,
La ſeule ici qu'on doive approfondir,
C'eſt d'être heureux, & d'avoir du plaiſir.

SCÈNE III.

BLANFORD *seul.*

ETRE heureux ! moi ! le conseil est utile
Dirait-on pas que la chose est facile ?
Ce n'est qu'un rien, & l'on n'a qu'à vouloir.
Ah ! si la chose était en mon pouvoir !
Et pourquoi non ? dans quelle gêne extrême
Je me suis mis pour m'outrager moi-même ?
Quoi ! cet enfant, Darmin, le chevalier,
Par leurs discours auront pu m'effrayer ?
Non, non, suivons le conseil que me donne
Cette cousine ; elle est folle, mais bonne.
Elle a rendu gloire à la vérité.
Dorsise m'aime, on est en sûreté.
Je ne veux plus rien voir, ni rien entendre.
Par cet Adine on voulait me surprendre,
Pour m'éblouir & pour me gouverner.
Dans ces filets je ne veux point donner.
Darmin toujours est coiffé de sa nièce.
Que je la hais ! mais quelle étrange espèce.....
(*Adine paraît dans le fond du théâtre.*)
Le voici donc ce malheureux enfant,
Qui cause ici tant de déchaînement !
On le prendrait, je crois, pour une fille.
Sous ces habits que sa mine est gentille !
Jamais, ma foi, je ne m'étais douté

Qu'il pût avoir cette fleur de beauté ;
Il n'a point l'air gêné dans sa parure,
Et son visage est fait pour sa coiffure.

SCÈNE IV.

BLANFORD, ADINE.

ADINE *en habit de fille.*

Eh bien, Monsieur, je suis tout ajusté,
Et vous saurez bientôt la vérité.

BLANFORD.

Je ne veux plus rien savoir de ma vie.
C'en est assez. Laissez-moi, je vous prie.
J'ai depuis peu changé de sentiment ;
Je n'aime point tout ce déguisement.
Ne vous mêlez jamais de cette affaire,
Et reprenez votre habit ordinaire.

ADINE.

Qu'entends-je, hélas ! je m'apperçois enfin
Que je ne puis changer votre destin,
Ni votre cœur ; votre ame inaltérable
Ne connaît point la douleur qui m'accable ;
Vous en saurez les funestes effets ;
Je me retire. Adieu donc pour jamais.

BLANFORD.

Mais quels accens ! d'où viennent des alarmes !
Il est outré. Je vois couler ses larmes.
Que prétend-il ? parlez, quel intérêt

Avez-vous donc à ce qui me déplaît ?

ADINE.

Mon intérêt, Monſieur, était le vôtre ;
Juſqu'à préſent je n'en connus point d'autre.
Je vois quel eſt tout l'excès de mon tort.
Pour vous ſervir je faiſois un effort ;
Mais ce n'eſt pas le premier.

BLANFORD.

L'innocence
De ſon maintien, ſa modeſte aſſurance,
Son ton, ſa voix, ſon ingénuité,
Me font pencher preſque de ſon côté.
Mais cependant, tu vois, l'heure ſe paſſe,
Où ce projet, plein de fourbe & d'audace,
Devait, dis-tu, ſous mes yeux s'accomplir.

ADINE.

Auſſi j'entends une porte s'ouvrir.
Voici l'endroit, voici le moment même,
Où vous auriez pu ſavoir qui vous aime.

BLANFORD.

Eſt-il poſſible ? eſt-il vrai ? juſte Dieu !

ADINE (*finement.*)

Il me paraît très-poſſible.

BLANFORD.

En ce lieu.
Demeurez donc. Quoi tant de fourberie !
Dorſiſe ! non. ...

ADINE.

Taiſez-vous, je vous prie.
Paix, attendez, j'entends un peu de bruit ;

On vient vers nous, j'ai peur, car il fait nuit.

BLANFORD.

N'ayez point peur.

ADINE.

Gardez donc le silence;
Voici quelqu'un ſûrement, qui s'avance.

SCÈNE V.

ADINE, BLANFORD, *d'un côté*, DORFISE, *de l'autre à tatons.*

(*Le théâtre repréſente une nuit.*)

DORFISE.

J'ENTENDS, je crois, la voix de mon amant.
Qu'il eſt exact! Ah! quel enfant charmant!

ADINE.

Chut.

DORFISE.

Chut, c'eſt vous.

ADINE.

Oui, c'eſt moi dont le zèle
Pour ce que j'aime eſt à jamais fidèle.
C'eſt moi qui veux lui prouver en ce jour,
Qu'il me devait un plus tendre retour.

DORFISE.

Ah! je ne puis en donner un plus tendre;
Pardonnez-moi, ſi je vous fais attendre;

Mais Bartolin, que je n'attendais pas,
Dans le logis ſe promène à grands pas,
Il ſemble encor que quelque jalouſie,
Malgré mes ſoins, trouble ſa fantaiſie.

ADINE.

Peut-être il craint de voir ici Blanford;
C'eſt un rival bien dangereux.

DORFISE.

D'accord,
Hélas! mon fils, je me vois bien à plaindre.
Tout à la fois il me faut ici craindre
Monſieur Blanford, & mon maudit mari.
Lequel des deux eſt de moi plus haï?
Mon cœur l'ignore; & dans mon trouble extrême,
Je ne ſais rien, ſinon que je vous aime.

ADINE.

Vous haïſſez Blanford, là tout de bon!

DORFISE.

La crainte enfin produit l'averſion.

ADINE *finement.*

Et l'autre époux!

DORFISE.

A lui rien ne m'engage.

BLANFORD.

Que je voudrais! ...

ADINE (*bas allant vers lui.*)

Paix donc!

DORFISE.

En femme ſage
J'ai conſulté ſur le contrat dreſſé,
Il eſt caſſable ; ah qu'il ſera caſſé !
Qu'un autre hymen flatte mon eſpérance !

ADINE.

Quoi ! m'épouſer ?

DORFISE.

Je veux qu'avec prudence
Secrétement nous partions tous les deux,
Pour éviter un éclat ſcandaleux,
Et que bientôt, quand d'ici je m'éloigne,
Un lien ſûr & bien ſerré nous joigne,
Un nœud ſacré, durable autant que doux.

ADINE.

Durable ! allons. Mais de quoi vivrons-nous ?

DORFISE.

Vous me charmez par cette prévoyance ;
Ce qui me plaît en vous, c'eſt la prudence.
Apprenez donc que ce guerrier Blanford,
Héros en mer, en affaire un butor,
Quand de Marſeille il quitta les pénates,
Pour attaquer de Maroc les pirates,
M'a mis en main très-cordialement
Son cœur, ſa foi, ſes bijoux, ſon argent ;
Comme je ſuis non moins neuve en affaire,
L'autre mari s'en fit dépoſitaire.
Je vais reprendre & les bijoux & l'or ;
Nous en allons aider monſieur Blanford :
C'eſt un bon homme, il eſt juſte qu'il vive ;

Partageons vîte, & gardons qu'on nous ſuive.

ADINE.

Et que dira le monde ?

DORFISE.

Ah ! ſes éclats
M'ont fait trembler lorſque je n'aimais pas.
Je l'ai trop craint, à préſent je le brave ;
C'eſt de vous ſeul que je veux être eſclave.

ADINE.

Hélas ! de moi ?

DORFISE.

Je m'en vais ſourdement,
Chercher ce coffre à tous deux important.
Attends ici, je revole ſur l'heure.

SCÈNE VI.

BLANFORD, ADINE.

ADINE.

QU'EN dites-vous ? eh bien, là ?

BLANFORD.

Que je meure,
S'il fut jamais un tour plus déloyal,
Plus enragé, plus noir, plus infernal ;
Et cependant admirez, jeune Adine,
Comme à jamais dans nos ames domine
Ce vif inſtinct, ce cri de la vertu,
Qui parle encor dans un cœur corrompu.

ADINE.

Comment ?

BLANFORD.

Tu vois que la perfide n'oſe
Me voler tout, & me rend quelque choſe.

ADINE (*avec un ton ironique.*)

Oui ! vous devez bien l'en remercier ;
N'avez-vous pas encor à confier
Quelque caſſette à cette honnête prude ?

BLANFORD.

Ah ! prends pitié d'une peine ſi rude ;
Ne plonge point le poignard dans mon cœur.

ADINE.

Je ne voulais que le guérir, Monſieur.
Mais à vos yeux eſt-elle encor jolie ?

BLANFORD.

Ah ! qu'elle eſt laide après ſa perfidie !

ADINE.

Si tout ceci peut pour vous proſpérer,
De ſes filets ſi je peux vous tirer,
Puis-je eſpérer qu'en déteſtant ſes vices,
Votre vertu chérira mes ſervices ?

BLANFORD.

Aimable enfant, ſoyez ſûr que mon cœur
Croit voir ſon fils & ſon libérateur.
Je vous admire, & le ciel qui m'éclaire,
Semble m'offrir mon ange tutélaire.
Ah ! de mon bien la moitié, pour le moins,
N'eſt qu'un vil prix au-deſſous de vos ſoins.

ADINE.

Vous ne pouvez à préſent trop entendre
Quel eſt le prix auquel je dois prétendre.

Mais votre cœur pourra-t-il refuſer
Ce que Darmin viendra vous propoſer ?

BLANFORD.

Ce que j'entends ſemble éclairer mon ame
Et la percer avec des traits de flamme.
Ah ! de quel nom dois-je vous appeler ?
Quoi, votre ſort ainſi s'eſt pu voiler ?
Quoi, j'aurais pu toujours vous m'éconnaître ?
Et vous feriez ce que vous ſemblez être ?

ADINE *en riant.*

Qui que je ſois . de grace, taiſez-vous ;
J'entends Dorfiſe, elle revient à nous.

DORFISE *(en revenant avec la caſſette.)*

J'ai la caſſette, enfin l'amour propice
A ſecondé mon petit artifice.
Tiens, mon enfant, prends vîte, & détalons.
Tiens-tu bien ?

BLANFORD *à la place d'Adine, qui lui donne la caſſette.*

Oui.

DORFISE.

Le tems nous preſſe, allons.

SCENE

SCÈNE VII.

BLANFORD, DORFISE, ADINE BARTOLIN *l'épée à la main dans l'obscurité, courant à Adine.*

BARTOLIN.

AH ! c'en eſt trop, arrête, arrête, infame ;
C'eſt bien aſſez de m'enlever ma femme ;
Mais pour l'argent !

ADINE *à Blanford.*

Eh ! Monſieur, je me meurs.

BLANFORD *en ſe battant d'une main, & en remettant la caſſette à Adine de l'autre.*

Tiens la caſſette.

SCÈNE VIII & *dernière.*

BLANFORD, DORFISE, ADINE, BARTOLIN, DARMIN, Mad. BURLET, COLETTE, le Chevalier MONDOR une *ſerviette & une bouteille à la main ; des flambeaux.*

Mad. BURLET.

AH ! ah ! qu'elles clameurs !
Dieu me pardonne ! on ſe bat.

Le Chevalier MONDOR.

Gare, gare ;
Voyons un peu d'où vient ce tintamare ?

ADINE *à Blanford,*

Hélas ! Monſieur, ſeriez-vous point bleſſé ?

DORFISE *toute étonnée.*

Ah !

Mad. BURLET.

Qu'eſt-ce donc, qu'eſt-ce qui s'eſt paſſé ?

BLANFORD *à Bartolin qu'il a déſarmé,*

Rien : c'eſt Monſieur, homme à vertu parfaite,
Bon tréſorier, grand gardeur de caſſette,
Qui me prenait, ſans me manquer en rien,
Tout doucement ma maîtreſſe & mon bien.
Grace aux vertus de cet enfant aimable,
J'ai découvert ce complot déteſtable ;
Il a remis ma caſſette en mes mains.
(*à Bartolin.*)
Va, je te laiſſe à tes mauvais deſtins.
Pour dire plus je te laiſſe à Madame.
Mes chers amis, j'ai démaſqué leur ame ;
Et ce coquin....

BARTOLIN *s'en allant.*

Adieu.

Le Chevalier MONDOR.

Mon rendez-vous
Que devient-il ?

BLANFORD.

On ſe moquait de vous.

Le Chevalier MONDOR *à Blanford.*

De vous auſſi, m'eſt avis !

BLANFORD.

De moi-même.

J'en ſuis encor dans un dépit extrême.

Le Chevalier MONDOR.

On te trompait comme un ſot.

BLANFORD.

Que d'horreur

O pruderie ! ô comble de noirceur !

Le Chevalier MONDOR.

Eh, laiſſe là toute la pruderie,
Et femme, & tout; viens boire, je te prie.
Je traite ainſi tous les malheurs que j'ai.
Qui boit toujours n'eſt jamais affligé.

Mad. BURLET.

Je ſuis fâchée, entre nous, que Dorfiſe
Ait pu commettre une telle ſottiſe.
Cela pourra d'abord faire jaſer;
Mais tout s'apaiſe, & tout doit s'apaiſer.

DARMIN.

Sortez enfin de votre inquiétude,
Et pour jamais gardez-vous d'une prude,
Savez-vous bien, mon ami, quel enfant
Vous a rendu votre honneur, votre argent,
Vous a tiré du fond du précipice,
Où vous plongeoit votre aveugle caprice ?

BLANFORD *regardant Adine.*

Mais....

DARMIN.

C'eſt ma nièce.

BLANFORD.

O ciel !

DARMIN.

C'eſt cet objet,

Qu'en vain mon zèle à vos yeux propoſait,
Quand mon ami, trompé par l'infidelle,
Mépriſait tout, haïſſant tout pour elle.

BLANFORD.

Quoi, j'outrageais, par d'indignes refus,
Tant de beautés, de graces, de vertus!

ADINE.

Vous n'en auriez jamais eu connaiſſance,
Si ce hafard, mes bontés, ma conſtance,
N'avait levé les voiles odieux,
Dont une ingrate avait couvert vos yeux.

DARMIN.

Vous devez tout à ſon amour extrême,
Votre fortune, & votre raiſon même.
Répondez donc, que doit-elle eſpérer?
Que voulez-vous, en un mot?

BLANFORD *en ſe jetant à ſes genoux.*

L'adorer.

Le Chevalier MONDOR.

Ce changement eſt doux autant qu'étrange,
Allons, l'enfant, nous gagnons tous au change.

Fin du cinquieme & dernier acte.

4280807 D

TABLE

DES PIÈCES

Contenues dans le XI Volume.

Agathocle Tragédie ;	*page.* 7.
Samſon, Opéra,	57.
Le Temple de la gloire, Opéra,	99.
Pandore, Opéra,	139.
La Prude, Comédie.	157.